PNT
XIX
1411

BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE.

EL VIEJO

SUIVI DE

FELIZA

PAR

Mme MARIE LIONNET

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE.

EL VIEJO,

SUIVI DE

FELIZA.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

R.67.167

EL VIEJO,

SUIVI DE

FELIZA,

PAR

Mme MARIE LIONNET.

PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1887.

BIBLIOTECA Grande DE ANDALUCIA

A LA CHÈRE MÉMOIRE

DE

MON PÈRE ET DE MA MÈRE.

EL VIEJO

I.

« Oh! oui, Madame, c'est bien triste, je vous assure. »

La jeune fille qui venait de prononcer ces paroles, en les accompagnant d'un soupir douloureux, n'aurait pas dû connaître encore un sentiment aussi pénible. Ses dix-huit ans, son frais visage, sa taille élégante, sa physionomie ouverte, le charme de sa voix, l'attrait irrésistible de son regard, tout en elle semblait appeler la joie. Cette ravissante créature pouvait-elle bien parler de tristesse? Telles étaient les réflexions de l'amie auprès de laquelle elle venait d'épancher son jeune cœur.

Celle-ci, qui se trouvait au déclin de la vie, aurait pu se plaindre à meilleur droit. Pour-

tant ses cheveux argentés entouraient un front serein, son regard était calme et sa bouche avait pris le pli d'un habituel et doux sourire. Mais une ombre voila ses traits lorsqu'elle répondit en prenant affectueusement la main de sa jeune interlocutrice : « Pauvre enfant! » — J'aurais cru, ajouta-t-elle, après une légère pause, que votre tante serait bonne pour vous?

La jeune fille rougit légèrement et se tut. Évidemment, il lui répugnait d'accuser; mais comme le regard de son amie semblait insister, elle répondit simplement :

« Une tante n'est pas une mère.

— C'est vrai, c'est bien vrai. Et la vieille dame abaissa ses yeux sur la robe noire de l'orpheline, en répétant : « Pauvre enfant! » — Mais voyons, Misie, ajouta-t-elle, d'un ton plus ferme : il ne faut jamais se laisser aller au découragement. Je pourrais peut-être vous donner un bon conseil si vous me disiez ce que vous comptez faire. Y avez-vous déjà réfléchi?

— Oh! oui; j'ai mille choses en tête, mais rien de bien arrêté. C'est si difficile de gagner sa vie! »

Il y eut un silence. Cette assertion était in-

contestable. Qu'il est difficile, en effet, à une femme, de gagner sa vie ! Des esprits distingués se sont en grand nombre émus de cette lacune : on a fait des efforts, on a fait des projets surtout, magnifiques assurément, mais irréalisables pour la plupart, afin d'y porter remède. Peu de résultats ont été obtenus. Peut-être s'est-on trompé de voie; peut-être aurait-il mieux valu, au lieu d'essayer de procurer des emplois aux femmes, se demander pourquoi aujourd'hui tant de femmes ont besoin d'emplois; pourquoi elles sont obligées, en sortant de leur foyer, d'abandonner les nobles devoirs auxquels elles étaient naturellement destinées, pour aller affronter des fatigues et des périls que leur organisation n'est point faite pour supporter? On aurait vu alors que le véritable défaut de notre société n'est pas qu'il y ait trop peu d'emplois pour les femmes, mais trop de femmes pour les emplois, et il eût été aussi intéressant qu'utile d'en rechercher la cause afin de la combattre.

Mais ces considérations générales ne concernaient point Misie. Orpheline de père et de mère, et sans fortune, elle se trouvait dans

une situation aussi exceptionnelle que claire.

Une sœur de son père l'avait recueillie d'assez mauvaise grâce, à la mort de celui-ci. Il avait fallu l'aimable caractère de la jeune fille pour souffrir journellement, sans plainte, les mille piqûres résultant de cette hospitalité forcée. Cela durait depuis seize mois, mais on venait de lui faire entendre qu'il ne fallait pas qu'elle y comptât plus longtemps, et elle était accourue aussitôt chez Mme Reynald, une amie de sa mère, devenue la sienne, afin de lui confier ce nouveau chagrin.

Il eût été difficile de trouver une meilleure confidente que Mme Reynald. Ainsi que nous venons de le dire, elle avait été l'amie de Mme d'Elmas, la mère de Misie. Ces dames s'étaient liées alors que, jeunes femmes toutes deux, elles allaient promener leurs bébés au Luxembourg, dans la belle allée de pawlonias qui se trouvait à l'entrée de l'ancienne pépinière. Là, tandis que les deux garçons de Mme Reynald, ornés de galons rouges et de grelots dorés, jouaient au cheval de poste, et que la petite Misie, attentive à leurs exploits, les regardait avec une admiration mêlée d'en-

vie, tout en tapant distraitement avec sa pelle en bois sur son petit seau de fer-blanc, les deux mères causaient de leurs enfants, de leur ménage et même parfois de sujets plus généraux, car elles avaient l'une et l'autre une intelligence distinguée. La conformité de leurs sentiments, de leurs goûts, de leur position, amena bientôt entre elles une grande intimité que favorisait le voisinage. Leur maison étant la même, elles pouvaient se voir journellement.

Lorsque, quinze ans après, Mme d'Elmas, atteinte subitement d'une maladie aiguë, succomba au bout de trois jours de souffrances, le chagrin qu'en ressentit Mme Reynald fut aussi profond que si elle avait perdu une sœur, et elle reporta sur Misie toute la tendresse qu'elle avait vouée à sa mère.

Mme Reynald aurait aimé à prendre chez elle l'aimable orpheline et elle ne doutait pas que M. d'Elmas, fort embarrassé de l'éducation de sa fille, ne consentît à la lui confier; mais l'exécution de ce désir rencontrait plusieurs obstacles. Michel, l'aîné de ses fils, venait, au sortir du séminaire, d'être nommé vi-

caire à Paris et habitait avec sa mère; Paul, le second, qui avait subi avec succès les examens de sortie de Saint-Cyr, devait également attendre chez elle la désignation de son régiment. Il était impossible d'avoir une jeune fille à la maison dans ces conditions; Mme Reynald se résigna donc à ne voir Misie qu'en visite, tout en éprouvant le secret désir que cette charmante fille devînt la sienne un jour. Mais en mère prudente, elle garda ce vœu secret, en attendant que la Providence lui facilitât les moyens de le réaliser.

Misie resta donc seule avec son père, jusqu'à la mort de celui-ci. M. d'Elmas, depuis qu'il avait perdu sa femme, était tombé dans un état de langueur qui lui fit négliger ses affaires et le conduisit rapidement au tombeau. Sa fille se trouva ainsi entièrement orpheline et n'ayant pour vivre que les insuffisants débris de leur ancienne aisance.

Elle accepta avec empressement l'hospitalité que sa tante se crut obligée de lui offrir, mais Mme Reynald resta sa plus chère affection, son refuge dans ses chagrins, son conseil dans ses difficultés, sa seconde mère, en un mot.

Le cas qu'elle venait de lui soumettre était grave, car sa vieille amie réfléchit longtemps, en silence, regardant distraitement les fleurs du tapis. Enfin, elle releva les yeux et dit à Misie :

« Après tout, peut-être vous exagérez-vous les choses. Comment vous a-t-elle annoncé cela?

— Voici mot pour mot ce qu'elle m'a dit : « Ma chère, je ne veux pas vous prendre en traître ; je suis charmée de vous avoir, mais quand ma fille sortira du couvent, il me sera impossible de vous garder. » — C'est clair, n'est-ce pas? demanda Misie, en rougissant jusqu'au front.

— Oui, très clair. Et quand sa fille doit-elle sortir du couvent?

— Cet été, aux vacances. Mais ne trouvez-vous pas singulier qu'elle me renvoie juste au moment où sa fille revient? Il me semble que j'aurais été une société agréable pour elle : nous sommes du même âge. Dites, n'est-ce pas étrange? »

M^me^ Reynald regarda en face la jolie enfant qui lui posait cette interrogation.

« Pas si étrange, » dit-elle, « mais là n'est point la question. Il s'agit, avant tout, de trouver une solution; mais ne la cherchons pas avec inquiétude; nous avons six mois devant nous et le bon Dieu nous enverra sûrement l'indication de sa volonté si nous le lui demandons avec confiance. Je prierai de tout mon cœur pour vous, ma chère enfant.

— Que vous êtes donc bonne! » dit la jeune fille en saisissant la main de sa vieille amie pour la poser contre sa joue, avec un geste caressant.

Mme Reynald mit un affectueux baiser sur le front blanc de Misie.

« Ah! » s'écria-t-elle, « si mon fils avait été une fille, avec quelle joie je vous aurais prise chez moi, mignonne!

— Ne dites pas cela! c'eût été trop beau; c'eût été le paradis et il n'existe pas sur la terre. Chez vous! Ah! que je vous aurais servie avec joie : je vous aurais coiffée, je vous aurais chaussée, je vous aurais soignée, j'aurais fait votre chambre et je me serais trouvée trop heureuse, car vous auriez aimé votre petite bonne, Misie.

— Petite folle ! et que dirait Pierrette si vous empiétiez ainsi sur ses attributions ?

— *Vénus !* » s'écria Misie qui laissa échapper un frais éclat de rire, tandis que Mme Reynald, riant malgré elle, faisait doucement : « Chut ! chut ! »

La personne qui venait d'égayer ainsi les deux amies mérite d'être présentée au lecteur. C'était une brave paysanne, venue du Périgord à Paris, pour se placer. Elle était restée plus de six mois au bureau sans que personne voulût d'elle. Il faut dire que son extérieur n'avait rien de séduisant : on n'aurait pu voir un teint plus noir, une bouche plus grande, un nez plus large, des yeux plus petits que ceux de Pierrette Cornil. En outre, elle était bâtie en dépit de toutes les lois de l'anatomie humaine : tandis que sa tête, ses bras, son buste, étaient ceux d'une forte femme, ses jambes écourtées paraissaient celles d'une enfant de dix ans. Avec cela, des dents de perles ; les dents étaient sa seule beauté et elle les montrait sans cesse dans un large sourire, car Pierrette était une de ces rares créatures qui sont toujours et malgré tout satisfaites de leur lot. D'ailleurs la brave fille était

loin de se douter de sa disgrâce; et lorsque quelque passant, surpris de cette laideur exceptionnelle, la regardait attentivement, Pierrette baissait modestement les yeux, de très bonne foi.

Mme Reynald, ayant su deviner l'excellente nature de Pierrette sous sa grotesque enveloppe, l'avait tirée des langueurs du bureau. Quand elle revint à la maison avec sa trouvaille, ses fils ne purent se défendre de témoigner une certaine surprise. Elle-même n'était pas sans inquiétude : comment cette naine s'y prendrait-elle pour faire un lit? On ne le sut jamais; pourtant, tout fut fait et bien fait. Et quand, au déjeuner, Pierrette, après avoir servi une omelette aux pommes de terre faite avec le talent qu'y savent mettre ses compatriotes, apporta une fricassée au fumet exquis, Mme Reynald regarda autour d'elle, d'un air triomphant.

« Vraiment, ma mère, » dit l'abbé, « votre nouvelle bonne me semble un cordon bleu. Comment donc s'appelle-t-elle?

— *Vénus!* » s'écria gravement le sous-lieutenant Paul, en exécutant le salut militaire. Ce nom, appliqué à ce laideron, était d'un effet si comique que l'abbé, tout grave qu'il fût, ne

put s'empêcher de sourire. Mme Reynald rit franchement, tout en chapitrant son fils. Mais si tous eurent soin de donner à Pierrette son vrai nom, Paul n'en continua pas moins, hors de sa présence, à la désigner sous celui de *Vénus*, ce qui réjouissait grandement Misie.

— *Vénus!* » répéta-t-elle gaiement, « je lui donnerais mon foulard bleu et elle serait enchantée. Ah! si je savais faire la cuisine comme elle, je ne me trouverais pas si embarrassée; mais à quoi suis-je bonne? J'ai appris un peu de tout, rien à fond. C'est encore la peinture que je sais le mieux; peut-être pourrais-je en tirer parti? »

Mme Reynald fit une moue significative.

« Non! » dit Misie, avec découragement; « mais, alors, quoi?

— Cela ne peut pas se décider tout de suite, mon enfant; il faut réfléchir et prier, je vous l'ai dit. Mais voilà six heures; vient-on vous chercher ou dois-je vous faire reconduire par Pierrette?

— C'est le jour de ma tante; la femme de chambre ouvre, elle ne viendra pas. Je vais moi-même dire à Pierrette qu'elle m'accom-

pagne, si vous le permettez; j'aime à voir sa cuisine qui est une merveille de propreté.

— Le fait est que la pauvre fille a toutes les qualités.

— La pauvre fille! » répéta Misie d'un accent triste et sombre qui contrastait étrangement avec sa précédente gaieté; « elle vous aime, vous l'aimez et elle gagne sa vie : je la trouve moins à plaindre qu'à envier. »

Disant cela, Misie donna un affectueux baiser à sa vieille amie; puis elle sortit pour aller à la recherche de son chaperon.

« C'est d'affection surtout que cette enfant-là aurait besoin, » dit à demi-voix Mme Reynald. « Mon Dieu, » ajouta-t-elle mentalement, « ne permettez pas que ce cœur trop tendre soit un piège pour elle, et faites que son ange la voie toujours aussi pure qu'aujourd'hui! »

II.

Oui, elle avait le cœur très tendre, cette petite Misie, et Mme Reynald conjecturait juste en supposant que l'affection serait son plus grand besoin. Sa nature, à la fois détachée et

enthousiaste, permettait de croire que la médiocrité de sa fortune ne deviendrait jamais un chagrin sérieux pour elle. Si nous l'avons vue s'en préoccuper, c'est que les circonstances la lui rappelaient plus particulièrement, mais, quoiqu'elle fût assez raisonnable pour tâcher d'y suppléer par son travail, elle s'en laissait facilement distraire. Il n'en était pas de même de l'isolement moral dans lequel elle vivait depuis la mort de M. d'Elmas. Jusque-là, elle avait trouvé en Mme Reynald une tendresse presque maternelle qui adoucissait le cruel chagrin qu'elle avait ressenti en perdant sa mère, et le voisinage de cette excellente amie lui permettait d'être presque constamment avec elle.

Mais après que Misie eut été obligée de quitter la maison, tout fut changé. Sa tante, quoique ayant peu d'affection pour elle, se montrait fort jalouse de Mme Reynald, soit que la sollicitude de celle-ci lui parût un blâme indirect de sa propre indifférence, soit qu'elle ambitionnât d'être la plus aimée, quoique la moins aimante. Elle trouvait toutes sortes de prétextes pour empêcher Misie d'aller chez son amie. La distance de leurs demeures, qui était

assez considérable, lui en fournissait un très plausible, car Misie était trop jeune pour qu'on la laissât sortir seule, et Mme Marinval prétendait ne pouvoir se passer de ses domestiques. Pierrette s'offrait toujours bien volontiers, mais, malgré cela, les visites de la jeune fille ne se renouvelaient pas autant qu'elle l'aurait désiré.

Plus d'une fois, Misie s'était trouvée dans la maison de sa tante, accablée par le sentiment de sa solitude, car c'est être seul que de ne pas trouver en ceux qui nous entourent le moindre écho des aspirations de notre esprit et des affections de notre âme. Cette situation est particulièrement pénible à l'âge qu'avait Misie, alors que le cœur et l'intelligence, dans leur sève débordante, éprouvent un impérieux besoin d'expansion. Aussi Mme Reynald eût-elle été presque contente de voir les soucis matériels de l'existence donner un aliment aux facultés actives de la jeune fille, si elle avait pu trouver une solution satisfaisante à lui proposer.

Depuis l'entretien que nous avons rapporté, elle n'avait pas revu Misie, quoique près d'un mois se fût écoulé, et elle se disposait à aller

elle-même savoir ce que devenait sa jeune amie, lorsqu'elle reçut la lettre suivante :

« Bien chère Madame,

« Il m'est impossible encore d'aller vous voir aujourd'hui, car on prépare un grandissime dîner. La cuisinière est plongée dans la confection des entremets et la femme de chambre dans celle des toilettes : pas moyen de me faire conduire. Je trouve cependant le temps bien long de ne pas vous embrasser ; et puis j'ai besoin de vos conseils. Il m'est arrivé une lettre que je joins à celle-ci. Est-ce le bon Dieu qui m'envoie cette occasion? Je n'en sais rien; il faut que vous me le disiez, car vous pensez bien que je ne vais pas décider cela toute seule.

« J'espère pouvoir aller chez vous demain, à la condition que Pierrette me reconduise; mais je vous envoie ceci aujourd'hui, afin que vous ayez le temps de faire vos réflexions. A demain, chère Madame. Mille tendres et respectueux baisers de votre petite

« Misie. »

Après avoir parcouru rapidement ce billet, Mme Reynald lut avec beaucoup d'attention la lettre qui s'y trouvait jointe et qui était ainsi conçue :

« Séville, 5 janvier 18...

« Ma chère cousine,

« Je dois d'abord m'excuser d'avoir répondu par une simple carte à la nouvelle de la mort de votre regretté père. Je me trouvais alors absent de Séville, et c'est ma femme qui a mis ma carte à la poste avec la sienne, sachant trop imparfaitement notre langue pour vous envoyer un mot de sa main. Veuillez donc recevoir aujourd'hui, ma chère cousine, l'assurance de la part que nous avons prise à cette nouvelle douleur.

« Je vous aurais écrit plus tôt, mais j'ignorais votre adresse. La famille Varin, qui se trouve ici depuis une huitaine de jours, vient de me la donner, et Mme Varin me dit que vous ne comptez pas rester chez votre tante, mais que vous désirez tirer parti de votre instruction et de vos talents pour vous créer une position

indépendante. Cette information nous a fait penser que vous accepteriez peut-être chez nous, qui sommes vos parents, une situation qui serait, à un certain point de vue, pénible, dans une famille étrangère.

« Je m'explique. Vous savez que notre petit Juanito vient d'avoir trois ans. Il est encore aux mains de sa nourrice que je compte garder à son service pendant quelques années, et comme elle est Espagnole, ainsi que ma femme, mon enfant ne parle et n'entend parler que cette langue; car étant toute la journée dans mon bureau, je ne le vois qu'aux heures de repas. J'aimerais que son éducation fût commencée de bonne heure. Vous me direz qu'il est un peu tôt encore; sans doute, s'il s'agissait de lui apprendre à lire; mais il faut d'abord lui apprendre à parler; et si vous vouliez bien, ma chère cousine, vous charger de cette tâche, il commencerait à vous connaître et à vous aimer, de sorte que, lorsqu'il s'agirait de passer à des études plus sérieuses, il serait déjà accoutumé à vous.

« Il est inutile de vous dire qu'ici vous serez chez vous. Quant à vos émoluments, vous vou-

drez bien les fixer vous-même : nous n'aurons jamais de difficultés sur ce point.

« Ma femme se joint à moi pour vous exprimer tout le désir que nous avons de vous voir agréer notre projet, et me charge de vous dire qu'elle et Juanito vous embrassent.

« Veuillez, ma chère cousine, accepter les très affectueux hommages de

« Votre tout dévoué,

« F. D'ELMAS. »

La lecture de cette lettre plongea Mme Reynald dans une extrême perplexité : plus elle réfléchissait, moins elle se décidait. Assurément, cette offre semblait venir à point : Misie se trouverait ainsi dans des conditions avantageuses pour son avenir et moins pénibles qu'on n'aurait pu le craindre, puisqu'elle serait en famille.

Mais, quelle était cette famille? Grande question! Mme Reynald avait entendu autrefois la mère de Misie parler de ce cousin de son mari; mais, n'ayant alors aucune raison de s'y intéresser, elle n'avait prêté à ces propos qu'une

attention distraite. Il lui était cependant resté cette impression que M. Frédéric d'Elmas, riche banquier de Séville, passait pour un homme honorable et bon, ce que ne contredisait point la lettre qu'il venait d'envoyer à sa jeune parente; seulement, elle ne pouvait rien se rappeler de la femme, et c'était la femme surtout qu'il eût importé de connaître.

Quand Mme Reynald se trouvait dans l'embarras, elle avait un conseiller qui ne lui faisait jamais défaut : c'était son fils. Depuis que Michel avait grandi et que sa raison précoce était entièrement développée; depuis surtout que le sacerdoce lui avait imprimé son caractère sacré, les rôles, entre eux, se trouvaient intervertis. Autrefois, Michel ne faisait rien d'important sans consulter sa mère; à présent, sa mère n'aurait rien voulu faire sans son conseil.

Elle lui soumit donc le cas de Misie; et après une longue conversation, l'abbé conclut en disant : « Misie est bien jeune; elle a, comme vous le dites, le cœur très tendre, très prompt à se donner, et cela peut être dangereux; mais elle possède aussi des qualités rassuran-

tes. Tout en étant modeste, elle est fière; puis elle a une admirable franchise et une profonde horreur du mal. Avec cela et la grâce de Dieu, on échappe à bien des dangers. Mon avis est donc qu'elle doit accepter l'offre de son parent. Sans doute, ce parti n'est pas exempt d'inconvénients, mais il présente aussi des garanties et des avantages qu'elle ne retrouverait peut-être pas quand il lui faudra quitter la maison de sa tante. »

Ainsi fut décidé l'avenir de Misie.

Lorsqu'elle vint, le lendemain, voir Mme Reynald, celle-ci lui apprit ce qui avait été convenu, et la jeune fille se soumit sans hésitation à la décision de ses conseillers, car ils lui inspiraient tous deux trop de confiance pour qu'elle songeât un seul instant qu'ils avaient pu se tromper. Il ne restait plus qu'à régler les détails du voyage, un bien grand voyage, hélas!

Voici ce qu'on arrêta, après un échange de lettres avec M. d'Elmas. Il viendrait, le 20 juin, chercher Misie à la frontière; elle voyagerait seule jusque-là, dans le wagon des dames. Les cinq mois qui restaient seraient employés par la jeune fille à préparer son modeste

trousseau et à se mettre un peu au courant de la langue espagnole. A cet effet, M^me^ Reynald lui donna ses conseils et son aide, et l'abbé, la méthode de Mallefille.

Misie profita des uns comme de l'autre. Quand arriva le mois de juin, ses malles étaient remplies, et elle savait déjà traduire très passablement : *El ingenioso hidalgo don Quixote de la Mancha.*

III.

Voyager! Je vous dirai, cher lecteur, quelles pensées éveille dans votre esprit ce verbe, le plus actif de tous, en dépit de la grammaire, si vous me confiez, à votre tour, quels sont votre âge, votre situation et votre caractère.

Êtes-vous collégien, arrivé à la fin de l'année scolaire? Je puis affirmer que ce mot a pour vous un charme magique. Vous employez tous les instants de récréation (et quelquefois même de classe) à préparer les filets qui doivent enlacer le poisson vorace ou l'alouette étourdie; la poche de gaze qui atteindra le papillon dans son vol capricieux ; peut-être même

le carnier qui renfermera le gibier, abattu par votre adresse. Et vous effacez fiévreusement sur le calendrier chaque jour écoulé, afin de mieux voir d'un coup d'œil l'espace qui vous sépare encore de l'heureux instant du départ.

Êtes-vous peintre? Vous préparez vos toiles, vos boîtes, votre chevalet de campagne, votre immense parasol blanc, tout votre attirail si gênant et pourtant si aimé; et votre imagination vous représente déjà les nuages brillants, rosés par le soleil du matin, les eaux miroitantes de la rivière, et les grandes ombres des peupliers qui s'allongent sur la prairie, aux rayons du couchant.

Êtes-vous poète? Vous rêvez à quelque coin ignoré de la foule, où vos yeux ne verront que la verdure des arbres et le bleu du ciel; où vos oreilles ne percevront que les bruits mystérieux de la forêt et le doux murmure des sources; et vous avez hâte de vous soustraire au tapage parisien et à la monotone variété de vos occupations mondaines.

Êtes-vous un vieillard rhumatisant ou goutteux? Oh! alors, vous vous recoquillez dans votre robe de chambre; vous songez avec effroi

à tous les courants d'air des gares, aux repas écourtés des buffets, au sans-gêne des compagnons de route, à l'inanité de ce règlement : « Il est interdit de fumer dans les wagons, » enfin, à tous les inconvénients du coucher à l'hôtel; et vous maudissez la cruelle nécessité qui vous force à quitter votre foyer, votre fauteuil et votre lit.

Que si vous êtes un père de famille, votre sourcil se fronce à la pensée du nombre fabuleux de malles que votre femme emportera et de celui, plus fabuleux encore, de tous les petits colis qui y seront joints et à la garde desquels vous vous trouverez préposé. Vous vous représentez d'avance tous les tracas du départ : la voiture qui n'arrive point; Madame qui n'est pas prête; les enfants qui touchent à tout, se penchent par les portières, criaillent toute la nuit et finissent par s'endormir, au moment où il faut changer de train. Vous songez aussi à l'énorme brèche qui va se trouver faite à vos épargnes; et en face d'un tel monceau d'ennuis, vous envoyez au diable « cet animal de docteur, avec sa manie d'ordonner les bains de mer, à propos de rien ».

Ainsi, suivant les conditions diverses, le même objet peut changer d'aspect.

Misie avait assez de santé, de jeunesse, et d'amour de la nature pour goûter pleinement tous les plaisirs des voyages et se rire de leurs inconvénients; cependant, ce fut avec une profonde tristesse et une secrète terreur qu'elle vit arriver le jour du départ : c'est qu'elle devait voyager seule.

Ici encore, les appréciations varient suivant le personnage. Assurément, l'adolescent qui sent croître son amour de l'indépendance en même temps que le léger duvet ombrageant ses lèvres, ne comprendra point une telle appréhension; mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit.

La jeune femme même, lorsqu'après son mariage elle sort ou voyage seule, ne peut qu'imparfaitement se rendre compte des appréhensions de Misie. Elle éprouve, au contraire, une certaine jouissance à user de la prérogative que lui confère son nouveau titre de *madame*, et d'ailleurs elle se sent protégée par son mari, même absent.

Il faut être, ainsi que Misie, jeune fille orpheline pour comprendre entièrement l'an-

goisse contenue dans ces deux mots : *sortir seule*. Sans doute on s'y fait, assez vite même, l'habitude enhardit; mais la première fois, c'est un affreux cauchemar.

Voyez-la cette pauvre fille qui doit faire aujourd'hui ses débuts dans les rues de Paris. Elle a mis ce qu'elle a pu trouver de plus simple dans sa garde-robe; elle a pris une voilette bien épaisse, trop épaisse même, car cette étoffe très sombre sous laquelle on ne voit passer que son cou blanc et ses cheveux dorés éveille la curiosité; plus tard, elle ne commettra pas une telle maladresse; elle saura choisir en tout un juste milieu et passer inaperçue.

Elle descend l'escalier avec un léger battement de cœur; un voisin sort de chez lui : il lui semble que ce voisin la remarque; le concierge l'a regardée au passage : évidemment, il trouve singulier de la voir seule; le petit chien du premier la rencontre et fixe sur elle ses yeux brillants, en faisant frémir sa queue; elle le caresse toujours, aujourd'hui elle ne le caressera pas : elle aurait peur que quelque passant ne la vît.

Mais la voici dans la rue. Elle marche trop

vite pour arriver plus tôt; puis, elle se sent essoufflée et toute rouge : on va s'en apercevoir, pour qui la prendra-t-on? Elle s'arrête devant un magasin, pour reprendre haleine, et, tout entière à sa préoccupation intérieure, elle regarde l'étalage sans le voir. Il lui semble que quelqu'un s'est arrêté à côté d'elle et l'observe... oui, c'est un homme; il a l'air goguenard. Elle reporte bien vite ses yeux sur la boutique et s'aperçoit, à sa grande confusion, qu'elle s'est arrêtée devant un marchand de tabac! Alors elle reprend sa course avec mille terreurs imaginaires, car elle se croit suivie; et, après une demi-heure de trajet, elle arrive plus haletante, plus brisée que si elle avait fait six lieues dans les bois.

Misie n'avait jamais passé par ces épreuves, mais elle les pressentait. Puis, le départ c'était la séparation d'avec les Reynald, ces amis excellents qui lui remplaçaient sa famille, et jamais pour personne le mot *seule* n'avait eu une signification plus entière et plus douloureuse. Sans doute, elle allait chez des parents; mais qu'est-ce que des parents qu'on n'a pas vus, dont on n'a entendu parler que par cor-

respondance? En mettant les choses au mieux, et leur supposant toutes les qualités imaginables, cette nouvelle affection pourrait-elle remplacer celle des vieux amis qui l'avaient vue toute petite, qui avaient connu sa mère et avec lesquels elle pouvait parler du passé, plus cher déjà à son jeune cœur, que le présent, et même que l'avenir?

Telles étaient les réflexions de Misie, tandis qu'elle jetait sur les tiroirs vides de sa commode un regard mélancolique et qu'elle inspectait minutieusement tous les coins et recoins de sa chambrette, afin de s'assurer qu'elle n'y laissait rien. Elle avait bien tout; il ne lui restait plus qu'à fermer sa malle et à s'habiller, car Pierrette devait venir la chercher pour la conduire à la messe de l'abbé où elle retrouverait M^me^ Reynald qui l'emmènerait déjeuner chez elle et la garderait toute la journée.

M^me^ Marinval avait approuvé ce programme, contrairement à son habitude. L'idée qu'elle allait être déchargée de l'orpheline la rendait presque aimable; et elle avait offert d'elle-même de se trouver à la gare à l'heure du train, avec la malle de Misie, pour lui faire ses adieux.

La jeune fille, avant de partir, se mit à genoux, levant ses yeux attristés, et commença une courte prière qu'elle interrompit aussitôt par une exclamation. — Oh! quel oubli! Ce crucifix devant lequel elle s'est agenouillée, c'est celui qui vient de l'abbé Reynald, le premier qu'il ait bénit. Il l'avait donné à la mère de Misie; les lèvres de la mourante s'y sont posées avec amour; c'est plus qu'un souvenir, c'est presque une relique et elle allait l'oublier! D'un geste rapide, elle détache la précieuse image; elle y jette un regard attendri, tandis que lui revient en mémoire cette parole de l'*Imitation* : « Aimez et gardez pour ami Celui qui ne vous quittera point, alors que tous vous abandonneront. »

Misie se sent plus forte; l'espérance a repris possession de son cœur. Elle enveloppe soigneusement le cher objet pour le placer dans le petit sac de voyage qui ne la quittera pas, et quand Pierrette vient la chercher, elle accueille la bonne fille avec un sourire.

Le temps, chez les heureux, qui s'envole si vite,
Près des peines, au moins, devrait se reposer;
Mais, hélas! sous le poids des maux qu'il doit causer.
Il semble encor souvent précipiter sa fuite.

Misie et ses amis se rappelaient ces vers pendant les derniers instants qu'ils passaient ensemble. Jamais journée ne leur avait semblé plus courte que celle-ci, consacrée tout entière à un dernier entretien. Enfin l'abbé, appelé à la paroisse par les devoirs de son ministère, prit congé de la jeune fille, après lui avoir adressé d'affectueuses paroles et de pieuses recommandations.

M^me^ Reynald voulait aller, avec Paul, la reconduire à la gare et l'installer dans son compartiment. On partit à pied : elle avait bien le temps d'être en voiture!

La route se fit tristement. Misie, le bras passé sous celui de M^me^ Reynald, serrait de temps en temps, sans rien dire, la main de sa vieille amie qui répondait silencieusement aussi à son étreinte. Paul lui-même, le joyeux Paul, ne prononçait pas un mot et semblait le plus sombre des trois.

Mais le lourd bâtiment de la gare apparaît; on est arrivé; et tandis que Paul attend auprès du guichet pour prendre le billet de Misie, M^me^ Reynald qui vient d'attirer la jeune fille dans un coin, lui adresse ses dernières recommandations.

« Surtout, mon enfant, écrivez-moi souvent, écrivez-moi *tout*. » Misie le promet d'une voix qui tremble un peu, malgré sa résolution de se montrer courageuse. Elles sont interrompues par Mme Marinval qui arrive avec la malle de sa nièce.

On a obtenu la permission d'entrer sur le quai et quelques minutes après, Misie se trouve avec ses amis devant le compartiment où elle doit monter. Elle se jette dans les bras de Mme Reynald qui l'y retient tendrement; puis elle reçoit et écoute d'un air distrait les embrassements et les lamentations peu sincères de sa tante; elle se tourne ensuite vers Paul qui lui adresse ses souhaits d'heureux voyage et elle lui tend simplement sa joue. Au moment où les deux amis d'enfance échangent ce baiser d'adieu, c'est le sous-lieutenant qui rougit. La jeune fille ne s'en aperçoit pas, mais Mme Marinval l'a parfaitement remarqué.

Enfin, le fatal coup de cloche sonne, l'affreux sifflet retentit et le train s'ébranle, emportant Misie et sa fortune.

IV.

« Madrid, 24 juin 18...

« Bien chère Madame,

« Quoique rompue, aveuglée, étourdie, abrutie, je ne voudrais pas, pour tout au monde, manquer à ma promesse; et puisque me voici enfin assise devant une table, je vais vous écrire; seulement j'ai grand'peur que ma lettre n'ait pas le sens commun. Mais vous n'avez jamais exigé cela de votre petite Misie.

« Commençons par le commencement. Au départ du train, grand serrement de cœur. Les environs de Paris, assez laids d'abord, et trop connus, n'avaient pas le pouvoir de me distraire. L'intérieur du compartiment, outre mon humble personne, contenait seulement une belle madame, couverte de dentelles, qui n'a fait que ronfler ou respirer un flacon d'odeurs, ce qui me gênait doublement. Le commencement du voyage s'est donc passé à rêver à ce que je quittais et à ce qui m'attendait,

c'est-à-dire fort mélancoliquement. Cependant, je n'ai pas pleuré; dites-le bien à l'abbé qui me croit toujours une poule mouillée.

« Rien d'intéressant jusqu'au lendemain à deux heures. J'aperçois alors à l'horizon une bande bleue; mon cœur bat : c'est la mer! Hélas! Je ne la vois pas aussi bien que je le désirerais : à chaque instant des talus l'éclipsent, et puis ce diable de train va si vite... Tout à coup, je reste bouche béante, éblouie, fascinée. Oh! que c'est beau, que c'est grandiose! Voilà des montagnes, les montagnes d'Espagne qui m'apparaissent toutes violettes, avec une couronne de nuages blancs à leur sommet. C'est encore plus imposant que la mer.

« La belle madame est descendue à Bayonne, le wagon est vide. J'en profite pour me jeter à genoux et je crois bien que je pleure, mais c'est d'admiration. Chère Madame, si vous n'avez pas vu de montagnes, vous n'avez rien vu!

« A peine remise de mon extase, je m'aperçois que nous arrivons. Oui, vraiment, c'est la frontière. On descend de wagon, et je vois les employés de la douane occupés à culbuter le

contenu des malles. Quel brouhaha! quel pêle-mêle! Que de conversations auxquelles je ne comprends pas un traître mot! Et pourtant, j'ai appris l'espagnol; mais ces gens-là parlent si vite qu'on n'a pas le temps de reconnaître les syllabes au passage.

« Mon Dieu, pensais-je, si M. d'Elmas avait manqué le train... s'il s'était trouvé retardé... si, si, si... que deviendrais-je, au milieu de cette foule étrangère? » Et un frisson me court dans le dos.

« Je tire de mon sac la photographie de mon cousin, je la regarde attentivement, puis j'étudie avec anxiété le visage de tous ceux qui ont l'air de chercher quelqu'un. Enfin, un monsieur grisonnant s'avance; il a aussi une photographie à la main et me considère.

« — Mademoiselle Misie d'Elmas?

« — Monsieur Frédéric d'Elmas?

« C'est bien nous. Il me dit cordialement un : « bonjour, ma cousine, » qu'il accompagne d'une poignée de mains. J'ai grand'peine à me retenir de l'embrasser, tant j'éprouve de joie en me voyant tirée d'angoisse.

« Vous avez sûrement envie que je vous fasse

son portrait. C'est un homme d'une quarantaine d'années, un peu gros, un peu gris, avec une bonne figure et l'air *confortable*, mais pas distingué. Il n'a rien de remarquable, sauf sa bouche qui est très petite et sa voix qui est très douce. Voici trois jours que nous cheminons ensemble et il me paraît excellent; tout ce que je demande, c'est que sa femme lui ressemble.

« Par exemple, il faut bien le dire, M. d'Elmas n'a pas un grain d'esthétique. Dans ces admirables Pyrénées espagnoles où tout est si beau que j'ai oublié d'avoir peur en diligence, bien que nous fussions emportés comme un tourbillon, au bord des précipices, par dix mules courant un galop enragé; eh bien! en face de ces splendeurs, il regardait... le cours de la Bourse!

« — Mon cousin, voyez donc, que c'est grandiose!

« — Oui, oui, mais ce n'est rien encore; l'année prochaine, la ligne du Nord sera terminée et on traversera les Pyrénées en chemin de fer.

« — Oh! mon cousin, des wagons dans ces montagnes...

« — Oui vraiment; cela semble impossible, n'est-ce pas? Il y aura une heure de tunnel, ce sera prodigieux.

« Et il reprend le cours de la Bourse, tandis que je me résigne à admirer seule, préférant le silence à un semblable entretien.

« Cela n'a duré que quelques heures au bout desquelles mon cher cousin a eu le bonheur de se trouver en wagon et de passer plusieurs tunnels, ce qui est peut-être prodigieux, mais fort laid.

« Enfin, nous voici à Madrid : *fonda de la Viscaina,* c'est-à-dire dans un grand hôtel, composé de vastes chambres et d'immenses corridors si hauts, si hauts de plafond que votre petite Misie, là dedans, doit avoir l'air d'une souris qui trotte. Tout au haut de ces corridors sont accrochés une multitude de petits tableaux noirâtres qu'on voit encore trop bien, et que l'hôte nous donne, avec aplomb, comme des Murillo, *première manière.*

« Puisque j'en suis aux tableaux, il faut que je vous parle du musée. Il n'y a que cela de beau à Madrid, mais cela seul mérite qu'on fasse trois cents lieues. Malheureusement, pour

le connaître, il faudrait y aller tous les jours pendant un an, et je n'y ai été qu'une fois!

« Notre Louvre est un petit cabinet d'amateur à côté de ce gigantesque entassement de chefs-d'œuvre. Quand je dis entassement, j'ai tort, car ces innombrables tableaux sont intelligemment placés et fort bien éclairés; le bâtiment est approprié à ce qu'il renferme, chose rare. Mais me voyez-vous dans ce dédale, sans autre guide que mon prosaïque cousin, plus un jeune ingénieur français qu'il s'était adjoint pour la circonstance, et qui ne jure que par Goya.

« Goya est un peintre très espagnol, mort au commencement de ce siècle. Il ne manque pas d'un certain mérite; il a de la verve et de l'esprit; malheureusement, ce qu'il fait est laid; or, à mes yeux, la laideur est un crime irrémissible (en peinture s'entend!). J'ai donc à peine regardé Goya, malgré les éloges enthousiastes de mon cicerone. Mais ce que je ne pouvais me lasser de voir, c'est une galerie ovale, placée au centre du musée, au premier étage. Elle domine, par un balcon de pierre, un autre salon ovale, également entouré d'une

galerie. Celle du premier est la réunion des chefs-d'œuvre du musée. Il y a, entre autres, une madone de Raphaël qu'ils nomment *la perla* et qui est bien un vrai bijou. Ah! si l'abbé voyait cela! Et si Paul voyait un certain vieillard à barbe blanche, vêtu de velours et de fourrures, avec une chaîne d'or sur les épaules, lui qui aime tant les Van-Dyck, il serait enthousiasmé. Et les Claude Lorrain! et les Velasquez...

« Je viens d'être interrompue par mon cousin qui me proposait d'aller voir un éléphant fossile gigantesque. Il a l'air de trouver que c'est la merveille de Madrid et j'ai eu bien de la peine à refuser. Je lui ai assuré que je me le représentais parfaitement, que je le supposais aussi haut que la Viscaïna; bref, il m'a fait grâce de son éléphant, ce qui me permet de finir ma lettre.

« Outre le musée, j'ai vu plusieurs églises. Elles n'ont rien de remarquable et sont même ornées avec assez peu de goût, mais je m'y suis agenouillée avec bonheur : au pied d'un autel catholique, on se retrouve dans sa patrie; et bien que je n'aie quitté la mienne que depuis trois jours, elle me manque déjà.

« Ah! c'est vous, surtout, chère Madame, qui me manquez. Que n'êtes-vous avec moi? Ce voyage serait une fête; au lieu que j'éprouve souvent une impression de tristesse et d'isolement bien pénible. En vous disant adieu, je ne puis m'empêcher de penser que la première fois que je vous écrirai, il y aura encore trois cents lieues de plus entre nous, et voilà une larme qui tombe sur mon papier. N'en dites rien à l'abbé, offrez-lui seulement mon souvenir, ainsi qu'à Paul, et recevez pour vous, chère Madame, les plus tendres tendresses de votre petite

« MISIE. »

V.

« Séville, 28 juin 18...

« J'ai reçu votre bonne lettre en arrivant, chère Madame, et je ne puis vous dire le bonheur que j'ai éprouvé. Ce timbre français, cette chère écriture, tout cela faisait battre délicieusement mon cœur : je ne me sentais plus

en exil. Merci donc pour votre charitable empressement; merci aussi de l'intérêt que me prouvent toutes vos questions. Je vais y répondre en reprenant mon récit où je l'avais laissé, et puisque vous n'avez pas trouvé ma lettre trop longue, celle-ci le sera plus encore. Vous savez bien que Misie n'a jamais demandé mieux que de bavarder, surtout avec vous.

« Je vous ferai grâce, cependant, du reste du voyage, et pour cause. Malgré les beautés grandioses du pays que nous traversions, la fatigue m'a vaincue : je me suis prosaïquement endormie. C'est couchée tout de mon long sur un matelas, étendu par les soins de mon cousin, au fond de notre wagon-salon, que je suis entrée dans la capitale de l'Andalousie, et je dormais de si bon cœur que le brouhaha de l'arrivée ne parvenait pas à me réveiller.

« Ma cousine, que je pensais trouver à la gare, n'y était point; j'en éprouvai une toute petite déception. Un superbe landau, capitonné de velours bleu ciel et attelé de quatre mules blanches, nous attendait. Mon cousin m'y fait monter et me voilà en équipage, mais encore si aba-

sourdie que je n'aperçois rien distinctement.

« Nous arrivons : il s'agit d'ouvrir les yeux. Je les ouvre tout grands et j'en suis récompensée par un spectacle si merveilleux que je crois rêver encore.

« Mme d'Elmas est là, parée comme une reine et me regarde en souriant. Ah! la belle beauté! Chère Madame, je ne savais pas, avant de l'avoir vue, ce que c'est qu'une jolie femme. Figurez-vous qu'elle n'a que vingt ans et qu'elle est blonde, d'un blond doré, avec des yeux, des cils et des sourcils noirs et doux comme du velours. Elle a une bouche vermeille, des dents éblouissantes, des traits fins et fiers, une physionomie expressive, une démarche à la fois nonchalante et légère.

« Je fus si extasiée que je restai bouche béante, sans parler ni bouger. Je crois que ma bêtise lui plut. Elle m'embrassa et me dit très vite mille choses, fort aimables sans doute, mais dont je ne compris pas un mot (ô Malefille, que m'avez-vous appris?). Son mari l'interrompit en disant :

« — Parle français, Casta, elle ne comprend pas l'espagnol.

« Je le compris, lui, grâce sans doute à son accent. Casta, alors, me parla français avec une intonation charmante, mais peu intelligible; cependant, en y prêtant toute mon attention, je parvins à déchiffrer cette musique. Elle me dit qu'elle allait me présenter son Juanito.

« Nous étions dans une grande cour centrale, tout en marbre, avec un bassin, entouré de fleurs. Je m'attendais à ce qu'on me fît monter; mais point du tout; Casta, me prenant la main, m'entraîna sous les colonnades de marbre et me fit asseoir sur un divan. Je vis alors des meubles et des tableaux de prix que je n'avais pas remarqués d'abord : la cour était un salon. C'est ce qu'on nomme ici un *patio;* chaque maison possède le sien, fermé seulement par une grille de fer ouvragé. Le soir, ils sont brillamment éclairés et donnent aux rues de Séville un aspect féerique.

« Tout à coup j'entendis un bruit de pas légers dans l'escalier de marbre, contre la rampe duquel j'étais assise, et je vis paraître devant moi une femme brune, belle et forte, tenant dans ses bras un enfant, vêtu d'une

chemise brodée. Chère Madame, si je n'ai pu vous donner une idée de la mère, comment vous peindrai-je l'enfant? Il a les mêmes yeux noirs, les mêmes boucles blondes, les mêmes lèvres vermeilles et pourtant il ne lui ressemble pas. Casta possède le charme terrestre au plus haut degré, son fils a quelque chose de céleste; elle est la plus belle des femmes, mais Juanito est un ange.

« Je n'étais point seule à l'admirer : sa mère jetait sur lui un regard d'orgueilleuse tendresse; sa nourrice le mangeait des yeux; les domestiques présents dans le patio lui prodiguaient leurs louanges, l'appelant *perlita de Andalucia, mariposa rubia* (1), etc.; quant au père, ses lèvres entr'ouvertes par un sourire heureux et ses yeux humides disaient assez qu'il y avait au moins une beauté que cet homme prosaïque savait comprendre.

« L'objet de tant d'admiration n'en paraissait ni gêné, ni flatté; il avait dans son sourire la candeur enfantine et dans son regard une sorte de majesté douce qui le faisait ressembler aux divins enfants de Raphaël.

(1) Petite perle d'Andalousie, papillon blond.

« Il me tendit les bras avec une grâce charmante et se laissa prendre, sans la plus petite appréhension : on voit que cette ravissante créature n'a encore rencontré que des hommages. Je le couvris de baisers et lui dis, en en français, les plus douces choses que je pus trouver. Il me regardait avec un petit sourire fin et tendre qui me ravissait : j'aurai au moins un ami ici. Tout à coup, il bondit dans mes bras, poussa un éclat de rire perlé et envoya plusieurs baisers à un homme qui entrait et auquel il criait : « *Viejo! Viejo!* »

« Celui qu'il appelait ainsi s'avança; c'était un vieux pauvre, déguenillé. Il me prit l'enfant et le berça tendrement, en lui baisant les pieds, tandis que Juanito fourrait ses doigts mignons dans la rude barbe du mendiant.

« Fort étonnée, je regardai les assistants; aucun ne paraissait surpris : évidemment, ce n'était pas la première fois que cela se passait. Bien mieux, chacun s'éloigna, allant à ses affaires et la nourrice elle-même disparut, laissant l'enfant à la garde du vieillard.

« Mon cousin, qui m'offrait le bras pour me

conduire aux appartements, lut dans mes yeux ma pensée, car il me dit, en manière de réponse :

« — Il n'y a pas sur terre un être qui m'inspire plus de confiance que cet homme-là.

« — Mais, lui dis-je, n'est-ce pas un mendiant?

« — Oui, il vit d'aumônes. Nous lui devons la vie de Juanito; l'an dernier, il l'a sauvé d'une mort imminente. Nous n'aurions pas pu, d'ailleurs, empêcher cette intimité : il semble qu'un aimant attire l'un à l'autre notre petit Jean et ce vieillard.

« Je regardai plus attentivement l'homme en question. Sa barbe et ses cheveux sont blancs, sa peau chocolat et ses yeux de jais, avec des traits réguliers. Il m'adressa un regard singulièrement scrutateur auquel je répondis par un sourire aimable, désirant être en bons termes avec l'ami de Juanito.

« — Comment se nomme-t-il? dis-je à M. d'Elmas, tandis que nous montions.

« — Je l'ignore; il n'a jamais dit son nom, bien qu'on le lui ait souvent demandé.

« — Alors, comment le désigne-t-on?

« — On l'appelle : *el Viejo* (1). Il n'est pas d'ici; il est venu y habiter, il y a environ une trentaine d'années et on n'a jamais pu lui faire dire qui il est, ni d'où il vient. Il paraît que dans le commencement on se défiait un peu de lui; mais il a donné souvent des preuves d'honnêteté si éclatantes que toutes les maisons lui ouvrent depuis longtemps leur porte, malgré le mystère qui plane sur sa vie. Il habite la mienne de préférence, à cause de Juanito : vous le verrez presque tous les jours.

« Que vous dirai-je des appartements? Ils sont vastes et bien distribués : la place ne manque pas ici, comme à Paris. Tout autour de la cour intérieure règne un large corridor vitré, soutenu par les colonnettes de marbre, et dans lequel donne une porte de chacune des pièces, ce qui les rend indépendantes. Cette disposition est à la fois très élégante et très commode. Les chambres sont richement meublées, à la française, éclairées par des fenêtres très petites, à cause de la chaleur, et n'ont rien de remarquable que leurs *esteras*, tapis de jonc natté,

(1) Le Vieux.

d'un travail merveilleux et d'une grande richesse de couleurs.

« Le salon seul mérite une description à part. Tout votre appartement y tiendrait à l'aise, chère Madame; et il a une élévation de plafond, ou, plutôt, de dôme qui lui donne un aspect très original. Ce plafond, composé de poutrelles sculptées et peintes, agrémenté de croissants dorés, est construit en forme de coupole. Du centre descend un lustre gigantesque. L'ameublement est moderne, à mon grand regret, ce qui détruit l'illusion; mais en levant les yeux, on se croirait dans un alcazar. Le petit salon, qui communique avec le grand, est tout à fait banal. Cependant il possède un *cierro* ou balcon vitré qui permet de se mettre à la fenêtre par tous les temps, mais qui est actuellement couvert d'un store, à cause de l'ardeur du soleil.

« Ma chambre, dont vous voulez une description détaillée, ne mérite pas cet honneur. Elle est la dernière, au bout du corridor, et me semble aussi agréable que commode. J'y ai, cependant, moins bien dormi que dans le wagon, car j'étais gênée par le *zi zi* des mous-

tiques, enragés de ne pas pouvoir passer à travers la gaze de la moustiquaire pour goûter du sang français, et aussi par les cris du *sereno*, veilleur de nuit qui parcourt les rues de la ville, en annonçant, toutes les demi-heures, l'heure qu'il est et le temps qu'il fait. Comme le temps est toujours beau à Séville, il crie toujours : *Sereno*, de là son nom.

« Mais je sens que, ce soir, ni sereno ni moustiques n'auront le pouvoir de troubler mon sommeil; ma tête se penche, mes yeux se ferment malgré moi et je n'ai que le temps, avant de m'endormir, de vous envoyer les plus tendres baisers de votre petite

« MISIE. »

VI.

« Séville, 9 octobre 18..

« Oui, chère Madame, je suis encore en vie, et je me porte même très bien. Merci de votre affectueuse inquiétude dont je me sens aussi confuse que touchée. Cependant, ne me croyez

pas coupable ; j'ai pensé à vous tous les jours, et si je ne vous l'ai pas dit, la faute en est à la vie que l'on mène ici.

« Depuis notre retour des bains de mer, Casta a entrepris de me faire visiter Séville en détail ; vous pensez bien que je ne m'y refuse pas. La matinée se passe avec Juanito, et très rapidement, je vous assure. Ce cher ange m'aime de tout son bon petit cœur ; je crois vraiment qu'il m'y donne une place aussi distinguée que celle du Viejo, et je ne me sens pas peu fière d'un tel honneur. Pour moi, je le mets au premier rang de mes affections espagnoles.

« Chose singulière ! il me semble que la personne que j'aime le plus ici, après lui, est le même Viejo. Ce mendiant a un charme étrange, quelque chose d'extraordinaire qui m'attire en m'intriguant. N'en soyez pas inquiète ; je lui ai demandé son âge, il a soixante-dix ans ; vous voyez que c'est rassurant. Il paraît aussi éprouver de la sympathie pour moi, sans doute à cause de l'affection que je porte à Juanito ; bref, nous sommes, non pas une paire, mais un trio d'amis.

« Après avoir vu mon élève pour la première fois, je vous écrivais qu'il était un ange ; combien plus le dirai-je, à présent que je le connais! Sa petite âme est plus pure et plus belle encore que son gracieux visage ; cet enfant si gâté n'a pas un caprice, pas une maussaderie, pas un entêtement ; aussi, tout le monde l'aime à la folie. Je m'étonne quelquefois que Casta ne s'en occupe pas davantage ; il me semble que si j'avais un enfant pareil, je ne pourrais le quitter ; et de fait, il est plus souvent avec moi qu'avec sa mère. Cependant, elle l'aime beaucoup et s'en montre très fière.

« Comme je vous le disais, nous visitons Séville. Tous les jours, vers quatre heures, nous partons en voiture, Casta et moi, avec son frère qui nous sert de cavalier, car, ici, il est impossible aux jeunes femmes de sortir seules. Vous n'avez pas idée de la liberté des Espagnols : ils vous lancent au nez les compliments les plus inouïs. Ma cousine trouve cela tout simple, parce qu'elle y est habituée, mais moi, j'en suis toujours gênée. Don Luiz nous accompagne donc ; mon cousin, retenu toute la journée à son bureau, n'a de liberté qu'aux

heures de repas. Quand nous passons devant quelque chose de curieux à voir, monument ou promenade, nous descendons, et don Luiz qui connaît à fond Séville, puisqu'il y est né, nous explique tout d'une manière très intéressante. Il parle bien français, avec un léger accent, fort agréable, et je le comprends parfaitement.

« Nous avons déjà vu ainsi plusieurs fois le musée, l'alcazar et la merveilleuse cathédrale que je ne vous décrirai point, parce qu'il faudrait pour cela, non pas une lettre, mais cent volumes. Malheureusement, nous n'y restons jamais assez; dès que Casta est arrivée quelque part, elle brûle d'en partir, et je voudrais tant y demeurer des heures. Cela se comprend, elle est blasée sur ces merveilles qu'elle voit depuis son enfance. Don Luiz, qui est très artiste, ferait volontiers des séances plus longues; mais Casta se sauve en disant : « En voilà assez! » et il nous faut bien la suivre.

« En revenant, nous passons par les Délices, la plus belle promenade de Séville. Nous y reprenons Juanito qui s'y promène tous les jours avec sa nourrice. L'amour bat des mains quand

il me voit; il me fait plus d'accueil qu'à sa mère, c'est au point que je crains qu'elle n'en devienne jalouse. Quant à don Luiz, Juanito ne peut pas le souffrir; c'est inexplicable, car ce jeune homme lui témoigne beaucoup d'amitié, et il a une très belle figure, ce qui plaît d'ordinaire aux enfants. Sans doute, Juanito ne lui fait pas de méchancetés : il en est incapable; mais il refuse d'aller avec lui, et lui laisse faire ses frais d'amabilité en pure perte, ce qui paraît contrarier Casta.

« Quand nous rentrons, le couvert est mis, nous n'avons que le temps de nous déshabiller. Cela consiste pour moi à ôter mon chapeau et mes gants; mais pour ma cousine, c'est une opération beaucoup plus compliquée. Comme toutes les dames espagnoles, elle va à la promenade en toilette de bal; aussi, quoique fort élégante à la maison, elle est obligée de changer entièrement de costume, ce qu'elle fait avec une prodigieuse lenteur. Quand elle a fini, nous dînons. Je ne vous dirai rien de la cuisine espagnole, par la bonne raison que celle qu'on mange ici est française, comme la cuisinière que mon cousin a fait venir de Lorraine.

« Après le dîner, on passe au petit salon. Vers neuf heures viennent quelques personnes, des hommes surtout, car, chose étrange, ma cousine n'a pas d'amies; deux ou trois vieilles dames, mères d'employés, viennent seules quelquefois. Parmi les messieurs, je ne vous citerai qu'un consul jovial et un chancelier mélancolique, tous deux nos compatriotes, puis un ingénieur des ponts et chaussées espagnol, qui possède une magnifique figure de brigand qu'on n'aimerait à rencontrer sur aucun pont et aucune chaussée; enfin un riche Espagnol, déjà mûr, ancien ami de la maison.

« On se sépare vers minuit et je me mets immédiatement au lit; c'est à peine si j'ai le temps de faire ma prière avant de m'endormir. Vous savez que j'ai toujours été une grande dormeuse : minuit, pour moi, c'est bien tard; aussi je ne me lève plus de bonne heure et je suis en train de prendre une foule de mauvaises habitudes. Vous réformerez cela à mon retour. Ah! chère Madame, que je voudrais que ce fût aujourd'hui! Si j'étais libre, je laisserais là de bon cœur Séville et toutes ses merveilles pour reprendre ma place à vos pieds, sur le

petit tabouret de tapisserie; je mettrais ma tête dans vos genoux, vous me gronderiez bien fort, et il me semblerait être en paradis. Mais les rêves trop doux découragent; revenons à la réalité.

« Vous me demandez si j'ai beaucoup peint. Figurez-vous que je n'ai pas même déballé ma boîte! Il règne à Séville une atmosphère de paresse; la chaleur est trop forte, et puis tout est trop beau ici : on se sent vaincu d'avance par son modèle.

« Ferai-je le portrait de Casta, il me faudrait la palette éblouissante du Titien; celui du Viejo réclamerait la brosse fougueuse et savante de Ribeira; quant à celui de Juanito, le suave pinceau de Raphaël serait seul digne de l'essayer. Vous me direz qu'il y a mon cousin. Ma foi, ce n'est pas la peine d'avoir fait six cents lieues et de vivre au cœur de l'Andalousie pour peindre un Français des plus ordinaires; et puis, il n'a pas le temps de poser. Quant au musée, il est absolument impossible à une femme d'y travailler. Conclusion : je ne fais rien.

« Et pourtant, je ne m'ennuie pas. Moi qui,

à Paris, ne pouvais rester une minute oisive, je passe ici des heures entières à me sentir vivre, tout simplement. C'est qu'il fait bon vivre dans ce délicieux pays : tout y est harmonie pour les yeux, mélodie pour les oreilles, cela donne une idée de ce que devait être le paradis terrestre, et si je vous avais là, chère Madame, à côté de moi, il me semble que mon bonheur serait parfait.

« J'entends une petite voix fraîche qui appelle : « prima, prima (1)! » Prima, c'est moi, et la petite voix est celle de Juanito qui m'avertit de venir dîner. Je suis obligée de terminer brusquement ma lettre, non sans vous embrasser mille fois, avec toute la tendresse que j'ai pour vous.

« Votre fille de cœur

« MISIE. »

Le retour du courrier apporta à la jeune fille la réponse de Mme Reynald. Voici ce que lui disait sa vieille amie :

(1) Cousine.

« Ma chère enfant,

« Je suis heureuse de voir que vous avez toujours santé et gaieté. Vous vous plaisez à Séville et j'en remercie Dieu, car votre tâche sera rendue plus facile. Cependant, je vous dirai, avec la franchise de l'amitié, que certain passage de votre lettre m'a déplu. Est-il possible que ma petite Misie, si courageuse, si active, se laisse aller volontairement à la paresse? C'est une impression résultant de l'enchantement d'un pays nouveau et de la chaleur du climat; je la comprends, mais il faut absolument la surmonter.

« L'oisiveté est mauvaise conseillère et votre élève vous donne trop peu d'occupation, quant à présent, pour que vous ne cherchiez point à vous en créer d'autres. Vous êtes dans le Paradis terrestre, dites-vous; eh bien! Misie, c'est dans le paradis terrestre que la femme rencontra le serpent tentateur. Croyez-en ma vieille expérience, mon enfant : ne rien faire est le commencement de mal faire, et si bien douée que vous soyez, vous ne devez pas vous croire à l'abri des faiblesses humaines.

« Vous voyez que je n'attends pas votre retour pour vous gronder; mais c'est vous qui l'avez voulu. Si vous ne savez que faire, tricotez des bas pour les pauvres. Peut-être me direz-vous qu'a Séville les pauvres vont pieds nus? Alors faites-leur quelque autre vêtement à leur usage; mais, je vous en prie, travaillez, travaillez! J'aimerais même à vous voir une occupation plus absorbante qu'un ouvrage d'aiguille : vous avez besoin d'un aliment intellectuel afin d'éviter les rêveries, aussi je regrette beaucoup que vous renonciez à votre peinture, et les raisons que vous m'en donnez ne me semblent pas concluantes.

« Si vous étiez ici, l'ouvrage ne vous manquerait point. Nous avons notre crèche, notre ouvroir, nos loteries de bienfaisance, nos répétitions de catéchisme, etc., etc. Ah! comme je mettrais à contribution votre esprit fertile et vos agiles petits doigts! L'abbé entreprend chaque jour quelque œuvre nouvelle, il est insatiable de dévouement. Loin de chercher à l'entraver, je bénis Dieu de son zèle : ce n'est pas pour nous reposer que nous sommes en ce monde. Paul, aussi, travaille avec acharne-

ment : il veut devenir un officier distingué, afin de mieux servir son pays.

« Quant à Pierrette, vous savez que c'est l'activité personnifiée. J'aurais deux domestiques qu'il ne se ferait pas plus d'ouvrage dans la maison.

« Tout ce monde vous regrette, ma chère enfant, et tous vous offrent leur souvenir, les uns respectueux, les autres affectueux. J'y joins mes meilleurs baisers, avec l'assurance de ma vieille amitié.

« J. Reynald. »

VII.

Misie a suivi le conseil de Mme Reynald. Nous la trouvons installée devant son chevalet, une palette à la main, occupée à terminer le portrait de sa cousine.

Ce n'a pas été une petite entreprise ! Tous ceux qui ont eu à peindre une jolie femme du monde comprendront ce que nous voulons dire et se rappelleront avec effroi la série de déboires qu'il leur a fallu endurer. C'est d'abord

l'incroyable inexactitude du modèle. On est convenu d'une heure pour commencer la séance, mais il faut refriser certaines boucles, rajuster la mantille, recoudre un ruban, chercher un bijou, recevoir une visite, etc... et c'est seulement quand l'artiste, lassé, impatienté, énervé, par l'attente, ne se sent plus bon à rien que paraît le modèle qui ne s'excuse même pas, car il n'a point conscience de son méfait. Il s'agit maintenant de choisir la pose, et la patience du peintre se trouve encore mise à une rude épreuve. En général, rien de moins intelligent qu'une jolie femme : si on lui dit de sourire, elle minaude; de lever les yeux, elle prend l'air inspiré d'une muse; de les baisser, elle joue la tête de Vierge; enfin, c'est miracle qu'on arrive à la poser convenablement. Cependant on y est parvenu. L'attitude est gracieuse, l'expression naturelle. On croit que cela va aller tout seul; hélas! voici le parlage qui commence. Le peintre a permis de causer un peu, afin que le silence forcé n'amenât pas un air de maussaderie; mais le modèle ne se contente point de parler, il gesticule : on le voit tantôt de face, tantôt de trois quarts, tantôt de profil;

pourvu qu'il ne tourne pas complètement la tête, il s'imagine que cela suffit; et le soir, il se déclare exténué et répète avec conviction : « Rien n'est plus fatigant que de poser. » Quant à la fatigue de l'artiste, obligé à une perpétuelle tension d'esprit pour suivre cette physionomie au vol, on n'en parle point : il est convenu que les beaux-arts sont une récréation.

Ce n'est pas tout encore. Au bout de quelques séances, le modèle prétend être récompensé de sa soi-disant sagesse par la vue du portrait. Alors commence la critique la plus ignorante, la plus niaise qui se puisse imaginer : on ne trouve pas la bouche assez petite, les yeux assez grands, le teint assez rose, la taille assez fine; car l'idéal de ces dames est la gravure de modes. Ne leur parlez point de la Vénus de Milo! « C'est bon pour les artistes; mais, je vous prie, quelle tournure aurait-elle en corset et en pouf? » On pourrait, en retournant la question, leur répondre : « Et vous, Mesdames, avec vos tailles étranglées, votre poitrine factice et vos hanches aplaties, quelle tournure auriez-vous dans le costume de la Vénus? »

Misie aurait passé par toutes les épreuves que nous venons de décrire, sans le secours de don Luiz. Le frère de Casta avait une grande influence sur elle et un goût prononcé pour les arts. Il se mit, avec beaucoup de bonne grâce, au service des deux cousines, faisant des lectures à haute voix pour distraire le modèle, sans recourir à la dangereuse permission de causer, chantant même parfois des romances, avec beaucoup de goût et un grand sentiment musical. Les séances se passaient ainsi fort agréablement, et personne ne trouvait le temps long.

Misie ne manquait pas de talent; elle avait reçu les leçons d'un bon maître, et de grandes dispositions naturelles lui avaient permis d'en profiter dans une mesure peu ordinaire. La beauté du modèle, les circonstances favorables, tout contribua à l'enthousiasmer; aussi le portrait de Casta, outre la ressemblance (qualité primordiale d'un portrait), avait-il une réelle valeur artistique. La jeune señora était drapée avec grâce dans une mantille de dentelle blanche (*mantilla de toros*) relevée au sommet de la tête et sur la poitrine par quelques fleurs

de grenadier. Une robe de satin noir, rehaussée de jais, faisait le fond de cette toilette, à la fois élégante et simple. L'opposition des tons, clairs dans la mantille, éclatants dans les fleurs, sombres dans la robe, constituait une difficulté ; mais l'artiste l'avait vaincue avec bonheur.

Quand elle eut, à la prière de M. d'Elmas, caché dans un pli du satin son joli nom de Misie, son cousin, enchanté, emporta la toile dans le salon et l'y exposa triomphalement.

Casta était ravie. Elle passa la journée entière, sous prétexte d'étudier la ressemblance, à admirer le portrait et son propre visage, sous tous les aspects possibles. Quant à don Luiz, il semblait assez maussade et ne disait pas un mot. C'était pourtant son suffrage que Misie eût surtout ambitionné, car il se connaissait en peinture et elle avait besoin d'encouragement, elle seule étant mécontente de son œuvre : ce que l'on fait est toujours si loin de ce qu'on a senti !

Le soir lui apporta un genre de succès qu'elle apprécia beaucoup. Juanito, suivant son habitude, avait échappé à sa nourrice au moment

du coucher et il arriva dans le salon, en petite chemise, pour dire adieu à la société. Son père l'emporta aussitôt dans ses bras et le déposa devant le portrait, en lui demandant : « Qui est-ce? »

L'enfant sourit; il prit la bordure brodée de sa petite chemise et la mâchonna sans rien dire, mais sans quitter des yeux la peinture.

« Vous voyez bien qu'il ne le reconnaît pas! » dit Misie.

« Que si, que si, » répondit M. d'Elmas, en mettant Juanito plus près encore de la toile; et il répéta : « Qui est-ce? »

Même silence.

« C'est la señorita Misia? » demanda enfin don Luiz.

Cette question perfide décida Juanito. Il sourit encore et murmura doucement : « *Mamanita!* » (1); puis il avança sa petite bouche pour donner un baiser à celle qu'il avait reconnue.

M. d'Elmas l'enleva à temps pour soustraire le portrait à cet hommage aussi dangereux que flatteur, tandis que tous les assistants applaudissaient chaleureusement.

(1) Petite maman.

Misie s'empara de l'enfant, le couvrit de baisers et l'emmena dans la chambre où sa nourrice l'attendait. Elle assista ensuite à sa prière et à son coucher.

Quand elle revint, elle resta dans le petit salon, préférant la solitude, car elle se sentait un peu fatiguée. Elle s'assit dans le *cierro* (1) pour jouir de la beauté de la soirée. Le ciel, d'un magnifique bleu sombre dont ne peuvent nous donner une idée nos noires nuits de France, resplendissait d'étoiles et semblait un manteau royal brodé d'or; dans la rue déserte, on n'entendait d'autre bruit que le chant du sereno et les cris monotones des grillons, enfermés dans leurs cages de bois. La jeune fille resta immobile, abîmée dans une rêverie qui se fût prolongée longtemps sans doute, si quelques mots, prononcés à son oreille par une voix bien connue, ne l'avaient fait tressaillir.

« Señorita, voulez-vous m'accorder la faveur d'un instant d'entretien? »

C'était don Luiz. Il se tenait debout, devant Misie, éclairé par la lumière blanche de la lune.

(1) Balcon vitré.

Misie rougit, et cela parut sans doute au jeune homme un acquiescement suffisant à sa demande, car il ajouta aussitôt :

« Señorita, pour qui avez-vous fait le portrait de Casta?

— Pour qui? » dit-elle; « je n'en sais vraiment rien... pour mon cousin, je suppose. »

Un nuage passa sur la physionomie de don Luiz.

« Mais, » demanda-t-il, « vous ne le lui avez pas donné?

— Non.

— Voudriez-vous me le donner à moi? Je le garderais toute ma vie, comme la plus précieuse chose que je possède. »

La jeune fille rougit de nouveau et fronça légèrement ses fins sourcils. Elle était flattée de l'hommage que ces paroles semblaient rendre à son talent; mais elle se sentait blessée d'une demande qu'elle considérait comme indiscrète et presque inconvenante.

Cependant, il faut croire que le frère de Casta possédait une éloquence persuasive; car, après quelques minutes de conversation dans le cierro, Misie s'était laissé arracher la promesse

de lui faire une copie du portrait, si toutefois l'original y consentait.

VIII.

Il n'y avait pas, dans tout Séville, un homme plus beau que don Luiz. Son visage, d'une pâleur mate, était illuminé par deux grands yeux noirs, de ces yeux allongés qui semblent faire le tour de la tête et dont les cils épais tantôt s'abaissaient pour voiler langoureusement le regard, tantôt se relevaient brusquement pour le laisser briller comme une flamme. Ce regard-là était tour à tour hautain, dédaigneux, scrutateur, respectueux, doux, caressant, ardent, passionné, indifférent; il avait toutes les expressions, sauf peut-être celle de la franchise; et, qu'on l'aimât ou non, l'on ne pouvait s'empêcher de lui reconnaître un pouvoir fascinateur. La voix de don Luiz possédait absolument les mêmes qualités que son regard : elle changeait de timbre, suivant les circonstances, avec une souplesse merveilleuse. Ses traits étaient réguliers, sa taille élégante, sa démarche nonchalante et fière. Misie l'ad-

mirait en artiste et pensait que ç'aurait été un superbe modèle.

Dès l'arrivée de Misie, il lui fit un brin de cour, mais il n'était pas le seul. Le consul et le chancelier prisaient fort leur jolie compatriote et lui adressaient leurs hommages avec toute la discrétion et la délicatesse de la politesse française; enfin, un ami de la maison, don Rafaël Moralez, l'accablait sans relâche des éloges hyperboliques dont est coutumière la galanterie sévillane.

Bien qu'il portât le nom du plus beau des anges et du plus beau des hommes, don Raphaël avait été peu favorisé par la nature. Doué d'une surabondance inouïe de sourcils et d'une absence totale de cheveux, il ne possédait, dans sa grosse figure jaune, d'autre charme que deux petits yeux gris, pétillants de bonté.

Malheureusement pour lui, son cœur était aussi tendre que son visage était laid, et il ne pouvait voir une jeune fille sans se sentir immédiatement épris d'elle. Il avait eu, ainsi, une infinité de passions, non partagées, hélas! Ce malheureux admirateur des femmes était arrivé, malgré une fortune considérable, à

l'âge de cinquante ans, sans s'être fait agréer d'aucune. Nature sans fiel, il avait vu sa bonne humeur survivre à ses déceptions, et il commença sa cour à la jeune Française avec autant d'enthousiasme et autant d'espérance que s'il n'eût jamais compté que des succès.

Misie reçut ces différents hommages avec des nuances différentes aussi. Elle eut pour le consul et le chancelier cet accueil cordial si naturel entre compatriotes, heureux de se rencontrer loin de la mère patrie; elle s'amusa de don Rafaël avec la franche gaieté de son âge et de son caractère, mais aussi avec les ménagements d'un bon cœur, désireux de garder ce brave homme pour ami, tout en l'éloignant comme prétendant; envers don Luiz, elle fut glaciale. Il en conclut qu'il était préféré.

L'arrivée de Misie donnait occasion à toutes sortes d'excursions et de parties que Casta mettait en train d'autant plus volontiers qu'elles lui permettaient de revêtir chaque jour une nouvelle toilette, appropriée à la circonstance. Elle avait un goût exquis et savait toujours choisir, non seulement ce qui était le plus élé-

gant, mais ce qui allait le mieux à sa beauté. Misie s'émerveillait de la variété de sa garde-robe et se disait parfois que M. d'Elmas devait être bien riche pour pouvoir suffire à un tel luxe. Si elle avait été coquette, elle aurait pu concevoir un peu d'envie; mais elle ne connaissait ni l'un ni l'autre de ces tristes sentiments, bien qu'elle aimât, comme toutes les jeunes filles, à paraître à son avantage.

Misie passait peu de temps à sa toilette qui, du reste, n'était guère compliquée. Quand elle avait tressé avec soin son abondante chevelure, elle donnait deux petits coups de main sur ses bandeaux pour aplatir un peu les boucles folles qui lui faisaient comme une auréole blonde : elle revêtait une simple robe de gaze noire unie, et c'était fini pour la journée. Cette robe de gaze était, avec une robe de cachemire, noire aussi, tout ce qu'elle possédait; car, bien que son deuil fût expiré depuis quelques mois déjà, elle ne s'était pas encore décidée à le quitter. Mais, un matin, elle vit entrer dans sa chambre la camériste de M^me^ d'Elmas, tenant sur ses bras un costume d'amazone en serge bleu foncé (le drap était

impossible en cette saison) et une petite toque fort élégante qu'elle déposa sur le lit.

Misie courut chez Casta pour s'informer de ce que signifiait cet envoi.

« Cela signifie, » dit M^me^ d'Elmas, « que nous allons faire une partie à cheval, à trois lieues d'ici, et nous visiterons, en route, les ruines d'Italica, que je trouve fort laides, mais que je veux vous faire voir, puisque tout le monde en parle. Ces messieurs seront des nôtres, et vous ne pouvez monter avec vos robes courtes. Permettez-moi donc, ma chère cousine, de vous offrir ce petit cadeau, en amie. »

Ces mots avaient été dits avec une intonation si gracieuse et accompagnés d'un regard si caressant que Misie n'éprouva aucune répugnance à accepter ce don; elle se contenta de déposer un baiser, en guise de remerciement, sur les joues fraîches de Casta. Celle-ci y répondit par un embrassement non moins sincère. Elle aimait véritablement Misie pour le soin affectueux qu'elle prenait de Juanito, ainsi que pour son caractère toujours aimable et gai.

Casta avait pourtant quelquefois des mo-

ments d'irritabilité et de sécheresse, mais cela passait vite. Misie les lui pardonnait de bon cœur, pensant judicieusement que c'étaient des vapeurs nerveuses, naturelles à une femme qui avait le malheur d'être trop heureuse et trop peu occupée.

Ce jour-là, quand on partit, Mme d'Elmas était rayonnante. Elle montait une fort jolie mule blanche et en avait offert une semblable à sa cousine ; mais Misie, qui n'était point écuyère, préféra s'en tenir à un modeste beaudet.

Le chancelier, le consul, don Rafael et l'indispensable don Luiz montaient tous des chevaux. Celui de don Luiz était une merveille. Il avait des formes d'une élégance rare et ce poil d'un rose argenté que nous n'avons vu qu'en Andalousie. Quant à son maître, il avait revêtu le riche costume de *majo* andalous qui faisait ressortir sa beauté. Cheval et cavalier formaient un groupe si remarquable que Misie resta émerveillée. Elle fut arrachée à sa contemplation par le chancelier qui était descendu et s'avançait vers elle pour l'aider à monter sur son âne, tandis que le gros don Rafael s'em-

pressait d'accourir, dans la même intention.

« Connaissez-vous Italica, Mademoiselle? » demanda le chancelier, tout en rectifiant quelque peu le harnachement de l'animal.

« Non! pas le moins du monde. Qu'est-ce qu'Italica et qu'y a-t-il de joli à voir?

— Italica est une ancienne ville romaine, se hâta de répondre don Rafael; mais il n'en reste que des ruines, et ce qu'il y aura de plus joli à y voir, ce seront les dames venues pour la regarder. »

Misie se mit à rire.

« Bon! » dit-elle, « voilà don Rafael qui commence ses andaluzades... je me sauve! Et elle mit son âne au trot.

— Ah! les femmes, les femmes! soupira don Rafael. Pourquoi les aimons-nous? C'est le tourment de notre vie. Si vous êtes sage, señor chancelier, gardez-vous de vous marier: souvenez-vous que Notre-Seigneur voulut souffrir tous les maux, excepté le mariage.

— Et la vieillesse, dit le chancelier, en souriant, « vous oubliez la vieillesse, don Rafael.

— Caramba! si je l'oublie, elle ne m'oubliera pas, la picara, soyez tranquille. Et le malheu-

reux ami des femmes piqua des deux pour rejoindre l'âne de Misie. Le chancelier en ayant fait autant, ils cheminèrent à côté de la jeune fille, tandis que Mme d'Elmas prenait les devants, escortée par le consul et don Luiz.

Quelque temps après, on vit celui-ci revenir et faire caracoler son cheval dans la direction de Misie.

« Mme d'Elmas vous prie de vous hâter, » cria-t-il; « elle craindrait de revenir à la nuit. » Et il repartit au galop.

« Bah! » dit don Rafael; « nous aurons toujours deux étoiles pour nous guider.

— Deux étoiles! quelles étoiles? » demanda innocemment Misie.

« Vos yeux, señorita. »

Misie rit de si bon cœur qu'elle faillit tomber de son âne. Le pauvre Moralez en était tout contristé.

« Don Rafael, » dit la jeune fille en jetant un regard de compassion sur sa mine allongée, « ne m'en veuillez pas, je vous prie; vous me dites des choses si comiques pour des oreilles françaises que je ne puis m'empêcher de rire, non de vous, mais de vos paroles.

— En vérité! de quelles paroles se servent donc les Français pour déclarer leurs sentiments? »

Misie resta un instant silencieuse. — « Je vous avouerai, » dit-elle enfin, « que, vu mes dix-sept ans, je n'ai pas d'expérience personnelle ; mais il me semble que les sentiments sincères doivent parler d'eux-mêmes.

— Alors, » riposta don Rafael, non sans quelque malice, « je n'irai jamais en France; car je préférerais me couper la langue que de ne pas pouvoir dire à une dame comme vous: « Vos yeux sont des étoiles, votre bouche une fleur de grenadier, vos joues une rose sur un lys et... »

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage: Misie, impatientée, avait fini par persuader à son âne de prendre le galop, et don Rafael ne songea plus qu'à la suivre, remettant la suite de ses compliments à une meilleure occasion.

On ne tarda pas à arriver au village où l'on devait déjeuner. Les chevaux furent attachés à la grille de la posada (1), ainsi que la mule;

(1) Auberge.

Quant à l'âne, on lui laissa paître en liberté les maigres végétaux que le soleil n'avait pas entièrement rôtis.

Le repas qu'on offrit à nos touristes fut composé des plus purs échantillons de la cuisine espagnole : soupe à l'huile et à l'ail, avec des œufs pochés courant dedans; hachis au piment et au safran, poulets frits dans l'huile, etc.. le tout accommodé à grand renfort de *hierba buena* (1). Les indigènes apprécièrent fort ces mets nationaux qu'on ne servait jamais sur la table de M. d'Elmas. Quant aux Français, ils se contentèrent d'y goûter; mais ils eurent comme dédommagement des buñuelos exquis, des raisins dorés comme l'ambre, et un chocolat mousseux, digne de la table royale.

Les besoins matériels une fois satisfaits, on songea à l'esthétique, et l'on prit le chemin des ruines. Don Rafael s'était montré bon prophète : les Romaines de pierre, couchées çà et là sur le sol, faisaient triste figure à côté de l'éblouissante Casta et de la fraîche Misie. Il est certain que ces messieurs s'occupèrent beaucoup plus des secondes que des premières.

(1) Menthe.

— Que ces débris sont laids! » s'écria Mme d'Elmas, en frappant dédaigneusement de son éventail les fragments de marbre, épars autour d'elle.

« Voici pourtant une bien belle main, » dit Misie, « et si l'on pouvait s'arrêter ici, seulement une demi-heure, je la dessinerais. »

Casta se récria :

« Nous n'avons pas de temps à perdre, ma chère! Songez que je dois aller ce soir au théâtre avec mon mari et tous ces messieurs; c'est une représentation extraordinaire : on y entendra des artistes de Paris, toute la société s'y trouvera et l'infante doit y venir. Je ne puis songer à y aller en habit de cheval : il faudra donc avancer le dîner pour m'occuper ensuite de ma toilette. Partons, je vous prie. »

Misie inclina la tête en signe d'acquiescement, mais elle se demanda ce qu'on était venu faire à Italica.

Les voyageurs retournèrent à l'auberge où ils retrouvèrent les chevaux et la mule, finissant tranquillement leur avoine. Quant à l'âne, il avait disparu. On eut beau chercher, crier, courir, inspecter les environs, impossible de

savoir où il avait passé. C'était un véritable contre-temps, car l'auberge ne possédait que deux mules qui se trouvaient aux champs, pour le moment.

Don Rafael proposa galamment à Misie de lui donner son cheval et de revenir à pied; mais Mme d'Elmas refusa péremptoirement, disant que Misie ne savait pas monter, qu'il lui arriverait quelque accident et que don Rafaël ferait beaucoup mieux de la prendre en croupe. On devine dans quelle jubilation une telle décision plongea le digne homme. Malheureusement, le cheval, loin de partager les sentiments du cavalier, se refusa énergiquement à laisser doubler sa charge. Le consul et le chancelier se proposèrent avec empressement, mais leurs montures firent les mêmes difficultés.

Alors don Luiz, se penchant vers Mme d'Elmas, lui parla bas, pendant quelques instants. Celle-ci semblait impatiente et ennuyée; cependant elle fit avec son éventail un geste qui semblait dire : « Comme tu voudras! » Aussitôt le jeune homme, s'avançant vers Misie, s'inclina légèrement, l'enleva d'un bras et l'assit en croupe sur son cheval rose.

Le bel animal se dressa presque debout. « Ne craignez rien, » dit don Luiz à voix basse : « je suis toujours maître de Boabdil ; laissez-vous aller, je vous tiens. »

La jeune fille obéit, et don Luiz, rendant la main, son cheval partit comme le vent.

Tout cela s'était fait si vite que Misie se rendait à peine compte de ce qui lui arrivait. Elle était étonnée de se trouver si près de don Luiz, de se voir emportée par un galop vertigineux et surtout de ne pas en être effrayée. Au contraire, elle éprouvait un charme étrange à se sentir dans cette situation périlleuse, n'ayant d'autre protection que le bras robuste qui l'enlaçait d'une étreinte à la fois puissante et douce. Combien cela dura-t-il? Misie n'aurait pu le dire : un mélange d'engourdissement physique et de surexcitation morale l'empêchait d'avoir la notion du temps.

Cependant l'allure de Boabdil se ralentit, le bras de don Luiz relâcha son étreinte, Misie sortit de l'espèce de léthargie dans laquelle elle était plongée, et regarda ce qui l'entourait.

C'était un paysage comme on en voit mille en Andalousie. Le soleil couchant s'abaissait

BIBLIOTECA Granada DE ANDALUCÍA

sur un horizon immense, borné par une ligne de montagnes bleues, si lointaines qu'elles se détachaient à peine du ciel; plus près, on voyait des vignes dont les branches noueuses confondaient leurs grappes brunies et leurs tiges desséchées avec le sol sur lequel elles rampaient, comme des reptiles, pour y chercher un peu de fraîcheur. Enfin, au premier plan, se dressaient deux palmiers dont les fières silhouettes s'enlevaient vigoureusement sur le ciel d'un bleu intense, en projetant leur ombre élégante sur la terre brune. C'était tout; mais il y avait dans l'air des senteurs si pénétrantes et dans la lumière un tel rayonnement que ce lieu tranquille semblait un coin de Paradis.

« Quelle belle soirée! Misie, » dit don Luiz, appelant pour la première fois la jeune fille par son nom, suivant l'usage andalous; « c'est la plus belle qui m'ait jamais enchanté. »

Misie ne répondit rien.

« Peut-être êtes-vous fatiguée? » reprit-il avec sollicitude; « je n'aurais pas dû aller si vite.

— Oh! non, » dit-elle; « je suis seulement un peu étourdie : c'est la première fois de ma vie que je vais à cheval. La soirée est belle,

en effet; mais le soleil ne tardera guère à se coucher, et je crains que les projets de ma cousine ne soient contrariés.

— La pièce ne commence qu'à neuf heures, » dit don Luiz, « nous aurons tout le temps.

— Vous y allez?

— Hélas! oui.

— Pourquoi hélas?

— Parce que vous n'y allez pas, » dit-il, en plongeant dans les purs yeux bleus de Misie le plus pénétrant regard de ses yeux noirs.

La jeune fille se troubla : elle ressentait à la fois un plaisir étrange et une angoisse si poignante que des larmes jaillirent de ses yeux.

A ce moment, le galop de deux chevaux se fit entendre. Don Luiz tourna brusquement la tête et jeta sur les arrivants un regard courroucé qu'il adoucit immédiatement en reconnaissant Mme d'Elmas, accompagnée de don Rafael.

« Êtes-vous fou? » s'écria aigrement celle-ci, « faire galoper ainsi Misie, au risque de la rendre malade! » Et elle regardait don Luiz avec des yeux indignés, tandis que don Rafael exprimait aussi son inquiétude à Misie.

La jeune fille déclara qu'elle se portait parfaitement, et ne se sentait même pas fatiguée, assertion qui fit pousser à don Rafael un soupir de soulagement, mais qui n'apaisa point Mme d'Elmas.

Elle continua à malmener don Luiz, jusqu'à la porte de la maison où ils furent rejoints par le consul, le chancelier... et l'âne, arrivé par une voie inconnue.

Misie avait refusé la veille de suivre au théâtre M. et Mme d'Elmas, le titre de la pièce faisant prévoir qu'une jeune fille s'y trouverait déplacée. Elle passa donc la soirée, solitairement, dans sa chambre où elle s'était retirée, peu après le coucher de Juanito. Elle prit un livre, mais elle s'aperçut bientôt que ses yeux seuls lisaient : ses pensées erraient sur la route d'Italica. Posant le volume, elle ferma les yeux pour mieux voir sa rêverie et s'y abandonna tout entière. Cette promenade lui avait laissé un souvenir délicieux; pourquoi donc? Était-ce le paysage? mais elle en avait vu de plus beaux; les ruines? elle en connaissait de plus remarquables; la société? c'était celle qu'elle avait tous les jours. Misie, toujours franche envers elle-

même, dut s'avouer que le charme de cette journée consistait dans le regard passionné que don Luiz avait attaché sur elle, et dans les quelques mots qu'il lui avait dits pendant qu'il la soutenait à côté de lui.

— Mais, alors... elle l'aimait? — Peut-être. — Et lui, l'aimait-il? Elle le croyait.

Ce n'était pas la première fois que don Luiz dépassait, dans ses rapports avec Misie, les bornes accoutumées de la politesse; mais la jeune fille avait remarqué que cela ne lui arrivait jamais en présence de Mme d'Elmas. Elle ne songea pas à se demander si don Luiz était sincère dans ses hommages, et si le sentiment qu'elle paraissait lui inspirer avait un but honorable : ce n'est point à l'âge de Misie et avec l'éducation qu'on lui avait donnée qu'une jeune fille peut concevoir un semblable doute. Les intentions de don Luiz étaient loyales, elle s'en croyait certaine; mais alors que signifiait le mystère dont il semblait les entourer?

Elle pensa que Mme d'Elmas, dont l'impatience était visible quand son frère s'occupait de Misie, désapprouvait les projets du jeune homme; mais cette explication même était en-

core une énigme. — Pourquoi Casta aurait-elle trouvé mauvais que son frère épousât la cousine de son mari! — Don Luiz avait-il un si grand nom ou une position si élevée que son mariage avec une orpheline sans fortune pût être considéré comme une mésalliance? Misie l'ignorait, et cela l'intéressait beaucoup trop pour qu'elle voulût le demander. Elle penchait, d'ailleurs, en faveur de cette explication. Il était si beau! si élégant! un grand d'Espagne n'eût pas eu plus de noblesse. Mais rêvait-elle? ne venait-elle pas d'entendre sa voix?

Misie prêta l'oreille et se convainquit que c'était bien don Luiz. Il causait, dans le corridor, avec la femme de chambre; il lui demandait la señorita Misia à laquelle, disait-il, il apportait des *dulces* (1), pendant l'entr'acte.

La femme de chambre répondit que la señorita s'était couchée. Misie en éprouva presque du dépit.

Les pas de don Luiz s'éloignèrent; mais il s'arrêta sous la fenêtre de la jeune fille, et sa voix magnifique, s'élevant vibrante au milieu

(1) Bonbons.

du silence de la nuit, chanta avec expression la romance suivante :

« En Castille, nous aimons les jeunes filles aux brunes joues, nous voulons des âmes ardentes comme le soleil qui nous brûle. Brunes ont été assurément, Azulema, la Grenadine, et Isabelle l'Aragonnaise et la Castillane Chimène, qui laissèrent une mémoire éternelle dans les annales de l'amour; elles sont brunes aussi, les jeunes filles de mon pays : vivent les brunes!

« Ainsi, demandant à l'histoire des arguments qu'elle leur refuse, les chanteurs du Midi exaltent les brunes; ainsi le peuple de Castille prête la couleur de l'ébène à votre blonde chevelure, ô Isabelle! ô Chimène! Moi, je naquis comme eux dans cette patrie bienheureuse où l'amour c'est le paradis, où l'indifférence ce sont les limbes; mais je ne demande pas à l'amour une joue basanée, je lui demande une joue de lys et de roses.

« O jeune fille aux yeux bleus que je vis quand le soleil des morts (1) dorait la crête de la Sierra, j'aime ton amour et ta mélancolie. »

Misie, immobile, avait retenu son souffle

(1) Soleil couchant.

pour mieux entendre ce chant passionné. Elle était encore sous le charme quand le chanteur s'éloigna.

Soudain, une autre voix s'éleva, plus grave, mais aussi sonore, quoiqu'elle n'eût plus le timbre de la jeunesse. Cette voix chantait :

El amor y las olas
Del mar son unas...
Que parecen montañas
Y son espuma.

L'amour et les flots
De la mer sont choses
Qui paraissent des montagnes
Et sont de l'écume.

Misie courut à sa fenêtre; elle n'aperçut que le Viejo qui tournait la rue.

Son sommeil fut agité cette nuit-là. Dans tous ses songes, elle vit passer un cavalier brun sur un cheval rose, et elle entendit une voix qui semblait venir de sa conscience, répéter impitoyablement :

! Y son espuma !

IX.

Le lendemain, quand la jeune fille sortit de sa chambre, on lui remit un lourd paquet. Elle

s'empressa de l'ouvrir, pensant qu'il venait de don Luiz; grande fut sa déception en apercevant la main de pierre qu'elle avait admirée la veille à Italica. La main était enveloppée d'un papier, contenant cette dédicace, signée de don Rafael : « *Con la mano, el corazon* (1). »

Cette galanterie comico-chevaleresque réjouit beaucoup Misie. Elle remit le cadeau à la femme de chambre, en la priant de le rendre à son donateur, avec cette réponse : « Si le cœur est aussi dur que la main, je ne veux ni l'un ni l'autre. »

La journée se passa sans incidents. C'était une belle et ardente journée de septembre. L'air semblait de feu; mais, vers le soir, il se rafraîchit légèrement. Misie descendit au jardin, où elle entendait jaser Juanito. L'enfant était sur les genoux de son cher Viejo, à côté d'un bouquet de bananiers, plantés par M. d'Elmas le jour de sa naissance, et déjà aussi hauts que la maison.

Misie avait pris un ouvrage d'aiguille; elle s'assit devant eux, se plaisant dans la contemplation du charmant groupe qu'ils formaient.

(1) Avec la main, le cœur.

Les vieillards, ces ruines humaines, ont en Andalousie le même privilège que les ruines de pierre : le temps, au lieu de les noircir, comme dans nos climats, les colore de tons chauds et vigoureux, sur lesquels ressortait délicieusement la blancheur rose de Juanito. Le Viejo avait des traits assez nobles, et assez d'amour dans le regard pour figurer un saint Joseph; quant à Juanito, personne n'eût pu mieux que lui représenter l'enfant Jésus. Les bananiers projetaient sur les deux amis leur ombre bleue, trouée par quelques rayons de soleil que laissaient passer les déchirures de leurs larges feuilles. C'était un tableau tout fait, et Misie eut un instant l'idée d'aller chercher son album; mais ses oreilles goûtèrent bientôt un plaisir qui lui fit oublier celui de ses yeux.

Le Viejo, tout en berçant doucement Juanito dont les regards se fixaient sur lui avec la béatitude d'un enfant qui s'endort, lui contait, de sa voix grave et un peu cassée, ce conte qui a de tout temps charmé les bambins d'Andalousie :

« *La création des hirondelles.*

« En un jour de sabbat, qui est le dimanche « des Juifs, l'enfant Dieu, alors tout petit, s'en « fut, avec d'autres enfants, jouer dans un « champ voisin. Ils ramassèrent de la terre « blanche et molle, et se mirent à en pétrir « des petits oiseaux, avec les ailes ouvertes, « qu'ils posèrent ensuite au soleil, pour les « faire sécher.

« Il vint à passer par là un méchant pharisien. Du plus loin qu'il les vit, il se fâcha, « leur disant qu'ils péchaient; car, en un jour « de sabbat, on ne devait rien faire; et, s'approchant, il voulut, avec son grand pied, « aplatir les petits oiseaux; mais l'Enfant Dieu « fit un geste de sa petite main; aussitôt tous « les oiseaux se mirent à voler, jusqu'à la maison dans laquelle vivaient ses saints parents. « Alors, accrochées à la saillie du toit, prenant « la même terre de laquelle elles avaient été formées, les hirondelles se mirent à construire « leurs nids; et elles les ont toujours construits « en de pauvres et humbles maisons auxquelles « elles ont porté paix et bonheur.

« Lorsque les mauvais Juifs menèrent crucifier au Calvaire le Christ, notre bien, les hi-

« rondelles inconsolables le suivirent avec les « saintes femmes, affligées et compatissantes « comme elles, et lui ôtèrent, avec leur bec, « les épines de la couronne que, par une « cruelle dérision, on lui avait mise, et qui dé- « chiraient son front sacré. Quand mourut leur « Créateur et le nôtre, elles se revêtirent de « deuil et prirent le grand manteau noir « qu'elles n'ont jamais quitté depuis. »

— Bravo! » s'écria une voix d'homme qui fit tressaillir Misie, sans réveiller Juanito, dont les beaux yeux s'étaient doucement fermés. Et don Rafael, car c'était lui, s'avança, chapeau bas.

« Señorita, à vos pieds. Viejo, vous contez admirablement; mais ce que j'envie plus que votre talent, c'est la sympathie avec laquelle la señorita vous écoute. »

Le reproche indirect, contenu dans les paroles de don Rafael, fit rire Misie, comme d'ordinaire. »

« Ah! » poursuivit le malheureux prétendant, « vous serez donc toujours cruelle? Avouez que vous avez donné à mon cœur une épithète qui conviendrait bien mieux au vôtre? »

Pour toute réponse, Misie se mit à faire mar-

cher activement son aiguille. Don Rafael s'assit près d'elle et plaida sa cause avec chaleur, tandis que le Viejo, sous prétexte de parfaire le sommeil de Juanito, fredonnait malicieusement ce refrain populaire :

No te cases con viejo
Por la moneda :
La moneda se gasta
Y el viejo queda.

N'épouse pas un vieillard
Pour de l'argent :
L'argent se dépense
Et le vieillard reste.

Cette fois, don Rafael, loin d'applaudir, fit semblant de n'avoir pas entendu et prit congé de Misie, en lui annonçant qu'il allait au bureau de son cousin, mais qu'il la reverrait le soir, à dîner.

Il fut remplacé auprès de la jeune fille par don Luiz qui, lui aussi, passait par le jardin pour se rendre au bureau. Misie, en le voyant, délaissa son ouvrage et, sur son invitation, le suivit dans une allée de lauriers-roses où ils marchèrent assez longtemps, à côté l'un de l'autre. Le Viejo, tout en berçant Juanito, les suivait d'un œil inquiet. Bien qu'il n'entendît

point leurs paroles, il lui était facile de deviner aux regards passionnés de don Luiz et à l'attitude troublée de Misie quel devait être le sujet de leur entretien. A un geste de désespoir du jeune homme, le Viejo n'y tint plus et, élevant de nouveau sa vieille voix, il chanta, à plein gosier, ces couplets railleurs :

Un oficial muy fino
Me dijo, un dia,
Que si yo no lo amaba
Se moriria.

Pero es lo cierto
Que yo no lo he amado
Y él no se ha muerto.

Un officier très constant
Me disait un jour
Que si je ne l'aimais pas,
Il se mourrait.

Mais ce qui est certain,
C'est que, moi, je ne l'ai pas aimé
Et que lui, n'est pas mort.

L'effet fut immédiat : don Luiz reprit aussitôt le chemin de la maison.

« Je ne croyais pas que les corbeaux croassaient si tard, » dit-il, avec humeur, au Viejo, lorsqu'il passa devant lui.

« C'est seulement quand ils sentent le vautour, » répondit celui-ci, en attachant sur le jeune homme ses yeux perçants.

Misie n'avait pas entendu. Elle remonta dans sa chambre, après avoir mis un baiser sur le front d'ange de Juanito.

Pendant le dîner, elle demeura songeuse et prit peu de part à la conversation qui roulait cependant sur un sujet assez curieux pour une Parisienne.

Don Rafael parlait d'une tournée qu'il avait faite aux environs, quelques jours auparavant, et pendant laquelle il avait rencontré Pacheco (1) chez des villageois. Celui-ci lui avait même donné des cigares exquis. Je lui ai demandé, ajouta le narrateur, s'il ne craignait pas d'être dénoncé à la police. « Non, m'a répondu Pacheco, car les gens du pays savent bien que le jour où l'un d'eux nous trahirait, leur village serait brûlé. »

M. d'Elmas, indigné, s'écria qu'il ne comprenait pas une telle apathie, et dit que, s'il eût été don Rafael, il se fût chargé lui-même de la dénonciation.

(1) Célèbre brigand.

« Vous auriez eu parfaitement tort, » répondit le consul en riant, « et si, comme nous, vous habitiez depuis dix ans l'Andalousie, vous sauriez qu'il faut ici respecter les brigands à l'égal de la loi. »

Le chancelier approuva d'un geste, tandis que Misie, enfin intéressée, demandait quelle mine avait le fameux bandit.

« Fort belle mine, en vérité, » répondit don Rafael; « il a, d'ailleurs, la réputation d'un cavalier accompli. »

La jeune fille, devant l'enthousiasme de don Rafael, se récria à son tour. Le chancelier, qui se trouvait son voisin de table, répondit à la question contenue dans son regard surpris, par ces paroles, prononcées à voix basse : « *Cosas de España* (1). »

Après le dîner, on se rendit aux Délices. Les Délices sont la promenade favorite de la société sévillane. Elles se composent d'une grande avenue, destinée aux équipages, et de deux contre-allées bordées l'une par le Guadalquivir, l'autre par les magnifiques jardins de San Telmo, palais du duc de Montpensier. Les al-

(1) Choses d'Espagne.

lées des Délices sont plantées d'arbres étrangers, français pour la plupart, qu'on entretient assez verts, grâce à un arrosage perpétuel. Les Andalous se montrent très fiers de cette végétation, rare dans leur climat.

En revanche, les Français admirent la multitude d'orangers que San Telmo mêle à ses lauriers-roses, multitude si considérable que l'on évalue à vingt mille francs par année le produit de la récolte de leurs oranges. A cette époque, les pommes d'or n'avaient pas encore paru, et les boutons blancs parfumés répandaient dans l'air leurs senteurs enivrantes.

Mais, en tout temps, le véritable attrait des Délices, ce sont les jolies femmes qui s'y promènent. Rien de plus charmant que ces Andalouses à la démarche légère et gracieuse, aux yeux veloutés, aux cheveux brillants, ornés de fleurs naturelles, aux robes de satin ou de dentelles, décolletées comme pour le bal, et voilées seulement d'une légère mantille dont les plis transparents font ressortir la blancheur des épaules qu'ils ne couvrent qu'à demi.

Ce soir-là, le temps était à l'orage; la nuit, moins lumineuse que d'ordinaire, donnait aux

promeneuses l'apparence de gracieux fantômes.

Un groupe d'officiers et de jeunes élégants de la ville, parmi lesquels se trouvait don Luiz, s'était formé à la Cristina (1) pour voir les dames descendre de voiture, et reconnaître, autant que faire se pourrait, celles que leurs relations les autorisaient à escorter.

Quand apparurent Mme d'Elmas et Misie, accompagnées de don Rafael, une exclamation partit du groupe.

« Caramba! » s'écria un jeune et brillant officier, « si l'on devait juger du visage d'une femme par sa tournure, je dirais que voici les deux beautés de Séville.

— Et vous ne vous tromperiez pas, » répondit don Luiz. « Si seulement la lune voulait percer un instant les nuages, vous reconnaîtriez que les louanges les plus exaltées ne sauraient donner une idée de la réalité.

— Hombre! je n'ai que faire de la lune, » repartit le joyeux militaire; et, frottant vivement son cigare à la corde soufrée qui relie les poteaux préparés pour cet usage, il en tira des étincelles dont la lueur rougeâtre éclaira sou-

(1) Salon de marbre, situé à l'entrée des Délices.

dain le visage des deux promeneuses, arrivées devant lui. Vues ainsi, elles étaient peut-être plus charmantes encore, et l'officier ne put se défendre d'un mouvement de dépit en les voyant s'éloigner.

« Qui est-elle? » demanda-t-il, presque brusquement à don Luiz, qui avait salué.

« Laquelle?

— Laquelle? ce n'est certes pas le nom de votre sœur que je demande; il faudrait n'avoir jamais habité Séville pour ne pas connaître la belle Mme d'Elmas. Je parle de l'autre, l'inconnue, qui ne ressemble à personne, dont les cheveux paraissent faits d'un rayon de soleil et les yeux, d'un coin de ciel bleu.

— C'est la Française alors, » répondit don Luiz; « une jeune institutrice orpheline, parente de mon beau-frère et qui n'a d'autre fortune que sa beauté vraiment délicieuse. Mais, ajouta-t-il, avec fatuité, je ne vous conseille pas de vous échauffer ainsi à son sujet, à moins que vous ne vouliez marcher dans mon ombre...

— Quoi! » interrompit le jeune officier, « vous, don Luiz, vous si beau joueur et si grand amateur de piastres, vous épouseriez

une orpheline pauvre? Certes, elle mériterait qu'on fît cette folie; mais je n'aurais jamais cru que vous seriez le fou!

— Qui vous parle d'épouser? » fit don Luiz, en haussant les épaules. « Ne peut-on prendre plaisir à voir rougir une belle joue, pleurer de jolis yeux et battre un cœur ingénu, sans songer pour cela au sacrement?

— Non! mille fois non, » reprit son interlocuteur. « Je ne me donnerai point pour un séraphin : que les femmes se gardent, c'est leur affaire; mais je ne voudrais pour rien au monde tromper la confiance d'une jeune fille et surtout d'une orpheline.

— Avec de pareilles idées, » ricana don Luiz, « vous auriez dû vous faire séminariste. »

Au même instant, il se sentit légèrement poussé, et se retournant avec humeur, il aperçut le Viejo qui passait.

« Que voulez-vous? » demanda-t-il brusquement.

« *Para pan* (1), » répondit le vieillard, en tendant la main.

Don Luiz y mit, avec ostentation, un douro

(1) Pour du pain.

brillant et se rapprocha de ses amis pour prendre congé d'eux.

Si la nuit avait été moins obscure et leur conversation moins animée, ils auraient pu apercevoir au fond des yeux si expressifs du vieux mendiant, un éclair de mépris, tandis que sa main laissait, à dessein, glisser dans les eaux troubles du Guadalquivir la pièce qu'il venait de recevoir.

La promenade s'était passée pour Misie sans autre incident qu'une migraine assez violente, due à la lourdeur de l'atmosphère et qui la força de se faire reconduire à la voiture par don Rafaël. Celui-ci aurait bien voulu y rester avec elle; mais le devoir d'accompagner M^me^ d'Elmas l'appelait à l'autre bout des Délices. Il prit donc congé, à son grand regret.

Misie, restée seule, s'étendit à l'aise dans la voiture et, peu à peu, se laissa aller à une sorte d'assoupissement douloureux. Une clameur lointaine l'en tira tout à coup.

« Qu'est-ce donc, Ramon? » dit-elle au cocher qui avait tourné la tête avec inquiétude.

« C'est un chien enragé, » répondit Ramon, en se préparant à toucher ses chevaux

pour fuir le passage du dangereux animal.

Misie jeta un regard anxieux autour d'elle. Tous les promeneurs avaient disparu, mais elle vit le Viejo qui marchait lentement vers la ville.

« Attendez, Ramon, » dit-elle, « pour Dieu, attendez! Et se levant debout dans la voiture, elle cria à haute voix : « Viejo! Viejo! »

Le vieillard s'était retourné. Misie lui fit signe d'approcher. « Plus vite, plus vite! » disait-elle, car les clameurs redoublaient et l'on voyait déjà distinctement le chien furieux, courant tête baissée, devant la foule qui le poursuivait.

Au moment même où le Viejo touchait la voiture, le chien arrivait. Les jambes du vieillard, raidies par l'âge, manœuvraient lentement : un instant de plus, il était perdu.

Misie s'élança à terre, le saisit par le bras, le poussa dans la voiture avec une force que doublait sa frayeur, et sautant derrière lui, elle alla tomber défaillante sur les coussins du landau.

Le Viejo se pencha sur elle et lui baisa les mains, en murmurant : « Que Dieu vous bénisse, ange qui avez exposé votre vie pour sauver

celle d'un vieux mendiant. » Misie sentit une larme chaude sur sa main et il lui sembla que Dieu l'avait bénie, en effet. Mais aussitôt elle pensa à sa cousine.

« Casta! » s'écria-t-elle. « Vite aux Délices, Ramon, le chien est peut-être allé de ce côté.

— Que la señorita se rassure, » répondit Ramon, « le chien vient d'être tué; mais la mauvaise bête a mordu Ali en passant et il va falloir l'abattre. »

Misie regarda le cheval. Quelques gouttes de sang tachaient sa fine jambe, sans qu'il parût s'en soucier. Il sentait à peine cette blessure terrible et frottait doucement sa belle tête contre celle de son compagnon qui, lui, avait été épargné.

Ramon se disposa cependant à rejoindre M^me^ d'Elmas, car la nuit commençait à devenir plus sombre. Le Viejo était descendu.

« Jusqu'à revoir, señorita, » dit-il. « Que Dieu m'accorde de vous préserver du danger qui vous menace comme vous m'avez sauvé du péril que vient de courir ma vieille vie! »

Misie, quoique surprise de cette parole, énigmatique pour elle, lui fit un signe de tête

amical, accompagné d'un gracieux sourire. Elle aimait ce vieillard dont les allures mystérieuses provoquaient chez elle une curiosité bienveillante. Elle eût désiré le connaître davantage afin de le rendre plus heureux; car, malgré la simplicité de manières du vieux mendiant, elle pressentait qu'il n'était pas né dans la condition où il se trouvait, et qu'une infortune plus grande que la pauvreté avait traversé son existence.

X.

Le landau bleu de M^me^ d'Elmas traverse les rues de Séville, au galop de ses quatre mules blanches, et les passants, fort nombreux par extraordinaire, se détournent pour regarder les deux jolies señoras qui en occupent le fond.

Il serait difficile de dire laquelle est la plus charmante. M^me^ d'Elmas porte une robe de gaze et satin bleu pâle garnie de haut point d'Alençon; les diamants ruissellent autour de ses bras et de son cou, à demi voilé par une mantille de la riche dentelle, relevée sur ses

cheveux brillants, au moyen d'un bouquet naturel d'iris bleus.

Misie, vêtue de voile blanc, orné de simples nœuds roses, avec un collier et des bracelets de perles, prêtés de force par sa cousine, et une mantille de dentelle espagnole blanche donnée par elle, ouvre tout grands ses beaux yeux bleus et répète, d'un air étonné et souriant :

« Mais, enfin, où me conduisez-vous? »

Don Rafael et don Luiz, assis en face d'elle, jouissent de sa surprise et s'amusent de la voir regarder autour de la voiture, avec une nuance d'inquiétude.

« Allons, señorita, » dit Rafael, « un peu de confiance! Vous êtes en bonne compagnie. Pour moi, avec un tel vis-à-vis, j'irais, non pas les yeux fermés (ce serait trop grand dommage!), mais l'esprit en repos, jusqu'au bout du monde. »

Don Luiz se contente de sourire, du sourire séduisant qui lui appartient.

Casta rit de tout son cœur et donne de petits coup d'éventail sur le bras de sa jeune cousine.

« C'est une surprise, Misie, » dit-elle, « ne

les aimez-vous pas? Moi, j'adore les surprises : une pauvre petite bague de cinquante francs, offerte à l'improviste, me flatte plus qu'une étoile de diamants longtemps attendue.

— Enfin, » dit Misie, « me voilà décolletée, en blanc, avec des bijoux : ce n'est pourtant pas au bal que vous me menez, à quatre heures de l'après-midi? Et qu'est-ce que toute cette foule dans les rues, où, d'ordinaire, il n'y a personne? Vous me rendrez folle, vraiment.

— Vous n'en aurez pas le temps, » dit Casta : « nous arrivons. »

Le landau s'arrête devant une porte assez laide, placardée d'affiches; on descend, et Misie, bousculée par la foule, accepte avec empressement le bras que lui offre don Luiz, tandis que Casta et don Rafael les précèdent dans un étroit couloir. On monte quelques marches de bois qui tremblent sous les pieds des trop nombreux arrivants; on se trouve en face d'une porte ouverte, on la franchit... et Misie reste immobile, saisie d'admiration, de dépit et de honte.

D'admiration, car elle a sous les yeux le plus splendide spectacle qui se puisse voir :

elle est dans l'arène de Séville, la *plaza de Toros*, comme la nomment les Andalous, et par l'immense brèche qu'y fit autrefois un orage terrible et qu'on n'a jamais réparée, elle aperçoit dans son entier la merveilleuse cathédrale, comme on ne peut la voir d'aucun autre point de la ville.

De dépit, car Misie a répété bien des fois que les courses de taureaux lui font horreur, qu'elle ne conçoit pas qu'on y puisse prendre plaisir et que jamais elle ne consentirait à y aller.

De honte, enfin, car la foule, déjà nombreuse sur les gradins, a poussé une clameur et des bravos retentissants à la vue des deux jolies femmes qui viennent d'apparaître, et les compliments, les bouquets, les oranges, les chapeaux, les manteaux même pleuvent aux pieds de Misie qui, tout étourdie, ne comprend pas, heureusement, la moitié des propos que lui tiennent les bouillants Andalous, dans la crudité de leur enthousiasme.

« Pardonnez-moi, señorita, » lui dit don Luiz, à voix basse : « c'est moi qui ai obtenu de Casta de vous amener à votre insu. La

seconde course sera donnée par des *aficionados* (1) et je suis *espada* (2). Puis il ajouta, en regardant Misie, de son regard troublant : « Vous savoir là m'inspirera et me préservera. »

Aficionados, espada! Misie ne connaît point ces mots; pourtant, elle croit comprendre. Don Luiz figurera dans une course; il pourra être blessé, tué même, peut-être, et on l'a amenée pour voir cela, elle, elle, Misie! Mais ils ne savent donc pas...

Un frisson parcourt les épaules de la jeune fille, malgré la chaleur brûlante, et elle se laisse tomber, presque défaillante, sur le fauteuil voisin de celui de Casta.

Don Luiz prend congé par un salut plein de grâce, d'élégance et de quelque chose de plus encore. Ce salut semble un adieu à la pauvre enfant, terrifiée; ses yeux se mouillent en y répondant. Elle les cache derrière son éventail et se jure bien qu'elle restera ainsi pendant toute la durée des courses, sans rien voir de ce barbare spectacle.

Dix mille spectateurs sont là et commencent

(1) Amateurs.
(2) Épée.

à trouver le temps long. Cette foule, dans son impatience, a les grondements d'une mer houleuse. Tout à coup le silence se fait et Casta, se penchant vers sa cousine, lui dit :

« Mais regardez donc...

— Non! » dit Misie; « je ne veux rien voir, c'est horrible! Comment peut-on aimer à regarder couler le sang?

— Quelle enfant! » s'écrie Mme d'Elmas; « regardez au moins maintenant; le sang ne coule pas encore et l'entrée mérite d'être vue. »

Misie risque un œil à travers les branches de son éventail; elle voit passer toute la bande des toreros : les lourds *picadores*, à cheval, armés d'une lance et revêtus de cottes de mailles, comme des preux du moyen âge; les légers *chulos* avec leur culotte de satin bleue, verte ou rose, leurs bas couleur de chair, leur ceinture éclatante, leur veste de velours et leur petite *montera* posée sur l'oreille, par-dessus le chignon; les *banderilleros* avec leurs petites armes perfides; enfin l'*espada* dont le costume ne diffère de celui des précédents que par un luxe plus grand encore.

Quel spectacle pour des yeux d'artiste! Misie

ne songe plus à se cacher et une singulière illusion s'empare de son esprit. De même qu'au théâtre on croit parfois se trouver en face d'une scène de la vie réelle, Misie, devant ce drame palpitant et vivant, éblouie par la magnificence des costumes, se croit sur la scène : elle n'a plus peur. Le sang coule et Misie regarde toujours; ses petites mains se crispent sur son éventail immobile; elle se sent saisie par la fièvre de cet étrange spectacle et se prend à applaudir ou à murmurer avec la foule.

La fanfare a sonné la mort du taureau, des mules richement caparaçonnées ont entraîné son cadavre; le valet de l'arène jette du sable blanc sur les traces de sang : la seconde course va commencer.

Elle est plus belle encore que la première. Les costumes sont d'une richesse incomparable et le taureau, un superbe animal d'un brun noirâtre, au fanon énorme, aux jambes fines, aux cornes effilées, à l'œil sanglant, a conquis immédiatement la sympathie du public par sa beauté et sa bravoure. Six picadores ont été enlevés par lui avec leur cheval et rejetés sur le sable, avant même d'avoir eu le temps de

se reconnaître; les chulos n'ont agité leur manteau devant ses yeux que de loin, se réfugiant aussitôt derrière les *tablas*, et deux banderilleros seuls ont eu le courage de l'approcher d'assez près pour lui piquer sur les épaules leurs flèches enrubannées. On a eu beau l'exciter, le dérouter, lui faire parcourir cent fois l'arène, rien n'a pu le lasser; sa force semble croître avec sa fureur. Deux fois déjà, les assistants ont réclamé l'espada; mais l'alguazil voudrait attendre que ce terrible animal soit un peu dompté par la fatigue; cependant, à une troisième demande, accompagnée de coups de sifflet, il n'ose plus résister et donne l'ordre d'introduire celui qui doit tuer le taureau.

L'*espada* paraît, et Misie étouffe un cri : c'est don Luiz! Il porte un costume de soie pourpre, brodé avec une richesse merveilleuse, et il agite avec grâce, devant son épée, la *muleta* du matador. Il est si beau et a si grand air que la foule l'applaudit d'avance.

Misie, pâle comme une morte, regarde cependant avec des yeux agrandis par l'horreur et l'effroi. Il lui semble que son regard le préservera; ne le lui a-t-il pas dit?

Casta a légèrement pâli, sans cesser de faire jouer son éventail, d'un air indifférent; elle ne regarde pas son frère, mais ses yeux ne se détachent point du taureau.

Ils sont là, en face l'un de l'autre, l'homme et l'animal, immobiles, se jetant un regard de défi; et, chose inouïe, c'est le taureau que favorise la loi du combat; le matador n'a pas le droit de commencer l'attaque, il doit attendre le bon plaisir de son sauvage adversaire. Quels instants pour lui que ces instants passés, le regard plongé dans les yeux sanglants d'une bête furieuse!

Une clameur s'élève... le taureau a enlevé don Luiz sur ses cornes et l'a rejeté avec dédain. La foule, impartiale, crie : « Bravo, toro! » et ses applaudissements font trembler les gradins de l'amphithéâtre.

Misie a jeté un cri, en se couvrant les yeux de ses deux mains, à travers lesquelles filtrent des larmes. Mais don Rafael lui dit :

« Ne craignez point, señorita : il n'a rien; regardez donc! »

Alors, terrifiée, elle regarde : son âme entière est dans ses yeux.

Il est retombé debout, à quelques pas de l'animal. Fier et calme, avec un sourire de mépris sur les lèvres, plus beau que jamais, il attend intrépidement.

Le taureau, furieux de revoir encore l'ennemi qu'il avait écarté, se précipite sur lui, reniflant avec colère; mais un éclair d'argent brille entre ses deux cornes, et le terrible animal tombe à genoux, sans perdre une goutte de sang, vaincu par le plus beau coup qu'espada ait jamais donné.

Les bravos s'adressent à l'homme, cette fois; ils sont si frénétiques qu'ils menacent de faire crouler l'amphithéâtre.

Don Luiz, avec le même calme et le même sourire, salue de son épée; puis il envoie de la main un salut particulier vers la loge de sa sœur, en regardant Misie. Mais tant d'émotion a brisé la jeune fille : elle s'évanouit dans les bras de M^me^ d'Elmas.

« Par Notre-Dame del Pilar! » s'écrie don Rafael, « je regrette de n'être pas espada et je donnerais, oui, je donnerais dix ans de ma vie pour qu'une si charmante señorita se fût évanouie à mon sujet.

— Vous feriez bien mieux, » répondit Mme d'Elmas, « de trouver quelque chose qui la fasse revenir.

— Voici! » dit triomphalement le galant señor! Et il approcha du visage de la jeune fille un flacon débouché dont l'effet fut immédiat.

Misie ouvrit les yeux, jeta sur l'arène un regard d'effroi; puis, se levant brusquement, saisit le bras de sa cousine.

« Partons! » dit-elle, « partons vite!

— Petite folle! » répondit Mme d'Elmas, « nous partirons bien volontiers; mais me direz-vous pourquoi vous vous êtes évanouie?

— Vous le demandez! » s'écria Misie; « n'est-il donc pas blessé?

— Pas le moins du monde; vous ne me verriez point si tranquille. Allons, venez, et dites-vous que tout est pour le mieux : Luiz a obtenu un succès qui doit satisfaire son orgueil. »

Le retour fut silencieux. En vain don Rafael multipliait-il les réflexions et les questions, son éloquence demeurait sans résultat. Misie, tranquille maintenant, restait plongée dans un engourdissement de corps et d'esprit qui lui semblait délicieux; elle souriait doucement, non

aux propos de don Rafael qu'elle n'écoutait pas, mais à une voix qui chantait au fond de son cœur : « Je l'aime, et il m'aime! »

Elle ne sortit de sa léthargie qu'en entrant dans la calle de las Palmas. Leur cocher, qui maintenait ses mules au galop et devançait toutes les voitures, faillit accrocher un landau de couleur sombre dans lequel se trouvait une dame âgée, et qui venait en sens inverse. Une voiture n'ayant pas été voir les taureaux ou la sortie des taureaux, c'était un phénomène si extraordinaire que l'attention de tous fut attirée par celle-ci.

« Qui donc est cette dame à la physionomie si intelligente et si sympathique? » demanda Misie.

Casta sourit et dit :

« Ma chère, si vous étiez de Séville, vous ne me feriez pas une semblable question. La seule personne qui n'aille jamais voir les courses, c'est Fernan Caballero. Elle a même écrit avec éloquence contre ce divertissement qu'elle qualifie de *barbare*.

— Elle a bien raison, » s'écria Misie.

« Raison de blâmer les courses, ou raison d'écrire? » demanda don Rafael.

« Raison de blâmer les courses, assurément; et raison aussi d'écrire, si elle écrit bien. N'est-ce point votre avis, don Rafael?

— Non! señorita, non! Quelque désir que j'aie de soumettre mon opinion à la vôtre, je ne puis m'empêcher de trouver les courses un noble passe-temps, et les femmes auteurs un contre-sens. Ne serait-il pas horrible, señorita Misia, de penser que d'aussi jolis doigts que les vôtres pourraient être tachés de noir? Ce serait une monstruosité!

— Calmez-vous, don Rafael, » répondit Misie, dont la gaieté se ranimait : « si jamais je m'avise d'écrire, je vous promets que je me servirai d'encre rose. »

Le soir, quand les habitués du salon de M. d'Elmas se trouvèrent réunis, les courses défrayèrent la conversation et don Luiz fut chaudement félicité par tous, sauf pourtant par le maître de la maison.

Misie avait déjà remarqué, avec étonnement et regret, que son cousin ne paraissait point ressentir de sympathie pour le frère de sa femme. — Peut-être, pensait-elle, est-ce une question de jalousie? Le fait est que M. d'Elmas

se montra sobre d'éloges et n'épargna pas au contraire les réflexions critiques sur le prix exorbitant du costume de don Luiz.

Quant à Misie, elle ne pouvait arracher sa pensée du souvenir de l'arène. Elle ne s'était pas évanouie si vite qu'elle n'eût eu le temps d'apercevoir le salut de don Luiz, et il lui avait semblé que c'était presque une déclaration. Lorsque, par hasard, le jeune Andalous causait seul avec elle, elle se sentait troublée, s'attendant à une demande formelle. Mais la demande ne vint point ce soir-là.

Misie pensa que le brillant torero ne voulait pas avoir l'air d'exploiter son succès, et elle se dit que don Luiz avait toutes les délicatesses.

XI.

Depuis longtemps déjà, Misie se reprochait de négliger sa correspondance. La vie oisive et affairée tout ensemble qu'on menait avec M^me^ d'Elmas lui laissait peu de temps libre et surtout peu d'énergie pour employer utilement celui dont elle pouvait disposer. Elle songeait avec remords que M^me^ Reynald attendait une

réponse depuis deux mois; cependant elle ne se sentait pas le courage de prendre la plume. Mais ses remords se changèrent en une véritable confusion lorsqu'un matin la femme de chambre lui remit une lettre de sa vieille amie.

« Ma chère enfant, disait Mme Reynald, il faut enfin que je vous écrive combien votre silence m'inquiète. Cette inquiétude me préoccupe d'autant plus que ma solitude actuelle me laisse tout le loisir d'y songer. Voilà qui va vous surprendre. Hélas! il faut peu de temps pour changer une existence; la mienne vient d'être bouleversée.

« L'abbé, après avoir relevé toutes les œuvres de la paroisse, a trouvé, quoique chacune de ses minutes fût prise, qu'il n'avait plus rien à faire ici, et il m'a demandé, avec larmes, la permission de me déchirer le cœur. Il est de ceux auxquels le bien ne suffit pas : il lui faut le mieux. Je l'ai vu partir pour les missions, il y a quinze jours. Les missions, c'est la fatigue, la fièvre, la faim, la soif, le martyre, peut-être... Dieu mérite tout, mais, Misie, quel sacrifice pour une mère! Priez, ma chère

enfant, demandez au souverain Maître qu'il me donne le courage de dire toujours : *fiat!*

« J'aurais trouvé une grande consolation dans l'affection de mon cher Paul. Cela même m'a été refusé : huit jours après le départ de l'abbé, Paul a été appelé au camp de Satory, et je ne le vois que deux fois par semaine, en courant. Que n'êtes-vous là, ma petite Misie? J'aurais pu vous donner l'hospitalité dans ma maison solitaire : vous auriez trouvé en moi la protection maternelle que vous avez si souvent regrettée, et votre charmante gaieté eût ranimé mon pauvre vieux cœur.

« Je parle de votre gaieté, ma chère enfant, car je pense que vous la possédez encore. Mais que s'est-il passé chez vous depuis deux mois? A quoi attribuer ce long silence? En relisant votre dernière lettre, j'ai trouvé qu'il y a un nom qui y revient bien souvent. Ah! Misie, mon enfant, prenez garde! A votre âge, on ne sait pas, malheureusement, combien il est important de se défier des premières impressions et des premières émotions du cœur. Je connais le vôtre : il est aussi pur que votre âme est fière ; ce n'est donc point une faute que je crains,

mais un sentiment qui, s'il n'est pas un mal en lui-même, est du moins un malheur et un danger quand il vient envahir et troubler l'âme, sans pouvoir aboutir à rien de sérieux.

« Mon rêve eût été de vous voir mariée ici, près de moi, *tout près de moi;* cependant, si votre cœur se donne là-bas, je ferai le sacrifice de ma fille (vous savez que vous êtes ma fille d'affection), comme j'ai fait celui de mon fils; mais au moins faut-il que ce soit pour son bonheur.

« Celui que vous aimez, Misie, est-il digne de vous? Répondez-moi, franchement : n'avez-vous aucune confidence à faire, aucun conseil à demander à votre vieille amie?

« Mais peut-être me suis-je effrayée à tort? Dans ce cas, mon enfant, prenez que je n'ai rien dit, et ne retenez de ma lettre que la tendresse bien dévouée et toute maternelle dont mon cœur est rempli pour vous.

« Paul me charge de vous offrir son plus affectueux souvenir. Lui aussi s'inquiète, et il ne manque jamais de me demander, dès qu'il arrive, si j'ai enfin reçu de vos nouvelles. »

Misie, après avoir lu, demeura dans une rê-

verie mélancolique. Le chagrin de Mme Reynald l'affligeait, et ses questions si nettes la troublaient. Elle était forcée de s'avouer à elle-même qu'elle avait commis une bien grande imprudence en laissant ainsi s'engager son cœur dans une voie aussi incertaine. Elle s'était crue aimée de don Luiz : mais la lettre de Mme d'Elmas venait, en la faisant réfléchir, d'ouvrir son âme au doute. Pourquoi don Luiz ne parlait-il pas? qu'attendait-il? S'il craignait que Mme d'Elmas ne fût opposée à ce mariage, n'avait-il pas assez d'amour pour triompher de cet obstacle? Ou bien faisait-il la cour à Misie par simple passe-temps?

Cette pensée révolta la fierté de la jeune fille. « Je saurai à quoi m'en tenir dès demain, » murmura-t-elle : « une situation pareille est intolérable : il faut à tout prix en sortir. »

Le soir même, elle dit à sa cousine qu'elle se sentait souffrante et qu'elle craignait que le climat d'Andalousie ne convînt pas à sa santé. Cela se compliquait de nostalgie, car elle éprouvait le désir de retourner en France, quoique se trouvant parfaitement bien chez son cousin.

Le médecin, aussitôt appelé, fut consulté, en présence de Mme d'Elmas. Tous deux trouvèrent, en effet, que Misie était devenue pâle, qu'une teinte bleuâtre, de mauvais augure, cerclait ses beaux yeux et qu'enfin toute sa personne avait quelque chose de languissant.

Le docteur, qui était loin de se douter du sentiment qui tourmentait sa jeune cliente et altérait sa santé, ne savait trop à quelle cause rattacher tous ces symptômes. Il se trouva donc trop heureux de suivre l'indication donnée par la jeune fille; et, confirmant ses paroles, il déclara qu'un prompt retour en France serait l'unique remède à cet état de langueur, sans gravité pour le moment, mais qu'une longue durée pourrait rendre dangereux. En attendant que le départ de Misie fût possible, il ordonna l'exercice et les distractions.

Cette décision, quand elle fut connue, affligea toute la maison, car la jeune Française s'était fait aimer de tous. Misie reçut avec une grâce émue les témoignages d'affection et de regret qui lui furent donnés. Elle attendait le soir avec anxiété, afin de savoir quel effet produirait sur don Luiz la nouvelle de son

départ; elle espérait bien que cela le déciderait à une demande immédiate.

En attendant, pour commencer à suivre l'ordonnance du docteur, elle pria Mme d'Elmas de la faire conduire à la cathédrale. Elle ne l'avait vue que deux ou trois fois, en courant, et elle se faisait une fête de l'examiner à loisir.

« Vous me ferez conduire par Alejandra, » dit-elle à sa cousine, « et vous lui recommanderez, je vous prie, de m'y laisser au moins quatre heures; elle viendra me reprendre pour dîner.

— Quatre heures à l'église! mais vous vous ennuierez à mourir, » s'écria Casta dont la piété, toute de routine, avait été encore fort affaiblie par l'incrédulité de son mari.

« Soyez tranquille, » répondit Misie, en souriant; « je ne m'ennuie pas à l'église. D'ailleurs, la cathédrale est un vrai musée et le bon Dieu me permettra bien, après l'avoir prié, d'admirer tous ces chefs-d'œuvre, élevés à sa gloire.

— Soit, » dit Casta; « mais ne vous fatiguez pas. Vous savez que nous allons à Cordoue demain, pour vous faire voir la mosquée. Mon

mari a écrit à un de ses amis qui viendra nous prendre à la gare et chez lequel nous déjeunerons. Il ne pourra pas me conduire à la mosquée; mais Luiz, qui la connaît à fond, sera de la partie et nous en fera parfaitement les honneurs. Ainsi, ménagez-vous. »

Misie le promit et, aussitôt après déjeuner, elle partit en compagnie de la femme de chambre. Elles suivirent la calle de las Sierpes, la plus charmante et la plus animée des rues de Séville, toute remplie de riches magasins dont les étalages, moins apprêtés que les nôtres, mais plus pittoresques, offrent un ravissant coup d'œil. Grâce à la température ardente de l'automne, la rue était encore tendue d'une toile qui empêchait les rayons du soleil d'y pénétrer. Malgré cela, les passants étaient rares au milieu du jour; on ne voyait guère dehors, selon le proverbe andalous, que *les chiens et les Français*, et aussi quelques longues files de mules que Misie eût autant aimé ne pas rencontrer, car elles ont pour habitude de suivre les dalles qui servent de trottoir et de ne laisser en partage aux piétons que le milieu de la rue, pavé d'éclats de marbre

qui déchirent les souliers et quelquefois les pieds.

Enfin la Giralda (1), toute rose, surmontée de sa statue dorée, apparut aux yeux charmés de Misie que la femme de chambre quitta à l'entrée du gigantesque portail de la cathédrale.

On ne pouvait choisir une heure plus favorable pour la visiter à loisir, car les offices du matin étaient terminés et ceux du soir ne devaient commencer que fort tard.

Misie, en entrant dans l'immense basilique, rendue plus imposante encore par la solitude, ne put se défendre d'une impression de crainte religieuse. Ah! sans doute, Dieu est le même partout: il est le Tout-Puissant dans la plus humble des chapelles de village aussi bien que dans les riches cathédrales; mais l'homme, lui, n'est point partout le même; son esprit, quelque élevé qu'il puisse être, subit toujours l'influence de ses sens, et nous croyons que ceux qui condamnent la pompe et la beauté du culte commettent une grossière erreur.

« Pourquoi ne pas donner cet argent aux

(1) Tour mauresque qui sert de clocher à la cathédrale.

pauvres? » disent-ils, répétant sans le savoir, la parole de Judas: « Dieu n'a pas besoin de ces dorures, de ces tableaux, de ces statues, de ces temples magnifiques.

— Hélas! bonnes gens, Dieu n'en a pas *besoin*, cela est certain: le Créateur du monde n'a pas besoin des œuvres de sa créature; il n'a besoin ni de votre argent, ni de votre encens, ni même de vos prières; mais c'est *vous* qui avez *besoin* de les lui offrir, et c'est pour cela que son amour vous les demande. D'ailleurs, les pauvres au nom desquels vous réclamez ne réclament pas, eux, contre ce luxe qui leur appartient comme à vous. Ils aiment la beauté de la maison du Seigneur, car le Seigneur est leur père, comme il est le vôtre; ils sont heureux de cette magnificence qui leur rappelle que leur pauvreté n'a qu'un temps, et qu'un jour viendra où ils jouiront avec vous de la gloire du ciel, comme ils jouissent maintenant avec vous de la splendeur du temple. »

La majesté de Dieu avait saisi l'âme de Misie, par ses yeux, à la vue du spectacle vraiment grandiose de cette cathédrale, unique au

monde. Comment décrire, en quelques lignes, ces merveilles qu'une vie entière suffirait à peine à étudier? Parlerons-nous des milliers de tableaux, signés des plus grands maîtres de l'Espagne, parmi lesquels le Saint Antoine de Padoue, par Murillo, tient le premier rang? Devant cette toile merveilleuse, à la vue de ce coin de paradis qui apparaît au pauvre moine dans un rayon de lumière céleste, on comprend et on partage son extase; on se dit que cela seul vaut la peine d'entreprendre le voyage de Séville.

Décrirons-nous ce peuple de statues peintes dont la plupart sont du célèbre Montañes, et prouvent que le beau revêt toutes les formes et que la statuaire incolore n'a pas seule le droit d'y prétendre.

Et les bas-reliefs de chêne qui tournent tout autour du chœur? chefs-d'œuvre! Et les autels sculptés? chefs-d'œuvre! Et les innombrables vitraux d'Arnold de Flandre? Et les ornements d'église? chefs-d'œuvre! Un seul de ces objets ferait la richesse et la gloire d'une de nos cathédrales et c'est par milliers qu'on les compte dans celle de Séville.

Certes, le dicton :

Quien no ha visto á Sevilla
No ha visto á maravilla (1),

n'a rien d'exagéré; mais c'est à la cathédrale surtout qu'il convient de l'appliquer.

Ce qui frappa le plus Misie tout d'abord, c'est la dimension de l'édifice, dimension telle que les énormes piliers, gros comme des tours, qui supportent les arceaux des nefs semblent de frêles colonnettes, grâce à leur prodigieuse élévation. Leur multitude innombrable achève l'impression produite par leur hauteur, et, s'il nous est arrivé parfois, au milieu des hautes futaies de la forêt de Fontainebleau, de songer à une basilique de verdure, dans la cathédrale de Séville, il nous semblait être sous une gigantesque forêt de pierre.

Misie se sentait perdue dans cette immensité, lorsqu'elle avisa, sur la droite, entre deux piliers, placé comme un îlot au milieu de l'Océan, un petit autel de Nuestra Señorita de las Dolores, surmonté d'une ravissante vierge de Montañes. Elle s'agenouilla devant, sur les

(1) Qui n'a pas vu Séville, n'a pas vu de merveille.

dalles, priant avec ferveur, puis s'asseyant sur ses talons comme le font les dames espagnoles pour qui les chaises dans les églises sont un sybaritisme inconnu, elle réfléchit sérieusement à ce qu'elle devait faire.

Elle se souvint alors de cette parole d'une âme élevée : « Il faut que votre amour soit assez pur pour que vous puissiez l'offrir à Dieu, comme une vertu. » L'amour qu'elle avait pour don Luiz était-il ainsi? « C'est par le fruit qu'on connaît l'arbre, » dit l'Évangile; quel fruit avait-il porté? Misie était-elle devenue meilleure? ou plutôt, ne s'était-elle pas laissée aller à une sorte de langueur et d'indifférence pour tout ce qui ne se rapportait point à sa passion, justifiant ainsi cette honteuse définition de l'amour mondain : *un égoïsme à deux?*

Le résultat de cette méditation fut la résolution très ferme d'en finir avec une situation aussi fausse et aussi dangereuse, précisément parce qu'elle était fausse. Le soir même, don Luiz apprendrait son départ; et, s'il ne se déclarait point, elle le quitterait, malgré sa tristesse, sans en rien laisser voir.

Misie en était là de ses réflexions, lorsqu'un

léger bruit vint frapper son oreille. Elle tourna la tête, non sans un peu d'effroi, et aperçut, au bout d'une des nefs, un homme à genoux, les bras en croix, la tête levée vers le ciel. Il faisait ainsi le tour de l'église. Lorsqu'il approcha de la jeune fille, elle vit des larmes le long de ses joues, du sang à ses genoux meurtris, et elle reconnut le Viejo. Il passa sans la voir, continua cette rude pénitence à laquelle il ne semblait pas même songer, tant était grande sa douleur intérieure.

Misie demeura saisie d'étonnement; elle restait immobile, craignant, si elle était aperçue, de déranger le vieillard dans sa mystérieuse expiation. Quand il se fut éloigné, elle songea de nouveau à don Luiz et fit une dernière prière afin d'obtenir de Dieu qu'il la demandât en mariage; puis, elle se mit en devoir de visiter l'église, en commençant par le côté opposé à celui par lequel elle avait vu disparaître le Viejo.

Il y a dans les arts une telle attraction pour ceux qui sont doués du sentiment du beau que Misie, en contemplant les chefs-d'œuvre qui l'entouraient, se sentit arrachée à toute préoc-

cupation personnelle; et quand, au bout d'une heure, elle arriva à la chapelle de Saint-Ferdinand, elle ne put retenir une exclamation de surprise, en apercevant don Luiz.

Il s'avança vivement vers elle et lui dit, à demi-voix, qu'il venait de rencontrer la femme de chambre; qu'elle était en retard et l'avait prié de reconduire lui-même la señorita.

Il ne vint pas à la pensée de Misie de suspecter la vraisemblance de ce récit; aussi demeura-t-elle hésitante. Elle ignorait si, en Espagne, il n'est pas d'usage que les jeunes filles se confient à la garde de leur *novio* (1); mais don Luiz ne possédait pas ce titre; il ne l'avait jamais demandé. L'eût-il possédé, Misie était Française et n'aurait pas suivi sans embarras une coutume si contraire à l'éducation qu'elle avait reçue. Cependant elle craignait de paraître éprouver une défiance qui aurait pu offenser don Luiz et que d'ailleurs elle était loin de ressentir. En outre, l'idée de revenir seule l'effrayait beaucoup.

Elle invoqua mentalement son bon ange et se vit aussitôt exaucée. Le Viejo, sortant de

(1) Fiancé.

derrière un pilier, s'avança et lui dit, semblant répondre à sa pensée: « C'est moi qui vous reconduirai, señorita. »

Misie, sans songer à s'étonner de cette intervention inattendue, fit un geste de joyeux acquiescement, tandis que don Luiz s'écriait avec humeur :

« Vous en irez-vous sous la garde d'un mendiant?

— La garde d'un vieillard convient mieux pour moi que celle d'un jeune homme, » répondit Misie d'une voix ferme; mais, ajouta-t-elle, avec son charmant sourire, « je ne vous en remercie pas moins de votre obligeance.

— Permettez-moi, alors, de vous offrir l'eau bénite. »

Là encore, il devait être supplanté. Le Viejo avait trempé sa main dans le bénitier et la tendait à Misie.

Pour rien au monde, celle-ci n'aurait voulu faire au vieillard l'affront de le refuser. Elle toucha donc la main flétrie du Viejo, de sa main mignonne; puis, voyant sur le visage de don Luiz une expression évidente de courroux, elle la lui tendit pour qu'il prît à son tour l'eau sainte.

Le jeune homme toucha avec empressement la main de Misie ; mais, au lieu de se signer, il baisa le bout de ses doigts, en jetant à la jeune fille un regard qui la fit rougir et s'éloigner, en hâte, suivie du vieux mendiant.

XII.

« Señorita! señorita! venez, je vous en supplie ; tout le monde vous réclame. »

Ces paroles frappèrent désagréablement les oreilles de Misie qui s'était assise dans le coin le plus retiré du petit salon, pour y rêver à son aise. Elle se leva, à regret, et suivit don Rafael dans le grand salon où celui-ci lui montra triomphalement une petite gitane qu'il venait de rencontrer dans la rue, et qu'il avait amenée pour amuser la société.

La gitana se tenait debout, au milieu de la pièce, sous la lumière du grand lustre qui éclairait impitoyablement sa chétive et noire personne. Elle pouvait avoir une douzaine d'années. Sa maigreur extrême, son allure paresseuse, ses yeux trop noirs et ses dents trop blanches, tout en elle dénotait sa race.

Un haillon de jupe, un lambeau de chemise et des boucles d'oreilles d'un rouge éclatant composaient son costume. Quant à l'expression de son visage, elle était à la fois sournoise et hardie.

« Allons! petite; allons, gitanilla de mon cœur, » s'écria don Rafael; « voici la plus jolie main dans laquelle tu aies jamais lu les secrets du destin. Dis bien vite à la señorita quel mari le ciel lui réserve. » Et il pria Misie de donner sa main à la fillette.

« La gauche, s'il vous plaît, señorita, » dit celle-ci, en voyant que Misie lui tendait sa main droite.

La jeune fille avança la main gauche, d'un air distrait. Elle était beaucoup plus préoccupée de l'attitude indifférente de don Luiz qui pourtant devait connaître son départ, que des révélations de la devineresse.

La gitana feignit de considérer attentivement les lignes déliées de la main qui lui était tendue; puis, elle leva la tête et, considérant Misie dans une sorte d'extase :

« Rose d'avril! » dit-elle, « vous épouserez celui qui vous aime.

— Voilà qui s'appelle parler pour ne rien dire! » s'exclama don Rafael, d'un air désappointé; « la señorita est aimée de tous ceux qui la connaissent; ainsi, tu ne nous apprends rien du tout.

— Vous n'en tirerez pas » autre chose, lui dit Misie, en souriant: « les devins ne se compromettent jamais. »

L'enfant sembla piquée de cette réflexion.

« Celui qui vous aime *le plus*, » ajouta-t-elle, « et qui sera votre mari, habite un autre pays que celui-ci : un pays où le ciel est gris et les arbres verts.

« Caramba! tu ne sais pas ton métier, » fit don Rafael, de plus en plus dépité.

« Et vous, soleil d'été! » s'écria la gitanilla, en s'emparant de la main de M^me^ d'Elmas, ne voulez-vous pas me laisser lire votre destin?

Tous les yeux se tournèrent vers Casta. Elle était assise sur le tabouret du piano, car elle venait de jouer une *havanera* et s'était retournée, avec une grâce nonchalante, pour regarder la gitane. Elle avait une robe de satin rose, un camélia blanc dans les cheveux, un collier et des bracelets de perles; mais sa beauté

éclatante faisait pâlir cette fraîche toilette et justifiait l'épithète qui venait de lui être appliquée. Elle sourit dédaigneusement, sans répondre, tandis qu'un léger murmure d'admiration se faisait entendre.

— Le *señor gordo* (1) dit que je ne sais pas mon métier, » continua la gitana, en jetant un regard de rancune à don Rafael; pourtant je puis vous dire votre passé, votre avenir et jusqu'à vos plus secrètes pensées. »

A la grande surprise des assistants, Casta pâlit et retira brusquement sa main.

« Je ne goûte point ce genre de divertissement, » dit-elle d'un ton sec. « Si les prédictions des bohémiens vous intéressent tant, don Rafael, que ne les consultez-vous pour vous-même?

— Oui! oui, don Rafael, » s'écria-t-on en chœur, « consultez la gitana.

— Demandez-lui donc, » ajouta perfidement le consul, « pourquoi, vous qui adorez les femmes, vous n'êtes pas encore marié?

— Soit, » dit avec bonhomie don Rafael, en tendant sa main brune à la bohémienne.

(1) Le gros monsieur.

Mais celle-ci, faisant une moue dédaigneuse, écarta la main d'un geste; puis elle leva sur don Rafael son regard hardi, où brillait la joie de la vengeance.

« Il suffit de votre figure, » dit-elle; « c'est parce que vous êtes trop laid. »

Un fou rire discret parcourut l'assemblée.

« Effrontée! gitanilla du diable! scorpion d'Égypte! » s'écria don Rafael, hors de lui, va-t'en au plus vite, si tu ne veux pas que ta maigre échine reçoive le châtiment mérité par ton insolence.

— Calmez-vous, don Rafael, » dit Misie. « Qui donc songe à prendre au sérieux les paroles de cette enfant? Viens, pauvre petite, » dit-elle, en entraînant la gitane; « je vais te donner un vêtement moins insuffisant que celui-ci.

— Que Dieu vous le paie! » s'écria l'enfant; « vous êtes belle comme la rose et plus douce que la figue. »

Misie lui donna un jupon et une camisole qui la ravirent; elle y ajouta un petit pain et du chocolat, ce qui acheva de la rendre la plus heureuse des gitanes; elle la fit ensuite sortir par le patio.

Au moment où Misie rentra dans le salon, son cœur battit en voyant don Luiz s'approcher d'elle.

« Señorita, » demanda-t-il d'un ton parfaitement calme, » est-il vrai que vous retournez en France! »

Elle inclina la tête, trop émue pour oser parler.

« Ne regretterez-vous personne ici? » demanda le jeune homme, en fixant sur elle ce regard qui l'avait troublée si souvent.

Mais la fierté de Misie s'était réveillée à cette question, faite avec si peu de convenance.

« Si, vraiment, » répondit-elle d'une voix ferme ; « je regretterai tout le monde, car tout le monde a été bon pour moi.

— Mais n'y aura-t-il aucun privilégié dans ces regrets? Aucun dont le souvenir vous restera plus cher?

— Assurément : Juanito sera toujours mon plus doux souvenir. » Et Misie, quittant don Luiz, traversa le salon pour aller rejoindre sa cousine.

Pendant tout le reste de la soirée, elle fut

remarquable d'entrain, animant la conversation par sa gaieté; elle dansa avec une ardeur et une grâce incomparables et toujours avec le plus joyeux sourire aux lèvres. Peut-être cette gaieté aurait-elle paru un peu forcée à un observateur attentif; mais un tel observateur ne se trouvait point là. Tous ceux qui étaient présents se contentèrent de trouver Misie charmante; aucun ne s'intéressait assez à elle pour songer à analyser ses sentiments. La gitane avait dit vrai, sans le savoir, celui qui l'aimait *le plus* habitait un autre pays.

Après le départ des invités, la jeune fille se retira dans sa chambre. Elle y retrouva la lettre de M^me^ Reynald et la relut. Cette seconde lecture lui fit découvrir ce qui lui avait échappé à la première : c'est qu'il paraissait évident que M^me^ Reynald désirait la marier à son fils Paul.

Misie eut un soupir de regret : elle aurait tant aimé devenir la fille de sa vieille amie! Quel avenir doux et sûr lui préparerait ce mariage! Mais, hélas! elle avait laissé imprudemment ravir son cœur, et, quoique décidée à fuir don Luiz, elle sentait bien que son souvenir lui resterait trop cher pour qu'elle pût

promettre à un autre homme un amour dont elle n'était plus maîtresse.

Misie se sentait trop agitée pour songer à dormir; elle se jeta dans un fauteuil et y demeura en proie à de pénibles rêveries jusqu'à ce qu'elle entendît le sereno annoncer deux heures. A ce moment, elle songeait que, pendant la soirée, le consul s'était amusé à crayonner sur une carte le portrait de don Luiz. Sans être très habile dessinateur, il avait le don de la ressemblance et son petit croquis représentait assez fidèlement le jeune Andalous. Misie se rappela qu'il avait dû rester sur une table de jeu et il lui vint aussitôt la folle envie de l'avoir en sa possession. Puisqu'elle faisait à la raison le sacrifice de s'éloigner, il lui semblait qu'elle pouvait bien, en dédommagement, garder ce dessin, destiné à entretenir un souvenir qui serait désormais toute sa vie.

A cette heure avancée de la nuit, tout le monde dormait dans la maison : rien n'était plus facile que de se rendre doucement au salon sans être aperçue. Misie ôta ses petits souliers dont les talons auraient pu la trahir, et s'avançant lentement, avec les précautions

d'une chatte en arrêt, elle traversa les vastes appartements éclairés par la lune.

En arrivant à la table de jeu, elle aperçut le dessin à terre; elle se baissa pour le saisir, mais elle se releva, tremblante, en étouffant un cri : elle venait d'entendre du bruit dans le petit salon...

Misie, pâle d'effroi, retenait son haleine et se demandait avec anxiété comment elle pourrait s'en retourner, lorsque son nom, prononcé très distinctement, la retint clouée à sa place.

« Rappelle-toi, » disait une voix de femme, la voix de Casta, « que nous devons conduire Misie à Cordoue, demain.

— Ce n'est pas un obstacle, au contraire, il est bon que nous soyons absents demain; car ton émotion, au moment critique, pourrait nous trahir, » répondit la voix si reconnaissable de don Luiz.

« Luiz! tu es mon mauvais ange! J'ai déjà fait assez de mal en suivant tes dangereux conseils : je ne veux point commettre cette infamie.

— Une infamie! Quelle exagération absurde! Ce qui appartient au mari n'appartient-il pas à la femme?

— Écoute, Luiz, donne-moi un peu de temps. Je parlerai à Frédéric, j'essaierai de le persuader; il est très bon, il lui a coûté de me refuser; je suis sûre que j'obtiendrai bien quelques milliers de francs.

— Et que veux-tu que j'en fasse? C'est vingt mille francs qu'il me faut et sur l'heure, sans cela je suis un homme perdu.

— C'est impossible, tout à fait impossible!

— Tu t'es montrée moins scrupuleuse l'année dernière.

— Oh! la somme était bien moindre et quelle frayeur j'ai eue pourtant! Il me semblait toujours qu'on allait me surprendre au moment où j'ouvrais le bureau; et maintenant, ce serait bien pis, il faudrait aller les chercher dans la caisse, car il n'y a jamais tant d'argent en haut. Non, non! pour tout au monde, je ne voudrais pas revivre un pareil instant. Quand donc cesseras-tu de jouer, Luiz?

— Dès que j'aurai payé cette somme.

— Tu m'avais dit la même chose, l'an dernier.

— Cette fois, Casta, c'est définitif. J'en ai assez, moi aussi, de cette vie d'expédients; mais

si tu me refuses, tu m'obligeras à m'y replonger davantage et à recourir à des moyens honteux.

— Je n'en connais pas de plus honteux que celui que tu me proposes.

— Eh bien, ma chère, » dit don Luiz, tandis que sa voix, persuasive d'abord, prenait une intonation sarcastique, « tu as une vertu farouche et je t'admire sincèrement; mais comme on ne peut vivre d'admiration, je t'avertis que si tu ne me procures pas cette nuit les vingt mille francs qu'il me faut, d'Elmas recevra demain matin un petit billet anonyme lui apprenant que les cinq mille francs qui ont disparu de son bureau, l'année dernière, ont été soustraits par la jolie petite main que voici, pour solder une note de couturière, si formidable, que Madame n'osait pas la présenter à son époux.

— Malheureux! tu oserais... tu sais bien que c'est toi qui m'y as poussée, malgré moi, et que tu as pris la plus grande partie de cet argent. »

Misie n'en entendit pas davantage; elle s'évanouit et glissa doucement sous la table près de laquelle elle était restée.

Lorsqu'elle reprit connaissance, elle n'entendit plus aucun bruit. Elle se releva, chancelante, et se traîna vers le corridor. Les fenêtres laissaient entrer la lumière de la lune qui éclairait tout le patio. Misie s'approcha de l'une d'elles et colla aux vitres son front brûlant. Elle vit don Luiz et Casta traverser la cour. Le visage de don Luiz était calme et joyeux; celui de Casta, pâle et contracté. Ils revenaient du bureau où était la caisse; le chien de garde les reconduisait en les caressant: le crime était accompli!

Misie n'avait pas fait un mouvement. Elle restait là, les yeux toujours fixés sur l'escalier par lequel était remontée Mme d'Elmas: il semblait que l'horreur l'eût changée en statue. Ce fut seulement à l'aube, quand la fraîcheur du jour naissant amena un frisson sur ses épaules nues, qu'elle songea à regagner sa chambre.

En une seconde, en un éclair, toute illusion avait été détruite, rien ne subsistait plus de son amour. Elle se disait même qu'il n'avait jamais existé. Non! jamais elle n'avait aimé *cet homme*. Celui qu'elle avait aimé, c'était un

homme idéal auquel elle avait prêté toutes les délicatesses de son esprit, tous les trésors de son imagination, toutes les générosités de son cœur et qu'elle avait cru doué des traits de cet être vil. Mais lui, ce misérable, qui s'en allait après cette infamie, sans éprouver même un remords, fi donc! il n'excitait plus en son âme qu'horreur et mépris; ses narines se gonflaient de dédain, sa lèvre se soulevait de dégoût à la pensée qu'il avait pu croire qu'elle l'aimait! Et pourtant, le long de ses joues pâlies roulaient des larmes brûlantes et sa poitrine haletait sous les battements douloureux de son cœur. Ce qui oppressait son cœur, ce qui affolait sa raison, ce n'étaient certes pas les dernières convulsions d'un sentiment passionné, oh! non, c'était *la vision du mal*.

Ah! qui pourrait dire l'angoisse d'un cœur innocent, le jour où le mal lui apparaît pour la première fois? Sans doute, Misie avait entendu parler du mal: on n'arrive pas à dix-huit ans sans savoir qu'il existe. Oui, quelque part, dans des sociétés abjectes qu'elle n'avait jamais connues, qu'elle ne connaîtrait jamais, ces choses arrivaient... peut-être... Mais là, à côté d'elle,

parmi ses amis, dans sa famille, une telle honte, cela ne se pouvait pas Et pourtant elle l'avait vu : atroce vision !

A peine Misie eut-elle été livrée à cette initiation douloureuse que ses idées se trouvèrent bouleversées. A la confiance sans bornes qu'elle éprouvait jadis, succéda une défiance sans bornes aussi; il lui semblait qu'elle ne pourrait plus croire à personne. Tout chancelait autour d'elle; à qui se fier désormais?

Le regard éperdu de la pauvre fille rencontra son crucifix, et elle tomba à genoux, aux pieds de Celui qui ne trompe point. Elle pensait avec épouvante que si Dieu avait exaucé ses prières insensées, elle serait maintenant la femme de cet homme... Ses larmes coulèrent abondantes, accompagnant une fervente action de grâces envers le Maître qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut et dont les refus mêmes sont une preuve de miséricorde.

XIII.

La señora Sanchez de Avilar, mère de don Luiz et de Casta, était restée veuve fort jeune

encore. Riche et jolie, elle aurait facilement pu trouver à se marier de nouveau, mais elle préféra consacrer sa vie à l'éducation de ses deux enfants. Cette détermination, si louable dans son motif, ne le fut malheureusement pas dans ses résultats.

La petite Casta, nature douce, aimable et faible, ne montrait guère d'autre défaut qu'une coquetterie précoce, justifiée (si un défaut peut l'être) par sa merveilleuse beauté. Cette enfant, avec ses doux yeux noirs, son teint éclatant et ses longues boucles blondes, semblait une fleur vivante, et les compliments qu'elle recevait de tous ne contribuaient pas peu à exalter sa vanité naissante. Pourtant Mme d'Avilar, femme bonne, simple et sincèrement chrétienne, serait parvenue à modérer ce funeste penchant et à développer les qualités réelles de sa fille, sans le fâcheux exemple de son fils.

Une main d'homme eût été nécessaire pour gouverner le caractère à la fois emporté, volontaire et astucieux du petit Luiz. Cet enfant, lorsque ses exigences et ses colères avaient échoué devant la volonté maternelle, savait prendre assez sur lui, non pour obéir, mais pour

changer complètement de tactique ; il se faisait humble, tendre, suppliant, et la mère, incapable de soupçonner la fausseté dans une si jeune âme, finissait par céder à des larmes et à des baisers qu'elle croyait venus du cœur.

Le résultat de cette éducation était que Luiz faisait à peu près tout ce qu'il voulait. Tant qu'il ne fut encore qu'un enfant, cela n'avait d'autre inconvénient que de le rendre écolier paresseux et raisonneur insupportable ; dès l'adolescence, les défauts firent place aux vices et la pauvre mère ne compta plus les larmes que lui faisait verser la conduite de son fils.

Luiz était perdu. Il fallait songer à sauver Casta. Celle-ci, quoique aimable et douce, n'avait pu échapper à l'influence pernicieuse de son frère. Sans doute elle n'avait ni sa passion précoce pour le jeu, ni son goût pour les mauvaises sociétés ; mais sa coquetterie grandissante finit par dominer sa vie ; et, sans faire positivement rien de mal, elle était au moins cet arbre stérile qui occupe inutilement la terre. Se parer et se faire admirer semblait être le but unique de son existence. Luiz, très flatté de la beauté de sa sœur, encourageait de

toutes ses forces ses goûts mondains, et leur mère tremblait maintenant presque autant pour l'avenir de sa fille que pour celui de son fils.

Ce fut à cette époque que M. d'Elmas fonda à Séville sa maison de banque. Il rencontra souvent dans le monde Mme d'Avilar et ses enfants. Frappé de la beauté de Casta, et faisant partie depuis trop peu de temps de la société sévillane pour être initié aux défauts qu'elle et son frère pouvaient avoir, il s'éprit pour la jeune fille d'une passion d'autant plus vive qu'ayant perdu ses parents de bonne heure et n'ayant pas encore aimé, son cœur, naturellement affectueux, débordait d'une tendresse qui n'avait pas trouvé à s'épancher.

Il ne tarda point à demander la main de Casta. On juge si Mme d'Avilar accueillit avec empressement ce parti aussi honorable qu'avantageux. La pauvre mère espérait que sa fille, une fois sous la tutelle d'un mari, serait à l'abri de tout danger, et que son fils lui-même ne pourrait que s'améliorer dans la société d'un tel beau-frère. Elle vit sa santé, déjà faible, décliner rapidement à partir du mariage de Casta;

il semblait que, tranquille désormais sur l'avenir de ses enfants, elle ne se sentît plus retenue par rien en ce monde. Une dernière joie lui fut donnée avant de le quitter : Casta eut un fils, beau comme le jour, auquel elle servit de marraine. Mme d'Avilar mourut peu de temps après, heureuse du bonheur de sa fille, et fortifiée dans la lutte suprême par les secours de la religion.

Ses espérances ne se réalisèrent qu'en partie. Sans doute Casta fut heureuse, trop heureuse même, car la bonté de son mari allant envers elle presque jusqu'à la faiblesse, elle resta aussi frivole qu'auparavant, et la naissance même de son fils ne parvint pas à mettre dans son esprit la moindre pensée sérieuse. Bonne pourtant, au fond, aimant sincèrement son mari et son enfant, jamais elle ne se serait laissée aller à commettre la honteuse action dont elle venait de se rendre coupable, sans la détestable influence de son frère, influence qui persistait malgré le peu de sympathie que don Luiz avait trouvé dans le mari de sa sœur.

M. d'Elmas, en effet, quoique bienveillant, et disposé à juger favorablement de tous ceux

qui l'approchaient, n'avait pu conserver longtemps d'illusions sur don Luiz. Au bout de quelques mois, son opinion fut formée : c'était un paresseux et un débauché : or il n'y avait pas peut-être de vices plus antipathiques à cet homme, aussi laborieux que scrupuleusement honorable, dans toute sa conduite. Don Luiz eût été un étranger qu'il lui aurait fait entendre d'avoir à cesser de fréquenter sa maison ; c'était le frère de sa femme, il le supporta par amour pour elle ; et, par amour pour elle aussi, il paya quelques-unes de ses dettes. Mais quand le jeune homme revint à la charge, il eut beau demander à sa sœur de plaider sa cause, M. d'Elmas resta inflexible, et pour la première fois de sa vie, sut refuser une prière de sa femme.

C'est alors que don Luiz conçut l'infernal projet de pousser sa sœur à un luxe plus insensé encore que celui auquel elle s'était habituée, afin de l'entraîner à dérober pour elle à son mari des sommes dont il prendrait sa part.

Le caractère de Casta était trop faible pour qu'elle sortît victorieuse de cette lutte perfide. Il aurait fallu qu'elle pût trouver des armes en dehors d'elle-même, dans la religion qui avait

soutenu sa pauvre mère et qu'elle avait aimée autrefois d'un amour sincère. Malheureusement, M. d'Elmas à qui l'éducation de la famille avait fait défaut, était d'un scepticisme absolu ; aussi, quoiqu'il professât la plus parfaite tolérance à l'égard du culte catholique, et qu'il laissât Casta libre de le pratiquer comme elle l'entendrait, il s'était plu à lui lire les romans les plus impies, voire même les plus immoraux. Il ressemblait en cela à beaucoup d'hommes qui, sévères jusqu'au scrupule en ce qui concerne les lectures des jeunes filles, s'imaginent que du moment qu'une femme est mariée, elle peut tout lire sans danger. Combien de jeunes femmes ont été perdues par une erreur si funeste!

Casta ne sembla pas changée, en apparence; elle continua d'aimer son mari, mais d'un amour languissant, amoindri, obscurci par celui du monde. Si ces tristes lectures ne l'avaient pas entièrement séduite, elles lui avaient enlevé du moins cette fleur de pudeur, cette sensibilité délicate de la conscience qui ne sied pas moins à l'épouse qu'à la jeune fille. Comme ces fruits qui, au sortir de l'espalier, sont touchés par des mains brutales,

son âme, bien qu'intacte encore au fond, avait perdu le velouté qui la parait et la préservait à la fois. De là à la corruption il n'y a qu'un pas, car la première tentation vient à bout d'un esprit ainsi préparé. Son frère le lui fit franchir, et ce fut presque inconsciemment qu'elle commit le premier vol au préjudice de son mari.

Cependant la religion, quand elle a été implantée dans une âme, y conserve des racines profondes; Mme d'Elmas, novice encore dans le mal, éprouva des remords qui l'éclairèrent sur l'indignité de sa conduite, et ce fut sincèrement qu'elle refusa une seconde fois de se laisser entraîner par son frère. Malheureusement, sa première complicité la liait. Il aurait fallu, pour reprendre sa liberté, un aveu dont elle ne se sentit pas le courage. La peur l'amena à céder encore à don Luiz qui était bien, comme elle l'avait dit, son mauvais ange, et c'est ainsi que cette jeune femme, sans autre défaut qu'une frivolité et une coquetterie jugées bien excusables par la plupart des gens du monde, en arriva à tomber dans la faute honteuse que Misie venait de lui voir commettre.

XIV.

« Misie, qu'avez-vous? » disait M. d'Elmas. « Vous êtes d'une pâleur affreuse et vous ne mangez pas votre chocolat.

— Elle déjeunera mieux à Cordoue, » répondit Mme d'Elmas; « le trajet lui donnera de l'appétit.

— Je n'irai pas à Cordoue, » dit Misie.

« En vérité! » s'écria Casta, « et pourquoi donc?

— Je souffre trop. »

Mme d'Elmas, après avoir considéré Misie dont la pâleur était effrayante, n'insista pas davantage.

« Pauvre Misie! » dit-elle, « je voudrais rester pour vous soigner; mais il me semblerait impoli de faire attendre M. et Mme Ribeira qui nous ont invités à déjeuner; et, quoique assez souffrante moi-même, je ne crois pas pouvoir me dispenser de faire le voyage de Cordoue, car l'heure est trop avancée maintenant pour s'excuser...

— Tu sembles fatiguée, en effet, ma chère, » interrompit M. d'Elmas; « peut-être ferais-tu bien de rester aussi. Qu'as-tu donc?

— Une simple migraine que le grand air dissipera.

— En ce cas, va à Cordoue avec Luiz. Je recommanderai Misie à Alejandra et je ferai prévenir le docteur Gamero. »

Misie ne voulait pas de médecin, mais M. et Mme d'Elmas insistèrent. Celle-ci emmena la jeune fille dans sa chambre pour lui causer pendant qu'elle ferait sa toilette.

« Mettez-vous dans ce fauteuil et ne bougez pas, » dit-elle, « cela vous reposera et je jouirai au moins un peu de vous avant de partir. Elle donna à Misie deux baisers qui firent monter une faible rougeur à ses joues pâles. La pauvre fille ne savait quelle contenance tenir : elle éprouvait à la fois de l'indignation, de la honte et de la pitié vis-à-vis de cette femme dont la frivolité, la coquetterie, la corruption même n'avait pu altérer un fonds naturel de bonté. »

Parfois, il lui prenait envie de dire à Casta qu'elle savait tout et de l'exhorter sévèrement

à sortir de la voie honteuse et funeste où l'entraînait son frère; mais qui était-elle pour remplir un tel rôle? D'ailleurs, entre elle et sa cousine, s'il y avait une certaine familiarité empreinte d'affection, il n'existait point d'intimité réelle, rien qui pût ouvrir la porte à une semblable confidence.

Misie resta donc muette, regardant machinalement Casta qui, ses longs cheveux blonds déroulés sur son peignoir, attendait impatiemment la *peinadora* (1).

« Je serai en retard, grâce à cette insupportable femme, » murmurait Mme d'Elmas. « Misie, ayez l'obligeance de sonner Alejandra. »

Misie sonna et la femme de chambre parut aussitôt.

« N'avez-vous pas averti la peinadora de venir à huit heures aujourd'hui? » lui demanda sa maîtresse.

« Si, señora, mais vous savez bien qu'il faut qu'elle bavarde partout où elle va et qu'elle n'a jamais su ce que c'est que d'être à l'heure... »

Un léger coup, frappé à la porte, interrompit la camériste.

(1) Coiffeuse.

« Entrez! » cria vivement Mme d'Elmas.

La peinadora, car c'était elle, entra lestement. Elle était très vive, quoique déjà âgée, et Misie, malgré l'état d'apathie où l'avaient plongée les événements de la nuit dernière, ne put se défendre de la regarder avec curiosité.

La vieille Dolores Sierra, vêtue d'une robe de laine noire usée et d'un lambeau de dentelle, arrangé en mantille, n'avait de soigné dans sa mise que la coiffure. Ses cheveux, du plus beau noir encore, étaient divisés en deux bandeaux terminés sur le front par des ondulations d'une netteté et d'une symétrie parfaites qui attestaient plus de science que de goût, ou du moins le goût d'un autre âge.

Dolores, en effet, avait été la coiffeuse à la mode d'une génération presque éteinte. Mme d'Avilar s'en servait depuis l'enfance et sa fille, chose surprenante, ne put se décider à la congédier. Et pourtant, combien Mme d'Elmas, si coquette et si amoureuse de sa personne et de sa toilette, devait souffrir de recourir aux soins d'une coiffeuse démodée!

Celle-ci commença à démêler les écheveaux d'or de Casta, tout en faisant marcher sa langue aussi vite que son peigne, car elle était bavarde, comme presque tous ceux de sa profession, mais d'un bavardage sans fiel qui amusa Misie elle-même.

« Voyez donc, Dolores, » dit Mme d'Elmas, en montrant sa cousine, « quelle admirable chevelure! N'aimeriez-vous pas à la coiffer?

— Non, señora, non! Pas même pour l'amour de Notre-Dame des Douleurs, ma patronne, je ne voudrais toucher à ces cheveux-là. La señorita est née coiffée, je puis le dire, » ajouta la vieille fille, en caressant de son peigne les boucles folles de Misie; « et que voudriez-vous que fît mon cosmétique là dedans?

— Voilà un scrupule fort louable que je vous prie de conserver quand il s'agit de ma propre chevelure. Pas de cosmétique, Dolores, » entendez-vous? Si je vois paraître votre flacon, je le lance dans la rue : vous êtes avertie. Et surtout, mettez-moi ma rose de côté.

— Sainte Vierge! » s'écria la peinadora en joignant les mains avec un désespoir comique,

comment voulez-vous coiffer sans cosmétique une señora qui a les cheveux lisses?

— Puisque je vous dis que ce n'est plus la mode! Il n'y a plus que vous qui en mettiez maintenant, entêtée que vous êtes. Avez-vous vu la marquise de Santa-Cruz? Avez-vous vu Mlle Primo Ribeira et la duchesse de Almendras? Eh bien, ont-elles du cosmétique? dites!

— Hélas! » soupira Dolores, « autrefois les señoras ne trouvaient jamais que leurs cheveux étaient assez brillants; elles voulaient que leur *novio* pût se mirer dans leurs bandeaux et...

— Autrefois, » cria Mme d'Elmas, « tirait-on les cheveux comme vous le faites aujourdhui? Je suis sûre que vous en avez une poignée dans votre peigne!

— Parce que la señora n'a pas de cosmétique, » répliqua triomphalement Dolores. « La señora voit l'inconvénient de ces modes ridicules et désordonnées, bonnes pour les Françaises qui les ont inventées... »

Mme d'Elmas se contenta d'indiquer sa cousine du geste et la vieille coiffeuse resta le peigne en l'air, absolument interloquée.

Un bon sourire de Misie l'ayant rassurée, elle continua sa besogne, mais plus silencieusement, puis s'esquiva ensuite, sans bruit.

« Là! » dit Casta, « se levant pour mieux voir dans la glace : cette vieille folle m'a encore mis ma rose au milieu, malgré tout ce que je puis lui dire. Quelle coiffure! Je serais bonne à mettre dans la galerie de vieux portraits du duc de X... »

D'un geste impatient, la belle coquette enleva la fleur; puis elle ôta prestement les épingles, dénatta ses tresses, et, en un tour de main, elle se refit une coiffure aussi légère et aussi gracieuse que la précédente était lourde et de mauvais goût.

« Mais, ma chère, » demanda Misie, fort surprise, « est-ce que cela vous arrive souvent de vous recoiffer après le départ de la peinadora?

— Presque tous les jours. Elle me coiffe indignement, vous l'avez vu vous-même.

— Alors, pourquoi la prenez-vous?

— Ne savez-vous pas, » répondit simplement M^me^ d'Elmas, « que presque toutes les clientes de Dolores l'ont quittée? Elle n'a plus que moi

et deux autres dames, et le jour où nous l'abandonnerions, elle mourrait de faim avec sa vieille mère qui est d'un âge fabuleux, quatre-vingt-quinze ans, je crois.

— Ne pourriez-vous donc lui donner quelques secours, sans recevoir ses services?

— Il faudrait qu'elle acceptât et elle n'a jamais voulu y consentir. « Tant que je ne serai pas malade, » dit-elle, « je ne veux que le prix de mon travail. Vous ne la connaissez pas, ma chère : elle est pauvre comme Ruth et fière comme Chimène. Non, non! il n'y a qu'à se laisser coiffer, et Dieu sait comme elle coiffe! Le pire est que sa main devient tous les jours plus lourde et qu'elle m'arrache tous mes cheveux.

— C'est étrange, » murmura Misie, involontairement, « vous avez du bon, tout de même...

— Comment! tout de même? » s'écria Casta; « que voulez-vous dire? »

Mais la porte s'ouvrit et M^me^ d'Elmas oublia sa question, fort heureusement pour Misie qui n'aurait su que répondre.

Juanito était entré dans la chambre. Il tour-

nait autour de sa mère, d'un air curieux, passant doucement ses menottes sur les plumes du coquet chapeau rond qu'on avait posé sur un fauteuil et qu'il appelait : *bichito bonito* (1).

« Où elle va, mamanita? » dit-il, mêlant le français à l'espagnol, dans un délicieux jargon. « Elle va à *paseo* (2)?

— Oui, mon cœur, » dit Casta.

— Juanito veut aller avec mamanita.

— Oh! non; mamanita a une trop belle robe: Juanito marcherait dessus.

— Juanito fera *prends garde*; il sera *bueno y mono.* »

A ce moment, Alejandra vint annoncer don Luiz.

« Entre donc, » cria M^me^ d'Elmas. « Misie ne peut pas venir, » lui dit-elle, aussitôt qu'il parut : « elle est souffrante. »

Don Luiz s'approcha de la jeune fille qui, le visage tourné vers la fenêtre, regardait machinalement dans la rue.

« Ne croyez-vous pas, Mademoiselle, » dit-il, « que le voyage vous ferait du bien? » Mais

(1) Petite bête jolie.
(2) A la promenade.

il s'interrompit aussitôt en laissant échapper une sourde exclamation.

Misie venait de se retourner et il ne la reconnaissait pas.

Où étaient ces yeux limpides et joyeux qui le regardaient toujours avec tant de plaisir et de confiance? cette bouche, dont le sourire aimable et tendre avait une grâce si exquise? Il ne voyait qu'un visage pâle et froid qui semblait n'avoir jamais souri, jamais aimé.

Le regard de Misie était presque sévère; mais il ne regardait pas don Luiz; ou plutôt, à travers don Luiz, il apercevait plus loin. C'était le cœur humain avec ses mille replis, ses tristes obscurités, ses hypocrisies honteuses que la jeune fille contemplait, saisie d'un dégoût, mêlé d'effroi. Ce brillant cavalier au séduisant sourire, à la fière allure; cette femme élégante et gracieuse, pleine de charme et de beauté, elle les avait vus, cette nuit même, accomplissant leur œuvre ténébreuse; c'étaient, oui, c'étaient... *des voleurs!* Et il fallait s'habituer à cette pensée que les dehors les plus brillants cachent souvent les plus honteux mystères; il fallait dire adieu à cette belle confiance de la

jeunesse, à cet enthousiasme, à cette admiration naïve... Pauvre, pauvre Misie! Elle pliait malgré elle en sentant sur ses frêles épaules le poids si lourd de l'expérience : il lui semblait avoir vécu un siècle depuis la veille.

« Si jeunesse savait, » dit le proverbe; et il semble, en effet, que la sagesse des nations forme là un souhait désirable. Erreur profonde! Si jeunesse savait, elle ne serait plus la jeunesse. La jeunesse est aimable, parce qu'elle ne sait pas; la jeunesse est confiante parce qu'elle ne sait pas; la jeunesse est généreuse parce qu'elle ne sait pas. La vieillesse sait, elle, et c'est pour cela qu'elle est morose, défiante, égoïste.

Il y a pourtant des vieillards aimables, dévoués même, et nous avons le bonheur d'en connaître. Mais c'est qu'ils possèdent, à un haut degré, la charité chrétienne, cette éternelle jeunesse de l'âme qui sait aimer quand même, pardonner, espérer toujours, parce qu'elle voit dans le coupable le frère en Jésus-Christ.

Misie n'en était point là encore, aussi éprouvait-elle une sourde colère à la vue de celui qui l'avait si étrangement trompée.

« Ne la trouves-tu pas très changée, Luiz? » dit Mme d'Elmas. « Je me demande où elle a pu attraper cela; nous verrons ce qu'en dira le docteur Gamero. Dis-moi, » ajouta-t-elle, en attachant son chapeau, « Juanito veut que je l'emmène; cela me semble facile : il prendrait la place de Misie. »

Le front de don Luiz se rembrunit.

« Y penses-tu, » s'écria-t-il, « que ferons-nous d'un enfant? »

Juanito, voyant qu'on ne voulait pas de lui, se mit à pleurer. Casta jeta sur son frère un regard presque suppliant.

« C'est impossible, » reprit don Luiz avec impatience, « je ne comprends même pas que tu le désires. » Et, passant près d'elle, il murmura à voix basse : « Ce sera une diversion pour d'Elmas, il faut absolument le lui laisser.

— Écoute, mon ange, » dit Casta, en caressant son fils : « si tu es bien sage, je te rapporterai des bonbons de Cordoue. — Alejandra! » cria-t-elle à la femme de chambre, « donnez-lui une rosca. »

Juanito, que la perspective des bonbons avait un peu consolé, envoya à sa mère, avec

un baiser, un ravissant sourire, mouillé de larmes.

Mme d'Elmas descendait rapidement, tandis que don Luiz la suivait, songeant à Misie, et se demandait : « Qu'a-t-elle donc? que peut-elle avoir? » Plus observateur que sa sœur, il avait lu dans cette physionomie bouleversée autre chose qu'une souffrance physique.

Un instant après, Misie entendit la portière de la voiture se fermer et les chevaux piaffer. Ses nerfs, douloureusement surexcités depuis la veille, se détendirent soudain : elle versa un torrent de larmes. Elle sentit alors une petite bouche fraîche sur sa joue brûlante et Juanito lui entoura le cou de ses deux bras, en cirant : « Pleure pas, prima! » Puis il lui dit, bien bas, dans l'oreille : « *Tio* (1) Luiz est méchant. »

La jeune fille lui rendit ses baisers et l'emmena jouer au jardin. Elle s'y assit tristement. Ce chagrin si imprévu était d'autant plus lourd à son cœur qu'elle ne pouvait le confier à personne. Oh! si elle avait eu sa mère; ou si au moins sa chère vieille amie Mme Reynald,

(1) Oncle.

était là! Misie appelait de tous ses vœux le moment de son retour en France; mais elle était forcée d'attendre le départ d'une famille amie des d'Elmas, sous la garde de laquelle elle devait traverser l'Espagne.

La nourrice de Juanito vint le chercher pour l'emmener à la promenade et Misie resta seule dans ce jardin où elle avait passé de si joyeuses heures et qu'elle décrivait autrefois à Mme Reynald, comme un petit paradis terrestre. Rien n'était changé dans le paisible enclos, et pourtant la jeune fille ne lui trouvait plus aucun charme. Il lui semblait au contraire que tout ce qu'elle voyait se réunissait pour enfoncer l'épine plus avant dans son cœur, pour lui redire impitoyablement: « Déception! déception! » La cime élevée des palmiers, n'était-ce pas l'image du bonheur qu'on peut à peine apercevoir, jamais atteindre? Et ce soleil ardent qui élairait jusqu'aux moindres recoins, faisant même resplendir l'ombre, qu'il représentait bien cette lumière impitoyable qui lui avait dévoilé de honteux mystères et anéanti ses illusions!

La jeune fille fut arrachée à ses pensées par

un léger bruit : le sable criait sous les pas d'une personne qui se dirigeait vers le banc où elle s'était réfugiée. Un instant après, son cousin s'assit à côté d'elle. Il était pâle et semblait préoccupé.

« J'ai à vous parler, » dit-il rapidement; « nous ne serons pas dérangés ici. Réfléchissez bien, n'avez-vous entendu aucun bruit, cette nuit, pendant que vous étiez couchée? »

Misie rougit, mais M. d'Elmas n'y prit point garde : les jeunes filles rougissent si facilement, les blondes surtout.

« Non, » dit-elle, « je n'ai entendu aucun bruit, pendant que j'étais couchée. Pourquoi me demandez-vous cela? »

Elle le savait bien, mais elle sentait qu'il aurait trouvé étrange qu'elle ne lui fît pas cette question.

« Misie, » répondit-il, « vous me voyez horriblement préoccupé : vingt mille francs ont été soustraits de la caisse cette nuit, et je ne sais qui je dois accuser. »

Accuser!... Misie n'avait point songé à cela. Ainsi, un innocent pouvait être pris pour coupable! Elle fut tentée de dire : « Je sais tout! »

Mais son cousin avait repris :

« Quel malheur que Casta ne soit pas ici ! elle aurait pu m'aider de sa perspicacité ; et puis, je suis inquiet de la voir voyager, étant souffrante, par cette accablante chaleur. »

Un tel souci, dans le moment même de sa préoccupation, montrait bien à quel point M. d'Elmas chérissait sa jeune femme. Misie se tut. Elle pensait que, pour une nature loyale et tendre comme celle de son cousin, la révélation qu'elle allait lui faire pouvait être un coup mortel. Si, vraiment, un innocent se trouvait sérieusement soupçonné, il serait temps de parler.

« Puisque vous n'avez rien entendu, » dit M. d'Elmas en se levant, « il faut que je fasse des recherches. Trois personnes seulement connaissent le secret de ma caisse : un employé en qui j'avais la plus grande confiance et qui se trouve actuellement en congé, chez sa mère, mon caissier et moi. Je vais télégraphier pour savoir si l'employé est bien réellement là-bas, s'il n'aurait pas fait une absence qui lui ait permis de revenir cette nuit faire le coup ; quoique je ne m'explique pas comment il

aurait pu entrer, avec Ramon dont la chambre se trouve à côté de la porte, ainsi que celle d'Urbano. Il faudrait soupçonner bien des gens. Mes démarches me prendront peut-être plus de temps que je ne le suppose : ne vous inquiétez donc pas si je ne reviens point dîner; j'ignore à quelle heure je pourrai être de retour. Si Casta revient avant moi, dites-lui que je dîne en ville : il est inutile de la tourmenter de cela, en mon absence, d'ailleurs, je vous demande le secret envers tous, pour le moment. »

Il partit, laissant Misie plus anxieuse que jamais. Elle abandonna le jardin pour aller dans sa chambre où elle essaya de faire la sieste. Elle n'avait jamais pu s'habituer à cette coutume, générale en Andalousie; mais aujourd'hui elle pensait que l'accablement douloureux qu'elle éprouvait lui rendrait le sommeil possible et bienfaisant. Elle prit soin de clore les volets de son étroite fenêtre; elle se glissa avec précaution sous sa moustiquaire, et, posant sa tête alourdie sur l'oreiller, elle fit jouer son éventail, d'un mouvement machinal. Précautions inutiles, le sommeil ne venait point. Depuis qu'elle avait vu son cousin, ses

inquiétudes s'étaient accrues: son esprit agité ne pouvait laisser à son corps le repos dont celui-ci aurait eu besoin.

Il y avait longtemps que Misie luttait ainsi, lorsqu'elle entendit dans le patio une clameur confuse que dominaient des cris et des sanglots. D'un bond, elle fut debout et, courant à une des fenêtres du corridor, elle vit la nourrice de Juanito qui se tordait les bras, tandis que tous les domestiques, accourus au bruit, la pressaient de questions auxquelles ses sanglots l'empêchaient de répondre.

« Qu'y a-t-il, Ama? » demanda Misie, en arrivant auprès d'elle.

« Juanito! » criait la malheureuse femme. Et elle s'arrachait les cheveux, se meurtrissait la poitrine. « Juanito! Ay! Dios mio!

— Où est Juanito? Parlez; mais parlez donc! »

Mais il était impossible d'obtenir une réponse de cette créature, véritablement affolée par le désespoir.

Tout à coup Misie aperçut, dans la poche de son tablier, une lettre qui dépassait la broderie.

« Quelle est cette lettre? » demanda-t-elle.

« Une lettre? Il n'y a pas de lettre, » répon-

dit la nourrice, en recommençant à sangloter.

Misie la lui fit toucher.

« Qu'est-ce que cela? » reprit Ama, « je n'avais pas de lettre, bien sûr! Il n'y a que le diable qui a pu mettre cela dans mon tablier, sans que je le voie. »

Misie s'empara de la lettre qui était adressée à M. d'Elmas; elle déchira l'enveloppe et lut à haute voix:

« Mon très estimable señor,

« J'ai l'honneur de vous prévenir que votre fils est en mon pouvoir, dans la sierra. Veuillez déposer, à la huitième borne de la route de Chiclana, vingt billets de banque de cent pesetas, et l'enfant vous sera rendu, sain et sauf, six heures après.

« Recevez, très estimable señor, les hommages de votre serviteur.

« PACHECO. »

Les domestiques et la nourrice, après avoir ouï cette lecture, recommencèrent de plus belle leurs lamentations.

Misie restait la feuille à la main, ne sachant que penser. Elle ne pouvait croire à cet enlèvement; il lui semblait que la nourrice avait été dupe d'une mystification et que Juanito allait être ramené par le mauvais plaisant. Cependant elle se souvint d'une conversation qu'elle avait entendue, un soir à dîner, et du fameux chef de brigands que don Rafael se vantait de connaître; elle croyait que c'était le même nom : Pacheco. « Mon Dieu! pensa-t-elle, serait-ce vrai? » Et, saisie d'une mortelle angoisse, elle se rendit au bureau du caissier qu'elle était sûre de trouver à toute heure.

Le caissier de M. d'Elmas était un vieillard. Il n'avait jamais eu d'autre emploi et ne devait jamais en avoir d'autre; mais il s'était toujours distingué par une honorabilité si parfaite, un zèle si scrupuleux, un dévouement si absolu qu'il jouissait de l'estime générale et de l'affection de son maître. Il avait vu naître Juanito et partageait l'attachement passionné que ce ravissant enfant inspirait à tous ceux qui l'approchaient.

Misie entra chez lui, trop pressée pour songer à se faire annoncer.

Il était seul et fit un geste de surprise en voyant la jeune fille.

« Faites-moi la grâce de vous asseoir, señorita, » dit-il, en lui avançant un fauteuil.

Mais elle s'avança brusquement jusqu'à son bureau et y déposant la feuille qu'elle tenait à la main :

« Vous êtes Espagnol, señor Hernandez, » dit-elle brièvement, « que pensez-vous de ceci? Est-ce une mauvaise plaisanterie? »

Le caissier prit la feuille et lut attentivement, en poussant de sourdes exclamations. Ses mains tremblaient. Quand il eut fini, il regarda douloureusement Misie.

« Señorita, » dit-il, « c'est une terrible réalité.

— Est-il possible? Mais que faut-il faire? Mon cousin n'est pas là : mon angoisse est horrible... pauvre petit!

— Il n'y a qu'une chose à faire, señorita : envoyer les deux mille francs.

— Alors vite! portez-les, je vous en conjure.

— Je ne les ai pas.

— Vraiment! il n'y a pas deux mille francs

dans la caisse? Je prends tout sur moi, vous pouvez être tranquille.

— Sans doute, señorita; mais je n'ai pas la clef de la caisse.

— Comment! je croyais que vous en aviez toujours une?

— Jusqu'à ce jour, oui, » répondit le vieillard, » tandis qu'une rougeur, pénible à voir sous ses cheveux blancs, envahissait son honnête visage. « M. d'Elmas me l'a retirée ce matin : j'ignore pourquoi. »

Misie rougit à son tour. Elle reprit la lettre en soupirant et sortit du bureau pour retourner chez elle. Elle voulait prier : le secours ne pouvait venir que d'en haut.

Au moment où elle traversait le patio, M. d'Elmas rentra. En voyant tous les domestiques rassemblés et se lamentant, il crut que quelque chose du vol avait transpiré et ne s'en inquiéta pas autrement; mais quand Misie vint à lui, pâle et se soutenant avec peine, il s'alarma.

« Est-il arrivé quelque chose à Casta? » s'écria-t-il.

« Non, mon cousin, » dit la jeune fille. « Et

incapable de raconter à ce pauvre père l'affreux malheur qui venait d'arriver, elle lui tendit la lettre.

« Le brigand! l'infâme! » s'écria M. d'Elmas hors de lui. Et sans qu'on eût le temps de le retenir, il sortit comme un fou, tête nue, en criant : « Je cours chez l'alcade! »

La nourrice, ainsi que tous les domestiques, restèrent atterrés. L'anxiété de Misie était à son comble, lorsque le Viejo entra, suivant sa coutume, pour recevoir les restes du déjeuner. Il fut aussitôt entouré par les serviteurs qui lui racontèrent tout ce qui venait de se passer. Le mendiant les écouta attentivement, sans prononcer une parole; puis il s'avança vers Misie qui pleurait.

« Est-il vrai, señorita, » demanda-t-il « que le señor soit allé chez l'alcade?

— Oui, dit Misie.

— Alors priez, oh! priez pour que je n'arrive pas trop tard. »

Disant cela, le Viejo sortit aussi vite que le lui permettaient ses vieilles jambes.

Misie se rapprocha de la nourrice. Celle-ci, dont les transports étaient un peu apaisés,

commença à lui raconter avec volubilité qu'elle s'était assise sur un banc à l'Alameda, tandis que Juanito ramassait des cailloux, quelques pas plus loin. Un homme était venu s'asseoir à côté d'elle; il avait parlé de son pays qu'on reconnaissait facilement à son costume, et elle avait causé quelque temps avec lui, sans songer à l'enfant. Lorsqu'enfin elle tourna la tête du côté de Juanito, elle ne le vit plus. Elle voulut demander à son compatriote s'il l'avait vu : cet homme avait disparu. Elle parcourut toute l'Alameda en appelant l'enfant et s'informant de lui auprès des rares promeneurs qui s'y trouvaient : personne ne l'avait aperçu.

En terminant ce récit, elle recommença à se désespérer bruyamment.

« Qu'a donc cette femme? » demanda le consul qui entrait dans le patio, en saluant Misie dont l'air abattu le frappa.

La jeune fille se hâta de le mettre au courant, pensant que son intervention pourrait être utile.

« Triste affaire! » dit-il, après avoir entendu. « Il fallait donner l'argent tout de suite, et surtout ne pas informer la police. Je vais dire

à l'alcade d'arrêter tout; s'il a déjà agi, l'enfant est mort: Pacheco attend volontiers la rançon, mais il ne pardonne jamais ce qu'il appelle une trahison. Ah! si d'Elmas m'avait consulté....

— Courez! » lui dit Misie, « faites tout ce que vous pourrez : c'est horrible! »

Au moment où il allait partir, une dépêche arriva, adressée à M. d'Elmas.

« Lisez-la, je vous prie, » dit le consul, « cela est peut-être important à connaître. »

La jeune fille lut tout haut : « Avons manqué le train, coucherons à Cordoue. — Luiz. »

« Ma foi! tant mieux, » fit le consul; « le désespoir de la mère serait une entrave dans ce moment, et si, par impossible, on peut ravoir l'enfant, une terrible angoisse lui aura été épargnée. »

Quand il fut parti, Misie relut la dépêche avec épouvante. Elle croyait voir la main de la Providence dans ces funestes événements, et il lui semblait que la justice de Dieu frappait dans la mère la femme coupable.

XV.

Le sommeil ne visita point la maison de M. d'Elmas. Quand le jour parut, Misie venait de passer sa seconde nuit de veille; pourtant, elle ne sentait point sa fatigue comme elle l'avait fait le jour précédent, la fièvre de l'attente la soutenait.

Debout contre une des fenêtres du patio, elle épiait tout ce qui passait devant la grille. Il y avait beaucoup d'allées et venues : M. d'Elmas envoyait à chaque instant chez le consul, mais on en revenait toujours sans nouvelles. Ne pouvant plus y tenir, il avait fini par y aller lui-même.

Au moment où, lassée, Misie allait s'éloigner de la fenêtre, elle aperçut le Viejo qui entrait sans bruit, portant dans ses bras un fardeau recouvert de sa capa. La jeune fille voulut s'élancer pour aller à sa rencontre, mais elle sentit ses jambes chanceler : c'est qu'il lui semblait que le manteau recouvrait un corps et que ce corps était un cadavre. Cependant, à force de volonté, elle parvint à se traîner, en

s'appuyant le long des murs, jusqu'à la porte du corridor. Le vieillard y arrivait.

« Sa chambre? » demanda-t-il brièvement.

Il y avait une telle émotion dans cette voix que Misie le précéda, sans pouvoir prononcer une parole. Quand ils furent arrivés dans la chambre, le Viejo posa son fardeau sur le lit; puis, enlevant doucement son manteau, il découvrit le corps de Juanito. L'enfant avait les yeux fermés; son visage, pâle comme le marbre, paraissait privé de vie; ses boucles blondes, souillées de boue, étaient collées à ses tempes et... horreur! sa main droite pendait, sanglante, à côté de son corps inerte.

Misie le regardait, terrifiée. Pourtant ce triste spectacle n'avait rien de répugnant: telle est la grâce de l'enfance et telle était la beauté de Juanito que, vu dans ce sang et cette boue, il semblait plutôt une fleur brisée qu'un cadavre.

Enfin Misie put articuler un mot : « Vit-il? »

« Je ne sais, » répondit le vieillard. « Du linge, une éponge, de l'eau? » ajouta-t-il.

La jeune fille courut en chercher; se sentant utile, elle avait recouvré ses forces.

Le Viejo pansa d'abord la main blessée; puis il lava le visage souillé, et pria Misie de peigner les boucles.

« Il ne faut pas que les parents le voient dans cet état, » dit-il simplement.

Malgré l'estime qu'elle avait pour le Viejo, la jeune fille fut surprise d'un sentiment aussi délicat, chez un mendiant. Elle démêla doucement les beaux cheveux d'or et les baisa.

« Vit-il! » répéta-t-elle.

Le Viejo avait collé son oreille sur le cœur de l'enfant et murmurait : « Mon Dieu! mon Dieu! devais-je donc les perdre tous les deux? » Puis, il se frappait la poitrine, comme il l'avait fait à la cathédrale.

« Il faudrait demander le médecin, » lui dit Misie.

« Je l'ai fait chercher. »

Le vieillard et la jeune fille s'assirent devant le lit, attachant leurs regards sur le visage de l'enfant, dans une anxieuse attente. O bonheur! ils virent s'entr'ouvrir les lèvres de Juanito qui laissèrent échapper un faible gémissement. La Providence s'était laissé toucher. Et qui sait si les prières de la vieille

coiffeuse, supportée si charitablement par Casta, n'avaient pas attiré la divine miséricorde?

A ce moment, un bruit de voix et de pas se fit entendre, la porte fut ouverte précipitamment et Mme d'Elmas parut sur le seuil, suivie de son mari et de don Luiz.

En voyant son enfant pâle et immobile, la mère jeta un cri : elle le crut mort. Alors, l'amour maternel se réveilla dans le cœur de Casta, ardent, violent, presque sauvage. Elle se laissa tomber au pied du lit et couvrit le pauvre petit corps de baisers.

Puis, tout à coup, elle se releva, comme mue par un ressort, et s'avançant vers don Luiz, resté debout, près de la porte : « Assassin! dit-elle, assassin : c'est toi, ce sont tes perfides conseils qui ont causé sa mort! »

Devant le regard farouche et le geste menaçant de cette mère, don Luiz recula. Elle le poursuivit ainsi jusqu'à la grille du patio, et il sortit, sans oser rien répondre. Il sentait que son empire sur sa sœur venait de lui échapper; puis, si perverti qu'il fût, il n'avait pu voir sans remords l'innocente victime de

son abominable action. Il avait su, en arrivant, par le caissier, que, sans le vol des vingt mille francs qui lui avait fait retirer la clef de la caisse, Juanito aurait été sauvé à temps.

M. d'Elmas, qui ne pouvait comprendre ce qui se passait, se couvrait le visage de ses mains, en sanglotant : « C'en est trop ! disait-il, désespéré : mon enfant mort et ma femme folle ! ah ! c'en est trop !

— Non, non ! » murmura Casta : « je ne suis pas folle ; *maintenant*, j'ai toute ma raison. » Et, tombant dans les bras de Misie : — « Ah ! » dit-elle, « quel remords cruel ! que je souffre ! vous ne savez pas, Misie, vous ne pouvez pas comprendre...

— Je sais tout, » dit à voix basse la jeune fille ; « mais calmez-vous, Casta : il vit.

— Il vit ! » s'écria-t-elle. « Ah ! Dieu m'a châtiée sévèrement ; mais il ne m'a pas maudite, puisque mon enfant vit. »

Elle revint auprès du lit, et se penchant vers le corps, chercha à le ranimer sous ses baisers.

« Voici le médecin ! » annonça le Viejo.

Mme d'Elmas s'écarta pour le laisser appro-

cher et tous, dans un silence plein d'angoisse, attendirent l'arrêt du célèbre praticien.

Le docteur examina minutieusement tout le corps. Arrivé à la main mutilée, il demanda d'où provenaient ces blessures. Le Viejo lui répondit que c'étaient des morsures de rats.

« Si ces blessures ne s'enveniment pas, » dit le médecin, « l'enfant vivra : là seulement est le danger. Il faut un pansement immédiat. Qui m'assistera?

— Moi! » dit Casta.

On voulut s'y opposer : après tant d'émotion, aurait-elle assez de calme? Elle résista.

« Ma place est auprès de lui : je ne le quitterai plus, » disait-elle; « rien au monde ne me le ferait quitter. »

Il fallut céder. Elle resta seule dans la chambre avec le chirurgien qui avait envoyé chercher sa trousse et attendait le retour de son domestique.

Pendant ce temps, Misie avait emmené M. d'Elmas. Le pauvre homme était vieilli de vingt ans depuis deux heures; il avait le dos courbé, et un tremblement nerveux agitait ses membres. Quand il passa dans le corridor, il

vit don Rafael, le consul et le chancelier qui attendaient des nouvelles. Il leur tendit la main sans pouvoir rien dire; eux non plus ne trouvèrent point de paroles et se contentèrent de lui rendre chaleureusement son étreinte. Misie l'entraîna dans le salon.

Le médecin sortit alors de la chambre. Avisant le Viejo qui causait avec ces messieurs : « Mettez-moi donc au courant de ce qui s'est passé, dit-il; car je n'ose rien demander à la mère. Que signifie tout cela et d'où proviennent ces blessures de rats?

— Pacheco avait enlevé l'enfant, » répondit le Viejo, d'une voix tremblante.

« Pacheco! » s'écria le chirurgien; « le monstre va-t-il rançonner les anges du ciel, maintenant?

— Oui, il l'avait enlevé, et le père a commis l'imprudence, au lieu de payer la rançon sans rien dire, d'aller prévenir l'alcade.

— C'est bien une idée de Français, » interrompit don Rafael.

« Triste idée, en effet, » repartit le Viejo; dès que je l'ai su, j'ai envoyé une lettre à Pacheco pour le prévenir qu'il aurait l'argent le

soir même, et que l'affaire chez l'alcade serait étouffée.

— Qui donc a écrit cette lettre? » demanda le docteur, en jetant un regard sur les haillons du mendiant.

« Une personne qui sait écrire et que je connais, » répondit celui-ci, non sans quelque embarras. Pacheco m'a fait répondre de venir vite et seul : j'ai pris un mulet et je suis parti avant l'aube avec l'argent que m'avait prêté la même personne.

— Mais M. d'Elmas en a envoyé, sur mon conseil, » dit le consul.

« Le mien est arrivé avant, » répondit le mendiant. Pacheco a compté les billets; puis il m'a donné un de ses hommes pour me conduire là où était le corps. »

Un frisson d'horreur parcourut les assistants dont l'âme était suspendue aux lèvres du Viejo. Ils se rapprochèrent de lui.

« Le bandit n'avait pourtant pas eu le courage de tuer cet ange, » continua le vieillard, d'une voix brisée : « il l'avait fait jeter au Tagete (1), dans un endroit désert, du côté de la

(1) Égout de Séville.

porte de Jerez. L'homme qui m'accompagnait y est descendu et m'a remonté le cadavre. Je dis le cadavre, car je le croyais mort : il était couvert de sang et de boue, et les rats des égouts lui avaient déjà fait des morsures à la main droite ; je l'ai couvert de ma capa ; je l'ai rapporté, et couché dans sa chambre. Vous savez le reste, Señores... »

Chacun des assistants donna au Viejo une cordiale poignée de mains qu'il accepta, sans orgueil et sans embarras.

« Mais, Docteur, » demanda le consul, « croyez-vous que sa main guérisse? Les blessures aux mains passent pour si dangereuses?

— Assurément; mais chez un enfant le sang est très pur, j'ai de l'espoir. Je ne pourrai cependant me prononcer qu'après le pansement. »

Le domestique arriva. Le médecin lui prit la trousse, puis rentra dans la chambre, suivi du Viejo qui voulait être là.

Les amis restèrent dans le corridor, attendant avec anxiété l'arrêt que le docteur avait dit ne pouvoir prononcer qu'après le pansement. Ce pansement, fort minutieux, dura

deux mortelles heures, au bout desquelles, le Viejo sortit de la chambre, en disant :

« C'est fini! on peut laisser entrer le père. »

Quelques minutes après, M. d'Elmas arrivait, chancelant, au bras de Misie. Ils s'approchèrent silencieusement du lit. Juanito était pâle comme un lys. Il dormait d'un lourd sommeil, dû à un narcotique puissant; parfois, un soupir douloureux s'échappait de ses lèvres décolorées, mais on voyait que la vie avait repris possession de ce corps charmant.

M. d'Elmas jeta au médecin un regard qui était une interrogation.

« Les blessures ne sont pas profondes, » dit celui-ci; « et, s'il ne survient aucune complication imprévue, je réponds de la guérison.

— Casta! » cria le pauvre père, transporté de joie, Casta! où es-tu?

— Frédéric! » répondit Mme d'Elmas, en se jetant dans ses bras, « que Dieu soit béni! » Et, penchant la tête, elle sanglota convulsivement. C'était la première fois, depuis leur malheur, qu'elle éprouvait le bienfait des larmes.

— Laissons-les, » dit le chirurgien, en faisant signe à Misie de le suivre : « ils ont besoin

d'être seuls. Je vous instruirai des soins à donner, quand l'enfant se réveillera. »

Alors, Mme d'Elmas, se laissant glisser dans les bras de son mari, tomba à genoux devant lui. Et comme il la relevait avec tendresse, elle lui fit courageusement l'aveu des fautes qu'elle avait commises, et implora son pardon.

Avons-nous besoin de dire que ce pardon lui fut accordé?

Casta se releva plus forte pour la tâche qu'elle voulait entreprendre. Sa conversion était aussi entière que soudaine, et elle sentait maintenant un immense besoin de réparation, d'expiation.

XVI.

Deux mois se sont écoulés, et Misie est encore à Séville. Elle ne pouvait quitter ses parents, tant que Juanito ne se trouvait pas hors de danger, mais voici sa dernière journée : le train du soir doit l'emporter vers la patrie.

Elle est assise dans le jardin, à sa place favorite, avec Casta et Juanito, devenus ses in-

séparables. La petite fleur courbée s'est relevée : l'enfant a repris son babil et son sourire, mais il est encore pâle, comme la mort qu'il a vue de si près, et les yeux de sa mère s'emplissent toujours de larmes quand elle regarde sa petite main inerte, dans laquelle la vie ne reviendra que lentement.

Casta ne quitte plus son fils. Le dimanche et les jours de messe (1) seulement, elle le laisse, pendant une demi-heure, à la garde du Viejo qui lui inspire seul assez de sécurité pour qu'elle lui confie son trésor.

Elle est bien changée, la pauvre Casta! La belle M^me^ d'Elmas, la perle de Séville, n'existe plus. Ses cheveux ont blanchi dans cette heure d'angoisse et ne reprendront jamais leur couleur première, et son sang vermeil a pour toujours abandonné ses joues, qui ont pris un ton d'ivoire. Peut-être, pour ceux qui prisent davantage l'expression que l'éclat, a-t-elle plus de charme qu'auparavant; car cette blanche chevelure et ce teint décoloré forment un con-

(1) Jours où la messe est obligatoire; ils sont beaucoup plus nombreux en Espagne qu'en France où le Concordat en a restreint le nombre.

traste étrange avec ces traits si jeunes, ce regard si animé, cette démarche si légère... En tout cas, peu lui importe : son mari la trouve toujours belle et cela lui suffit. M. d'Elmas reproche seulement à sa femme de n'être plus assez coquette !

« Ma chère, » lui disait-il, « pourquoi vous habillez-vous toujours de noir, maintenant? De qui portez-vous le deuil?

— De la main de Juanito, » répondit-elle ; « tant qu'il ne pourra pas s'en servir, je resterai ainsi. »

Les yeux du père se mouillèrent, et il se tut.

« Oh! cette scène de mort, » disait Mme d'Elmas à Misie, « je l'ai toujours devant les yeux, et jamais je ne pourrai l'oublier! »

Juanito est le seul qui n'y pense plus. Pourtant, il y a des instants où sa bouche se contracte tout à coup, où ses regards prennent une expression d'épouvante; il pousse alors des cris affreux. Sans doute, cette nuit horrible qu'il a passée entre les mains des brigands lui revient à la mémoire. Le Viejo seul a le pouvoir de le consoler dans ces crises, assez

violentes parfois pour faire craindre des convulsions. Heureusement, elles deviennent de plus en plus rares et le médecin pense qu'elles disparaîtront peu à peu, à mesure que s'éloignera le terrible souvenir qui les cause.

Le Viejo demeure maintenant chez les d'Elmas. Ils l'ont supplié de ne plus quitter Juanito qu'il vient, pour la seconde fois, d'arracher à la mort. Le vieillard n'a voulu accepter qu'à la condition expresse qu'il coucherait dans le grenier et qu'il n'aurait jamais d'autre nourriture que les restes des domestiques.

« Misie! » dit tout à coup Casta, « avant que vous me quittiez, chérie, j'ai une grâce à vous demander.

— Demandez, » répond avec empressement la jeune fille; « je serai toujours heureuse de vous faire plaisir.

— Alors, tutoyez-moi, je vous en prie.

— N'est-ce que cela? » dit en souriant, Misie; « ma chère Casta, je te tutoierai très volontiers, à condition que tu fasses de même.

— Merci, » dit Casta; « je t'aime trop, maintenant, pour ne pas désirer que la plus grande familiarité règne entre nous; mais je crai-

gnais que tu me refusasses, car je ne suis pas digne de ton amitié.

— Oh! Casta, que dis-tu?

— Non, non, je ne le suis pas. Si tu savais combien je me méprise! quelle vie folle, inutile et coupable j'ai menée jusqu'ici! Misie, j'ai été une mauvaise femme et une mauvaise mère; je mériterais d'être maudite de Dieu.

— Ne dis point cela, Casta, maintenant, tu es femme aussi dévouée que mère tendre et vigilante et tu sais bien que Dieu ne repousse jamais un cœur repentant.

— Merci, » répéta Mme d'Elmas, en pressant la main de Misie : « tu me fais du bien. Ah! pourquoi n'ai-je su t'apprécier qu'au moment où j'allais te perdre? Promets-moi que tu reviendras, quand tu seras guérie. »

Misie fait un geste de doute. Le mauvais état de sa santé qui n'était, dans le principe, qu'un prétexte de départ, est devenu une réalité. L'organisation nerveuse de la jeune fille a été profondément ébranlée par toutes les secousses qu'elle a subies, et son départ pour la France devient urgent. Elle-même se sent à bout de forces.

« J'ignore ce que je pourrai faire, » dit-elle, « mais j'espère bien que nous nous reverrons un jour. Dans tous les cas, il faudra m'écrire; je sais assez d'espagnol, à présent, pour entretenir avec toi une correspondance.

— Oui, » répond Casta; « mais qu'est-ce qu'une lettre? il y a tant de choses qui ne peuvent pas s'écrire... »

Toute la journée se passa dans ces causeries, interrompues seulement par le babil et les caresses de Juanito. Il semblait que le pauvre enfant se doutât du départ de Misie, bien qu'on eût évité d'en parler devant lui : jamais il n'avait prodigué tant de baisers à sa chère cousine.

Quand le soir arriva, Juanito, couché dans son berceau, ses beaux yeux clos et sa petite bouche entr'ouverte par un sourire, paraissait causer avec les anges, ses frères et Misie put, sans qu'il le sût, lui donner le baiser d'adieu. Les yeux de la jeune fille étaient remplis de larmes. Elle regrettait ce ravissant enfant si doux, si beau; elle regrettait son cousin dont la bonté cordiale ne s'était pas démentie un seul instant; elle regrettait enfin cette jeune

femme, bien coupable sans doute, mais qu'une pénitence humble et sincère relevait autant que ses fautes l'avaient abaissée.

Casta embrassa tendrement Misie, puis la laissa s'éloigner seule. Elle s'était fait une loi de ne plus jamais quitter le chevet de son fils dont le petit lit avait été transporté dans sa chambre.

La jeune fille se rendit au salon où elle trouva réunis les amis de la famille, venus pour lui faire leurs adieux.

Don Luiz n'y était pas. Il avait quitté Séville à la suite des événements survenus chez les d'Elmas. La nouvelle attitude de sa sœur à son égard y rendait sa situation impossible. D'ailleurs, M. d'Elmas lui avait expressément enjoint de ne pas reparaître chez lui, ne lui promettant son silence qu'à cette condition. Misie reçut aimablement les souhaits d'heureux voyage du consul et du chancelier pour la famille desquels elle se chargea de plusieurs commissions; puis, elle écouta avec bienveillance l'expression des regrets de don Rafael.

« Señorita, » dit celui-ci, « que le ciel vous favorise, dans votre pays, du bon mari que

vous n'avez pas voulu choisir en Espagne, et puissiez-vous être toujours aussi heureuse que charmante!

— Merci, » répond Misie, en lui tendant la main : « J'accepte vos vœux, don Rafael, et je vous laisse en échange un affectueux souvenir ; car je suis sûre qu'en France même, je ne trouverai pas d'ami meilleur que vous. »

Au moment où la jeune fille va sortir, elle aperçoit le Viejo sur le seuil. Ils se regardent tous deux avec émotion.

« La bénédiction d'un vieillard porte bonheur, » dit le mendiant, « laissez-moi vous donner la mienne. »

Misie, qui vénère en lui la double majesté de la vieillesse et du malheur, s'incline sous ses mains ; puis elle les serre avec effusion :

« Priez pour moi, bon père, » dit-elle, en s'éloignant : « la vie est bien longue!

— Priez pour moi, ma fille, » répond le vieillard : « la vie est bien courte... »

Enfin, la voyageuse est en wagon. Malheureusement, elle n'y est pas seule. La famille à la garde de laquelle elle est confiée se compose d'une dame et de ses trois filles, toutes fort

curieuses et qui accablent la pauvre Misie de questions indiscrètes, au sujet de l'enlèvement de Juanito, du changement de Mme d'Elmas, du départ de don Luiz, etc., etc.

C'est un terrain brûlant sur lequel la jeune fille craint de faire un faux pas; aussi abrège-t-elle autant que possible, sous prétexte de migraine, cette délicate conversation.

Le voyage n'offre aucun incident remarquable et Misie prête cette fois peu d'attention au paysage. Ce n'est guère que dans la première jeunesse que l'esprit se passionne pour tout ce qu'aperçoivent les yeux. Plus tard, l'homme porte en lui-même le sujet de sa joie ou de sa tristesse, et les divers mouvements de son âme deviennent le spectacle auquel il se complaît le plus. Misie n'a que dix-huit ans; mais il est des années qui comptent triple, celle qu'elle vient de passer est du nombre. Il lui semble, pauvre enfant, que son cœur est devenu vieux comme les pierres et ne pourra plus jamais aimer. Pourtant cette exagération même est une preuve de jeunesse : elle n'est pas bien vieille encore, celle à qui pèse si lourdement le vide de son cœur.

Heureusement, il n'y a pas que l'amour au monde! Il y a l'amitié. « Le premier des biens d'ici-bas, c'est un ami : nul ne peut vivre sans en avoir un (1). » Belle et douce parole, bien digne du grand saint qui l'a prononcée. Misie s'en souvenait, au moment où elle allait revoir Mme Reynald. Oh! quel soulagement, quel repos quand elle pourrait appuyer contre ce cœur son cœur meurtri! Cette idée s'empara de la jeune fille avec une telle puissance que son voyage s'acheva comme dans un rêve; c'est à peine si elle s'aperçut qu'elle avait pris congé de ses compagnes de route et qu'elle traversait maintenant la France à toute vapeur.

Enfin, voici la gare de Paris! Misie descend en hâte, se précipite dans les grandes salles, et le premier visage qu'elle aperçoit est celui de sa vieille amie. Les voici dans les bras l'une de l'autre. Paul est là aussi, mais la jeune fille n'y a point fait attention.

« Misie, mon enfant! » dit Mme Reynald, « c'est bien beau l'Espagne, n'est-ce pas?

— Oui, mais le monde est bien laid! » ré-

(1) Saint Thomas d'Aquin.

pond Misie qui sanglote, en appuyant sa tête sur l'épaule de sa vieille amie.

La mère et le fils échangent un triste regard. Qu'elle est pâle! qu'elle est changée! est-ce bien là leur petite Misie, plus fraîche que la rose de mai, plus gaie que l'alouette matinale? Qu'en a-t-on fait? que lui est-il arrivé? Mais la gare est un endroit peu propice aux épanchements : Paul court à la recherche des bagages, tandis que sa mère entraîne Misie vers la voiture.

Quand on arrive, la pauvre enfant est si fatiguée que Mme Reynald l'emmène se coucher.

« Qu'avez-vous? » lui demande-t-elle, avec inquiétude.

« Rien, dit Misie. Je suis lasse seulement, lasse à mourir... »

Et elle éprouve une douceur extrême à se laisser déshabiller, comme un enfant.

« Que je vous aime! » dit-elle à Mme Reynald qui lui donne un baiser maternel, après avoir arrangé l'oreiller sous sa tête blonde, « que j'avais besoin de vous! »

« Il faut dormir, » répond celle-ci, avec un geste impératif, accompagné d'un doux sourire.

Et Misie, que tant de secousses, tant de chagrins, tant de fatigues ont brisée, s'endort du sommeil de l'oiseau qui a retrouvé son nid, après avoir été battu par la tempête.

XVII.

En ouvrant les yeux, quinze heures plus tard, car elle avait fait nuit double, Misie fut tout étonnée de voir sa moustiquaire de gaze remplacée par des rideaux de perse. Elle les écarta vivement; et, à l'aspect de la chambre dans lequelle elle avait dormi, les événements de la veille lui revinrent à la mémoire. Elle se trouvait en France, chez M^me^ Reynald. Elle examina minutieusement sa chambre; chacun des meubles qui l'entouraient lui rappelait un souvenir; elle les regardait avec émotion; il lui semblait revoir de vieux amis, et elle aurait dit volontiers, avec le poète :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

Misie reconnaissait cet affreux paysage, composé d'un ciel trop bleu et d'un arbre trop

vert; c'était son essai dans l'art des Daubigny; elle l'avait offert à sa vieille amie, pour sa fête, et celle-ci, dans son indulgente tendresse, avait fait à l'horrible croûte les honneurs d'un superbe cadre doré.

Pourtant, si Mme Reynald était indulgente, elle savait être sévère aussi; Misie s'en souvint en regardant une petite chaise de tapisserie sur laquelle elle avait été mise en pénitence, pendant une demi-heure, pour expier quelque grosse sottise qu'elle ne se rappelait plus. Elle avait bien pleuré ce jour-là, car Mme Reynald s'était montrée inexorable jusqu'au moment où Paul, revenant de classe, avait offert à sa mère de goûter, lui, avec du pain sec, si elle voulait bien gracier Misie. Ce sacrifice, très grand, car Paul était un peu gourmand, avait si fort touché la petite fille qu'elle ne l'oublia jamais et broda, en reconnaissance, à son camarade, un bel essuie-plumes qui était là, sur le bureau.

Oh! que Misie aurait voulu revenir à cet heureux passé où elle n'avait d'autre souci qu'un peu plus ou moins de confiture sur sa tartine, d'autre regret que la perte d'une balle ou la mort d'un papillon *apprivoisé!* Mais,

hélas! le temps ne revient point sur ses pas; bien loin de là, il avance toujours, et Misie, au lieu de redevenir petite fille, allait bientôt être femme. Cette pensée amena un nuage sur son front; en même temps, elle songea à Paul. Il lui paraissait évident que Mme Reynald désirait la marier avec lui; mais elle ignorait si ce désir était partagé par le jeune homme. Et elle-même, le voudrait-elle? pourrait-elle aimer Paul?

Quand Misie se posa cette question, elle dut se répondre, à sa grande surprise, qu'elle ne le connaissait pas. — Paul!... elle avait toujours vécu auprès de lui, mais elle n'y avait jamais fait attention.

Il en est des individus comme des paysages : une certaine distance est nécessaire pour les bien juger. Jusqu'alors, Misie avait vu Paul de trop près; les petits détails avaient voilé l'ensemble, et il lui eût été impossible de dire quel était le trait dominant du caractère ou du visage de son ami d'enfance. Elle se promit de l'étudier attentivement, le jour même.

Pendant que Misie songeait à Paul, Paul songeait à Misie. Il est vrai que cela lui arrivait

souvent, car il l'aimait passionnément. Depuis quand l'aimait-il? Il ne le savait pas lui-même; aussi loin qu'il recherchât dans ses souvenirs, il ne pouvait trouver une époque à laquelle il n'avait pas aimé Misie.

Oh! ces amours d'enfance, comme ils s'insinuent traîtreusement au cœur! On n'y prend pas garde, on ne les voit pas venir, et le jour où l'on s'en doute enfin, ils ont pris possession de l'âme pour la vie.

Certes, Paul aimait Misie depuis longtemps quand il l'avait vue partir pour l'Espagne et qu'il lui avait semblé que la France était vide désormais!

Il l'aimait aussi quand, deux ans auparavant, il s'était senti rougir si fort en entendant l'abbé lui dire : « Paul! tu ne devrais plus embrasser Misie, maintenant. »

Enfin, ne l'aimait-il pas déjà, sans le savoir, lorsque, tout enfant encore, il se sentait si fier quand on lui demandait en société le nom de sa charmante petite sœur? Sa sœur... qu'il aurait été heureux, dans ce temps-là, qu'elle le fût! Mais combien il bénissait Dieu, maintenant, de ce qu'elle ne l'était pas!

Et pourtant, l'aimerait-elle jamais? Avec quelle indifférence elle l'avait revu! Malgré tout, il ne se découragerait point : l'amour appelle l'amour. D'ailleurs, ne dût-il jamais conquérir celui de Misie, Paul ne pourrait s'empêcher de l'aimer.

Quand ils arrivèrent à table tous deux, à l'heure du déjeuner, leurs regards se croisèrent et s'interrogèrent. La jeune fille constata tout d'abord, avec satisfaction, que Paul ne ressemblait en rien à don Luiz. S'il ne possédait pas la merveilleuse beauté du jeune Andalous, il avait, en revanche, une physionomie autrement sympathique.

Paul Reynald était de taille moyenne, svelte, avec une allure aisée plutôt qu'élégante. Son front haut et pur, ses yeux brun clair, son nez un peu long, sa bouche fine, sans être mince, sa moustache soyeuse, son menton accusé, ses cheveux châtains, frisés et abondants, constituaient un ensemble agréable plutôt que remarquable. Il n'était pas *un joli garçon*, mais l'expression de son visage annonçait à un haut degré les trois qualités maîtresses de l'homme : intelligence, loyauté, bonté.

Lui aussi avait étudié le visage de Misie, et il remarquait avec chagrin combien elle paraissait triste et souffrante. Pendant le repas, elle, si causante d'ordinaire, semblait faire effort pour prendre part à la conversation; puis, elle touchait à peine à ce qui lui était offert.

Mme Reynald essaya de la mettre en train en la questionnant sur l'Espagne; elle répondit sans se faire prier, mais sans goût, sans animation. Quand elle parla de l'habitude qu'ont les Espagnols de faire tout haut, aux femmes qu'ils voient passer dans la rue, les compliments les plus exagérés sur leur beauté, Pierrette qui changeait les assiettes, à ce moment, s'écria aussitôt : « Ah! que je serais gênée de vivre dans ce pays-là! » Cette naïve exclamation n'amena pas même un sourire sur les lèvres de Misie. Mme Reynald et son fils se regardèrent plus d'une fois, avec inquiétude.

Le soir venu, Paul dut partir. Il prit congé de Misie avec une émotion qui n'échappa pas à celle-ci, mais qu'elle ne sembla point partager.

« Mère, dit-il tout bas à Mme Reynald, en l'embrassant : tâchez donc de savoir ce qu'elle a. »

Le temps s'écoula sans qu'aucun changement survînt dans l'état de la jeune fille. Paul se désolait en songeant que le camp allait se lever et qu'il serait obligé de s'éloigner, sans être fixé sur le sort de sa plus chère espérance.

Sa mère l'engagea à demander un congé.

Le jour même où le congé commençait, Misie fut prise de la fièvre et se mit au lit.

Le médecin, aussitôt appelé, ne se déclara point d'abord; mais, dès sa seconde visite, il annonça que la malade était atteinte d'une fièvre typhoïde très grave, dont elle devait porter le germe depuis longtemps.

Pauvre Misie! que de souffrances elle endura, sans en avoir conscience, car le délire, d'abord, et plus tard un état presque léthargique lui ôtèrent jusqu'au sentiment de l'existence.

Des semaines se passèrent ainsi. Enfin, un soir, la fièvre tomba soudainement et Misie reprit connaissance; mais elle était si faible qu'elle ne put ouvrir les yeux, ni même articuler une parole. En revanche, le sens de l'ouïe semblait avoir acquis chez elle une acuité extraordinaire, car elle entendit, sans en perdre un

mot, cette conversation, faite à voix basse, au bout de la chambre :

« Mon enfant, » disait Mme Reynald, « tu n'es pas raisonnable; tu devrais te coucher cette nuit; voilà trois semaines que tu veilles et tu es pâle comme un mort : les hommes ne sont point faits pour cela. A quoi bon, d'ailleurs, rester dans le salon puisque moi je veille dans la chambre? Va dormir! Si j'avais besoin de toi, ou si elle était plus mal, je te promets que je t'appellerais.

— Dormir! » répondit douloureusement le jeune homme, dormir quand je ne sais pas encore si nous la conserverons! cela me serait impossible. Ma mère, je vous en prie, ne m'enlevez pas mon seul bonheur : celui de venir de temps en temps auprès d'elle, d'épier ses moindres mouvements et jusqu'à ses plaintes, quoiqu'elles me déchirent le cœur. Mais, voyez, il me semble que son visage a quelque chose de plus reposé, ce soir; jamais je ne lui ai vu une expression si calme, depuis sa maladie. Ah! mère, si nous la sauvions!

— Si nous la sauvons, Paul, » dit Mme Reynald, « il est probable qu'elle aura perdu à

jamais sa fraîcheur et sa beauté, sa santé aussi, peut-être. Cette maladie est terrible et passe rarement sans laisser de grands ravages dans l'organisation. Misie sera sans doute laide, mon enfant.

— Oh ! tant mieux, » s'écria le jeune homme. « Si elle était laide, elle voudrait peut-être de moi, et je la rendrais si heureuse qu'elle ne regretterait jamais sa beauté.

— Mais toi, Paul, tu l'aimerais encore, si elle était laide ?

— Mère, pourrais-je ne pas aimer Misie ! et si elle devenait laide et souffrante, n'aurait-elle pas alors un plus grand besoin d'être aimée ? »

Mme Reynald ne répondit rien ; mais elle prit entre ses deux mains le front de son fils et y mit un baiser, tandis que ses yeux brillaient d'orgueil et de tendresse.

Si les deux interlocuteurs avaient été plus près du lit, ils auraient pu voir glisser une larme entre les cils baissés de la malade.

Quand ils s'approchèrent, un peu plus tard, la jeune fille fit un douloureux effort et ouvrit deux grands yeux qui semblaient seuls vivants dans son pauvre visage flétri.

« Elle pense ! » s'écria Paul, en tombant à genoux : « elle est sauvée ! »

Il saisit la petite main décharnée qui remuait sur les couvertures et y colla ses lèvres avec passion.

Le lendemain, le médecin confirmait son espoir et disait, lui aussi : « Elle est sauvée? » Mais il ajoutait que la convalescence serait longue et remplie de périls, et qu'il faudrait les plus minutieuses précautions. Heureusement, la malade était en bonnes mains.

Paul, alors, ne veilla plus, et il pensa que Misie ignorerait toujours sa présence auprès de son lit de douleur.

Huit jours plus tard, il rejoignait son régiment, en garnison dans le Nord. Il avait fait promettre à sa mère de lui donner souvent des nouvelles.

Quand il fit ses adieux à Misie, les joues pâles de la jeune fille se couvrirent d'une vive rougeur.

« Pauvre Misie ! pensa-t-il, en soupirant : elle est si faible, maintenant, qu'elle rougit pour rien. »

XVIII.

Parmi les douces choses de ce monde, une des plus douces est la convalescence : douce en tout et à tous.

Le médecin est triomphant : ses soins sont couronnés de succès, et comme il est rarement un Ambroise Paré, il dit volontiers : « Encore un malade que *j'ai* guéri ! »

Les parents qui ont passé par de mortelles alarmes ne se lassent pas de contempler avec bonheur l'être chéri qu'ils ont failli perdre et qui revient à la santé.

Enfin, le convalescent n'est pas le moins joyeux de tous. Il trouve dans ce retour à la vie une douceur, un charme, une fraîcheur de sensations et d'impressions que la plénitude de la santé ne lui avait jamais fait éprouver. Le soleil lui semble plus brillant, la verdure plus fraîche, la brise plus embaumée, les mets plus exquis. Tous ses sens, aiguisés par un long jeûne, savourent délicieusement la moindre jouissance. Il est trop faible encore pour se charger

d'aucun travail ou d'aucun souci, et il n'a qu'à se laisser vivre.

Pourtant, la convalescence a un fâcheux côté, un seul. Je veux parler de ce régime sévère auquel vous astreint la prudence du médecin, et qui semble une vraie torture à l'appétit féroce du convalescent. Aussi, n'est-il pas rare alors d'entendre un dialogue de ce genre :

« Je voudrais une côtelette.

— Une côtelette ! c'est trop lourd, le docteur le défend.

— Alors, du canard; j'aimerais tant du canard.

— C'est encore bien pis : il ne le permettrait jamais.

— Eh bien, de la salade?

— C'est trop froid.

— Des groseilles?

— C'est trop acide.

— Des saucisses?

— C'est trop gras.

— Une aile de poulet, au moins; on ne peut pas défendre cela?

— Une aile ! c'est beaucoup trop : la moitié, soit.

BIBLIOTECA DE ANDALUCÍA Granada

— Non ! une aile entière, je veux une aile : je meurs de faim ! Oh ! on m'en ôte... »

Et le convalescent pleure, il pleure de vraies larmes pour qu'on lui donne une bouchée de plus.

Le malheureux se trouve dans la situation du pauvre Sancho, lors de son premier repas dans l'île de Barataria : son imagination lui représente les plats les plus savoureux et l'ordonnance du docteur les lui interdit successivement.

Après avoir rêvé gigot et dinde truffée, il faut qu'il se contente de deux biscuits.

Oh ! qu'il enverrait volontiers promener ce cher docteur qu'il réclamait jadis, avec tant d'impatience, quand ses visites se faisaient attendre !

Misie en est là. Elle se plaint amèrement de son hôtesse qui mesure les bouchées avec une impitoyable parcimonie, et si Mme Reynald a l'imprudence de s'éloigner un instant, la jeune fille attire le plat à elle et vole tout ce qu'elle peut voler.

Quand sa vieille amie s'en aperçoit, elle fait semblant de se fâcher et déclare à Misie que

si elle retombe malade par gourmandise, elle ne la soignera plus.

Misie affirme qu'elle n'aura pas besoin d'être soignée, qu'elle se porte à merveille et que c'est elle qui soignera les autres. Là-dessus, elle se lève... mais ses jambes flageolent, elle retombe dans son fauteuil en souriant, et dit à Mme Reynald : « Vous voyez bien que je n'ai pas assez mangé ! »

Cependant, toute chose a un terme; le docteur devient plus coulant chaque jour et la diète touche à sa fin.

Tandis que Misie, recouchée de bonne heure, dort d'un calme sommeil, Mme Reynald s'installe auprès de son lit, prend une plume et écrit à son fils :

« Mon cher Paul,

« Grande nouvelle ! notre malade est debout. Quand je dis debout, c'est une manière de parler. Le docteur lui a permis de quitter son lit et elle passe plusieurs heures dans le grand fauteuil.

« Elle est bien pâle, bien faible encore; ce-

pendant, je retrouve mieux dans cette pauvre petite convalescente notre Misie d'autrefois que dans la jeune fille triste et muette qui nous est apparue à la gare, il y a trois mois. Sa gaieté est revenue : elle cause volontiers et rit sans cesse.

« Nous avons de grandes querelles au sujet de son régime. Elle a un appétit de jeune loup, et le docteur me prêche la prudence; je la rationne donc, bien à regret, car c'est plaisir de la voir dévorer ce qu'on lui sert. Elle se venge en m'appelant *Madame Harpagon*, et si elle parvient à m'escamoter une bouchée, elle bat des mains, comme une enfant. Enfin, elle semble heureuse de vivre.

« Je pense que cette grande tristesse que nous avions remarquée en elle, à son retour d'Espagne, tenait à la maladie qu'elle couvait, et que la cause ayant disparu, l'effet l'a suivie. Pourtant, mon cher enfant, ne te réjouis pas trop. Misie est en bonne voie de guérison, physique et morale; mais je ne regarde pas la réalisation de nos projets comme assurée, pour cela. Il me semble qu'elle me cache quelque chose. Par instants, quand elle ne sait pas que

je la regarde, je la vois sourire doucement ou prendre un air d'attendrissement extraordinaire. Si, alors, elle s'aperçoit qu'elle est observée, elle rougit jusqu'aux oreilles.

« Hier, il a fallu couper ses cheveux. Ils tombaient tous par grandes mèches et auraient empêché les autres de repousser. Je les lui ai d'abord tressés en deux superbes nattes, comme elle avait coutume de le faire; puis, le coiffeur les a coupés. Quand il a été parti, j'ai conseillé à Misie de faire préparer ces belles tresses soyeuses, afin de pouvoir s'en coiffer, en attendant que ses cheveux aient repoussé.

« — Non, m'a-t-elle dit : je veux les garder ainsi, toutes naturelles, pour les donner.

« — Pour les donner? ai-je répété, très surprise.

« — Oui, a-t-elle répondu, en rougissant beaucoup : pour les donner à quelqu'un à qui cela fera plaisir. » Et elle n'a rien ajouté de plus.

« Que t'en semble, mon pauvre Paul? Hélas! je crois que Misie aime et qu'elle se sait aimée : elle a le calme, la joie tranquille que donne un amour partagé.

« Je la trouve trop faible encore pour oser la questionner et surtout pour risquer une demande formelle qui la troublera de toutes façons, soit qu'elle l'agrée, soit qu'elle la rejette. Patience donc, et courage, mon enfant! Laissons faire au temps, et à Dieu surtout qui tient les événements et les cœurs dans sa main. Quoi qu'il arrive, il te restera une affection fidèle et tendre : celle de ta vieille mère.

« J. Reynald. »

« J'ai reçu des nouvelles de Michel. Il te croit encore avec nous et nous offre à tous ses vœux d'heureuse année. Je ne t'envoie pas sa lettre aujourd'hui, parce que je veux la montrer à M. le curé qui doit venir demain faire à Misie sa visite hebdomadaire. »

. . . . . .

On croit aisément ce que l'on craint et ce que l'on désire, dit un proverbe. Paul Reynald craignait trop que Misie n'en aimât un autre que lui, pour ne pas le croire immédiatement; aussi n'éprouva-t-il aucune surprise, mais seulement un immense chagrin quand il reçut, deux mois plus tard, la lettre suivante :

« Mon cher Paul,

« Nous allons bien, sois tranquille, mon silence ne venait pas de maladie. Misie n'est plus du tout une convalescente; quoique toujours mignonne d'apparence, elle a repris un teint de santé, et des forces que rien ne lasse. Quant à moi, je n'ai pas encore perdu, Dieu merci, l'habitude de me bien porter.

« Hélas! mon cher enfant, que ne puis-je finir là ma lettre, et te laisser sur cette heureuse impression!

« Je t'avais dit, tu me le rappelles, qu'il me semblait que Misie avait un amour au cœur. Cela me paraît de plus en plus probable, et je crains bien, maintenant, de tenir le mot de l'énigme.

« Te souviens-tu que, dans ses lettres, Misie nous parlait souvent d'un chancelier, attaché au consulat de France à Séville, M. d'Hervieux? Ce jeune homme, dont tu as connu, je crois, le frère cadet, au collège, a donné à Misie quelques commissions pour sa mère qui demeure à Paris. La maladie que Misie a prise, aussitôt

arrivée, nous a empêchées de les faire ; mais, depuis sa guérison, nous sommes allées chez Mme d'Hervieux. Elle est venue, le lendemain même, nous rendre notre visite et nous a suppliées de renouveler la nôtre. C'est une femme très aimable, distinguée et assez riche, au moins à en juger sur les apparences.

« Comme Misie s'était plu à sa conversation, nous y sommes retournées aujourd'hui et nous en revenons.

« Mme d'Hervieux a prié Misie de jouer du piano, et après l'avoir écoutée pendant quelques instants, elle m'a tenu à voix basse toute une conversation. Elle m'a dit que son fils arrivait le lendemain et qu'elle devait venir nous voir avec lui ; mais qu'elle me demandait la permission de me faire sa visite le soir, afin d'être certaine de ne trouver personne et de pouvoir causer intimement. Puis elle m'a beaucoup parlé de Misie et m'a fait une foule de questions à son sujet. Bref, tout cela ne me paraît que trop clair.

« Je n'ai pas questionné Misie, en rentrant : à quoi bon ? La demande sera faite sans doute ces jours-ci et il sera temps alors de la prier

de s'expliquer. Si elle accepte, comme je le crains, ton rêve de bonheur sera brisé.

« Mon pauvre enfant, je souffre autant que toi de ta souffrance, crois-le bien, et je voudrais, au prix de tout ce qui peut m'attendre encore de bonheur sur la terre, te la voir épargner. Quand tu étais petit, un baiser de ta mère effaçait tes chagrins. Hélas! les chagrins d'homme sont plus profonds; sans cela, le baiser que je t'envoie, et dans lequel j'ai mis tout mon cœur, te consolerait, mon cher enfant bien-aimé.

« Cependant, n'exagérons rien : tout n'est pas perdu. Au moment de choisir, entre toi et M. d'Hervieux, Misie préférera peut-être son ami d'enfance...

« Encore une fois, mon Paul, courage et confiance en Dieu : aimons sa volonté quelle qu'elle soit.

« Ta vieille mère affectionnée,

« J. Reynald. »

Quand le jeune lieutenant eut fini de lire cette lettre, il s'informa de l'heure de l'express pour Paris; puis il se rendit chez le colo-

nel, afin d'obtenir une permission de quarante-huit heures.

XIX.

« Toi, toi, ici! » disait Mme Reynald, en regardant son fils, avec des yeux mouillés de larmes; « hélas! qu'es-tu venu faire, mon pauvre enfant?

— Je suis venu, » dit le jeune homme, d'une voix tremblante, « pour la revoir avant qu'elle soit promise à un autre. Ne m'avez-vous pas écrit que les d'Hervieux feraient incessamment la demande? Aujourd'hui encore, je puis sans crime écouter sa voix si douce, m'enivrer de son sourire, presser ses mains dans les miennes; demain, peut-être, je ne le pourrais plus... Pourquoi je viens? Je viens lui dire un dernier adieu, car je suis décidé à permuter pour les colonies : j'ai besoin de mouvement, et il ne me serait plus possible de supporter la vie de garnison. — Oh! Misie! Misie! murmura-t-il avec angoisse, en pressant dans ses mains son front douloureux.

— Paul! » dit Mme Reynald, « ne désespère

pas si vite; son choix n'est pas certain, je ne lui ai encore parlé de rien.

— Et vous ne lui en parlerez jamais, ma mère, » dit le jeune homme, en relevant la tête, « jamais, je vous en prie.

— Que dis-tu? tu renoncerais avant d'avoir essayé?

— Oui, » poursuivit Paul Reynald, d'un ton ferme : « Misie doit ignorer mon amour; il se présente pour elle un brillant parti, nous ne devons rien tenter qui puisse l'empêcher d'accepter. Vous avez beaucoup fait pour Misie, ma mère. Elle a une si grande délicatesse de cœur qu'elle pourrait se croire obligée de me choisir, par reconnaissance : il ne faut pas que cela soit. Vous lui ferez part de la demande de M. d'Hervieux, seulement, afin qu'elle se décide librement.

— Mon cher, mon noble enfant! » s'écria Mme Reynald, « puisse Dieu te récompenser de tels sentiments! »

Mais l'énergie du jeune homme s'évanouit soudain; il inclina sa tête sur l'épaule de sa mère et redit, douloureusement : « Oh! Misie, Misie! »

Comme si elle avait entendu cet appel, la jeune fille entra.

Paul se releva brusquement et resta immobile, dans une contemplation mêlée d'angoisse et de ravissement.

Elle était là, debout, dans la grâce de ses dix-neuf ans; sa claire silhouette se détachait sur le fond sombre de la portière à laquelle elle appuyait négligemment la main.

Misie avait de jolis traits, fins et distingués, un teint d'une blancheur nacrée, légèrement rosé aux joues; ses cheveux blonds, qui n'avaient pas eu le temps d'allonger, se roulaient en toutes petites boucles et formaient autour de sa tête comme une auréole d'or. Pourtant, ce n'était pas tout cela qui ravissait Paul.

D'autres femmes ont les traits aussi beaux, le teint aussi délicat, les cheveux aussi dorés; mais aucune, aucune femme sur la terre, n'a le regard et le sourire de Misie : ce regard si lumineux, si pur, si profond; ce sourire si plein de grâce et de tendresse. Voilà ce que pensait le jeune homme, en la regardant avec un serrement de cœur inexprimable.

Que de fois elle lui était apparue ainsi, dans

les langueurs et les tentations de la vie de garnison ! Jamais le jeune officier n'avait cédé à la moindre faiblesse ; jamais il n'avait disputé à ses camarades leurs nombreuses et trop faciles conquêtes. Cela, il le devait sans doute aux solides principes de son éducation, mais il le devait aussi à la radieuse image, toujours présente à sa pensée. Elle avait été son salut ; il pensait avec effroi qu'elle pourrait devenir sa perte, et qu'il lui faudrait désormais repousser comme un crime cette vision protectrice.

Misie traversa la chambre et lui tendit affectueusement la main.

« Eh quoi, » dit-elle, « vous voilà ? quelle bonne surprise ! Mais vous paraissez triste ; Mme Reynald aussi : qu'y a-t-il donc ?

— Rassurez-vous, » dit le jeune homme : « ce n'est rien. Je parlais à ma mère de mon prochain départ et cela nous a un peu troublés.

— De votre départ ? (Elle pâlit légèrement.) Où donc allez-vous ?

— Aux colonies, je pense.

— On vous envoie aux colonies ?

— Non ; c'est moi qui le demanderai, mais on le refuse rarement.

— C'est décidé? » demanda Misie, avec une inquiétude visible.

« Pas tout à fait, mais c'est bien probable.

— Ah! ce n'est que probable, » dit-elle, « en reprenant ses couleurs et son sourire. Alors, venez dîner : Pierrette m'a avertie que le potage est servi. »

Ce dîner fut un véritable supplice pour Paul. Il n'avait nulle envie de manger; mais il sentait le regard inquisiteur de Misie fixé sur lui et il s'efforçait d'avaler des bouchées qui l'étranglaient.

Quant à la jeune fille, elle faisait honneur à la cuisine de Pierrette, avec un entrain des plus flatteurs pour celle-ci; sa gaieté paraissait au niveau de son appétit, et Paul put se convaincre que, contrairement aux prévisions de Mme Reynald, l'horrible maladie que Misie avait soufferte ne lui laissait aucune trace. Sans ses cheveux courts, rien n'aurait rappelé cette douloureuse épreuve, si récente encore.

« Paul! » dit-elle gaiement, « à quoi pensez-vous? Vous ne dites rien. Donnez-moi à boire, au moins. Ah! quel bonheur! c'est le fond de

la bouteille; versez tout : je veux être mariée dans l'année. »

Les gens malheureux deviennent superstitieux. Le jeune homme ôta brusquement la bouteille...

« Non ! » dit-il, « je ne vous servirai pas de ce vin : il est trouble. Pierrette ! une bouteille.

— Allons, soit, » fit-elle : « ce sera pour l'année prochaine. »

Et Paul éprouva un soulagement insensé, en songeant qu'on était seulement au mois de mars.

Il était d'usage, chez Mme Reynald, qu'on se tînt le soir dans sa chambre, quand on se trouvait en famille. Elle y passa la première, pendant que Paul offrait son bras à Misie pour l'y conduire.

La jeune fille prit une tapisserie. Mme Reynald avait déjà son tricot. Paul s'assit près de la table et feuilleta machinalement un album.

La conversation languit plus encore que pendant le dîner; les deux femmes, occupées de leur ouvrage, n'éprouvaient pas le besoin de l'entretenir; quant au jeune homme, il n'avait garde de communiquer les pensées qui se suc-

cédaient dans son esprit, plus rapides et plus sombres que les nuages chassés par le vent de mars. Cette soirée menaçait de devenir monotone lorsqu'un coup de sonnette vint brusquement lui donner un nouveau cours.

Pierrette entra dans la chambre et remit une carte à Mme Reynald, en lui disant qu'on l'attendait au salon. Celle-ci, visiblement émue, s'y rendit lentement.

Paul se leva et regarda la carte que sa mère avait posée sur le coin de la cheminée. Il y vit le nom de Mme d'Hervieux.

C'était donc ce soir-là qu'allait se décider son sort! Hélas! ne connaissait-il pas d'avance ce qui l'attendait? Il pensa qu'il ferait mieux de s'y soustraire, mieux de ne pas apprendre cette affreuse nouvelle en face d'*elle*, d'elle, heureuse et souriante. Il se dit qu'il était plus sage de partir à l'heure même, ou, au moins, de monter dans sa chambre; et s'étant dit tout cela... il resta.

Le jeune officier avait passé bien des nuits sans sommeil sous la tente, mais aucune ne lui avait paru si longue que la demi-heure qui s'écoula avant le retour de sa mère.

Enfin un bruit de voix annonça le départ de Mme d'Hervieux et Mme Reynald rentra dans la chambre. Elle paraissait fort troublée.

« Paul, » dit-elle, « laisse-nous un instant : j'ai à parler à Misie. »

La jeune fille, qui n'avait pas quitté son ouvrage, releva la tête.

« Pourquoi renvoyer Paul, chère Madame? Il peut bien écouter ce que vous avez à me dire.

— Comme vous voudrez, » dit Mme Reynald qui aurait préféré épargner à son fils la nouvelle qu'elle apportait.

« Restez, Paul, je vous en prie, » demanda Misie.

Le jeune homme qui s'apprêtait à sortir, resta debout, les bras croisés, s'appuyant au mur, comme s'il craignait de chanceler.

« Misie, » dit Mme Reynald, « venez à côté de moi, mon enfant. J'ai une grave communication à vous faire; ne vous en doutez-vous pas?

— Pas le moins du monde; mais, en vérité, vous m'effrayez, chère Madame; parlez vite, je vous en prie, pour me tirer d'inquiétude. »

Et elle s'assit, tout près de sa vieille amie.

« Misie, » demanda celle-ci, en la regardant fixement : « désirez-vous vous marier?

— C'est selon.

— Alors le mariage ne vous répugne pas; seulement il faut que le mari vous plaise. Ai-je bien compris?

— Oui, » dit-elle, en rougissant un peu.

« Eh bien, mon enfant, il se présente un très beau parti : Mme d'Hervieux vient de me demander votre main pour son fils. Réfléchissez à loisir; vous avez tout le temps de donner votre réponse. »

Paul était resté immobile, seulement les veines de son front, gonflées et rougies, battaient violemment.

Misie parut fort surprise et un peu désappointée; mais elle se remit aussitôt et dit :

« Je n'ai pas besoin de réfléchir : vous répondrez *non* de ma part à Mme d'Hervieux, mais le plus aimablement possible, car elle est vraiment charmante. »

Oh! quel regard radieux Paul jeta sur Misie!

« Mon enfant, » se crut obligée de dire Mme Reynald : « prenez garde de vous décider trop vite! Cette alliance ne réunit-elle pas

toutes les conditions brillantes et solides que vous pouvez désirer? Et que devrai-je dire pour motiver votre refus d'une façon plausible?

— Vous direz une chose bien simple, chère Madame, c'est que j'en aime un autre. »

Et Misie fredonna, de sa voix pure comme le cristal, ce joli couplet d'une chanson lorraine :

Le roi lui-même
Aurait un refus,
Lariguette.
Lorsque l'on aime,
On ne choisit plus.

« Un autre! » s'étaient écriés, à la fois, Paul et Mme Reynald.

« Oui, » répéta Misie, tandis que son joli visage prenait cette expression attendrie que sa vieille amie avait quelquefois surprise : « un autre...

— Qui donc? » demanda Mme Reynald avec anxiété; « Misie! quel est celui qui a su vous plaire? Est-il digne de vous, au moins?

— S'il en est digne? » répondit la jeune fille avec orgueil : « c'est l'homme le plus noble que je connaisse! »

Elle se leva, sous l'empire de l'émotion puis-

sante qui l'agitait, et s'approchant de Paul, dont les traits contractés révélaient une véritable torture morale :

« J'aime, » dit-elle, « celui qui m'a toujours aimée ; celui qui m'aurait aimée encore si j'étais devenue laide et infirme. O Paul, mon bon ange m'a réveillée à temps pour entendre vos nobles paroles, ce soir où la fièvre m'a quittée. Je sais tout, et depuis cet instant-là, mon cœur est à vous. »

C'était bien un regard d'amour, d'amour tendre et profond, qui brillait dans les yeux bleus de Misie, pendant qu'elle tendait au jeune homme ses deux petites mains.

Paul jeta un cri si triomphant qu'il amena la Vénus à la porte, tout effarée. Mais la brave fille se retira aussitôt, pudiquement : elle venait d'apercevoir son jeune maître aux genoux de Misie. . . . . .

. . . . . .

Le lendemain, parmi les fidèles qui assistaient à la messe de huit heures, à Notre-Dame-des-Victoires, on pouvait remarquer une vieille dame, une jeune fille et un officier qui priaient avec une ferveur extrême.

Après la messe, l'officier entra dans la sacristie et en revint, quelques instants plus tard, avec un prêtre auquel il remit un anneau, orné de perles. Celui-ci le bénit et le jeune homme le passa aussitôt au doigt de la jeune fille. C'était la bague de promesse, en attendant l'alliance.

Quand on sortit de l'église, Mme Reynald voulut que Paul offrît le bras à sa fiancée.

Misie était radieuse. Elle sentait qu'appuyée sur ce bras protecteur, elle parcourrait sans crainte tous les sentiers de la vie.

Le soir, trois lettres partirent pour la Chine. Elles devaient porter à l'abbé Michel la nouvelle du grand événement, et faire vivre un instant le pauvre missionnaire dans sa famille, au moins par la pensée. On avait fixé la date du mariage à une époque assez éloignée pour avoir le temps de recevoir sa réponse, avec les bénédictions qu'on lui demandait.

XX.

Nous vous demanderons, cher lecteur, la permission de vous faire franchir l'espace de

quinze lieues et la durée d'une année, et nous vous prierons de nous suivre dans un appartement de la rue de France, une des rues aristocratiques de la charmante ville de Fontainebleau.

Cet appartement, d'un aspect fort agréable, tire uniquement son charme du goût qui a présidé à son arrangement, car il n'est ni luxueux, ni même élégant.

Le salon est simplement tendu d'une cretonne de nuances douces et gaies, et les sièges sont recouverts de la même étoffe. Mais un tapis moelleux, un bon piano, plusieurs tables couvertes de brochures et d'albums, une bibliothèque bien garnie, quelques gravures de prix, de jolies aquarelles, enfin ce qu'il faut de plantes vertes pour égayer une pièce sans la transformer en parterre, font de ce salon, fort vaste, une charmante retraite, bien préférable aux taudis parisiens qui ressemblent si souvent à un bazar chinois lilliputien, au milieu d'une serre microscopique.

La maîtresse du logis est assise sur une causeuse, à côté de la cheminée. C'est notre amie Misie d'Elmas, ou plutôt M^me^ Paul Reynald.

Elle a toujours sa jolie figure aimable et gaie; seulement ses cheveux d'or ont grandi et sont relevés sur son cou blanc par un peigne d'écaille.

Elle s'occupe attentivement à un ouvrage d'aiguille qui nous paraît prendre la forme d'un très petit bonnet.

Sa belle-mère, assise en face d'elle, dans un grand fauteuil, tricote avec ardeur une petite brassière. De temps en temps les deux femmes relèvent la tête et échangent un sourire qui prouve que leurs nouvelles relations n'ont fait que resserrer l'amitié qui les unissait.

M^me^ Reynald avait pourtant fait quelques façons avant d'accepter d'aller demeurer avec son fils. Elle prétendait qu'une belle-mère était gênante dans un jeune ménage, qu'à son âge on devait vivre seule, etc., etc.

Mais Misie lui avait fermé la bouche, en disant : « Si vous ne voulez pas venir, je ne me marie point. Il me faut une mère : voici assez longtemps que je suis orpheline. »

M^me^ Reynald s'est donc laissé faire une très douce violence, et Misie l'entoure de tant de soins et de tendresse que Paul prétend qu'il

est jaloux. Cependant, le ton avec lequel le jeune lieutenant prononce cette affirmation permet de croire qu'il ne se trouve pas mécontent de son lot, et le regard reconnaissant qu'il adresse à sa femme prouve combien il lui sait gré de rendre si douce la vieillesse de sa mère.

Le voilà qui rentre, en même temps que la bonne dont les bras sont chargés de combustible. Il déclare, en jetant son képi sur la table, que le froid est sibérien, et il s'approche de la cheminée où Pierrette empile les bûches dans un équilibre tellement instable que son maître lui prédit qu'elles vont tomber.

Pierrette affirme que non, mais elle n'a pas fait deux pas pour s'en aller qu'un énorme tison roule au milieu de la chambre, ce qui arrache un cri de surprise aux deux dames, et une exclamation de triomphe à Paul dont la prédiction se trouve accomplie.

La Vénus, tout en relevant le tison, persiste à dire qu'elle a bien fait le feu, mais que *cela annonce des nouvelles.*

Au même instant, on entend retentir en bas la voix du facteur :

« Madame Reynald !

« Madame Paul Reynald !

« Quand je vous le disais ! » s'écrie Pierrette qui descend l'escalier quatre à quatre et remonte presque aussitôt avec les deux missives qu'elle remet à leurs destinataires.

Paul, qui n'a rien reçu, s'adosse à la cheminée et regarde alternativement, avec une visible satisfaction, sa mère et sa femme. La première est absorbée dans sa lecture. La seconde, trop occupée de son ouvrage, a posé sa lettre à côté d'elle et continue de coudre avec ardeur.

Mme Reynald, après avoir fini, veut lire à ses enfants un passage qui les concerne (car cette lettre est de l'abbé), mais ses yeux se mouillent, sa voix tremble ; elle est obligée de passer la feuille à son fils qui lit tout haut :

« Mes chers amis, le récit de votre bonheur m'enchante. Il me semble qu'il ne manque dans votre intérieur qu'un meuble de plus. Je veux parler d'un vieux missionnaire qui vous demandera quelque jour place au coin de votre foyer, pour y chauffer ses rhumatismes. Dans

une vingtaine d'années (car on s'use vite ici), quand je serai bien maigre, bien jaune, bien voûté, que je ne pourrai plus remuer ni être bon à rien, j'irai vous demander l'hospitalité et prendre mes invalides sous votre toit. A moins, pourtant, que d'ici-là le bon Dieu ne me juge digne de la grâce du martyre, mais je n'ose l'espérer : ce serait trop beau.

« En attendant, mon cher Paul, je te remercie de ta lettre si affectueuse et je te prie de remercier ta bonne petite femme de sa tendresse filiale pour notre chère maman.

« Mes prières ne vous manquent pas, mes bons amis; je fais aussi prier mes petits Chinois pour le jeune Français que vous attendez et dont je serai très heureux d'être le parrain. »

— Ce bon abbé ! » s'écria Misie qui avait interrompu sa lecture pour écouter. « Que nous serons heureux tous ensemble !

— Oui; mais quand? » soupira Mme Reynald. « Il parle du martyre avec une tranquillité qui fait frissonner...

— Me sera-t-il permis, Misie, » dit Paul qui sentait le besoin d'opérer une diversion, « me

sera-t-il permis de demander de qui est la lettre que tu as reçue?

— Lisez-la vous-même, *Otello*, » répondit Misie, en souriant. Et elle arran gea sa jupe pour faire une petite place auprès d'elle.

Otello s'assit sur la causeuse, à côté de sa femme, décacheta la lettre qu'elle lui tendait, et lut haut :

« Séville, 20 avril 18..

« Ma chère cousine,

« Casta me charge de vous répondre aujourd'hui, car elle est trop fatiguée pour le faire.

« Votre bonne lettre nous a trouvés dans les larmes, et en échange de l'heureuse nouvelle que vous nous annoncez, nous en avons une bien triste à vous apprendre. Notre Viejo est mort!

« Je suis sûr que cette perte vous sera sensible, car vous l'aimiez beaucoup et il vous aimait aussi. Que de fois il nous a parlé de vous, depuis votre départ!

« Pas plus que nous, ma chère Misie, vous ne l'aviez pris pour un mendiant vulgaire,

et pourtant combien vous étiez loin de vous douter!.... Mais il faut, pour que vous compreniez ce que je vais vous dire, que je vous raconte d'abord une bien douloureuse histoire.

« Il y a trente ans, vivait dans la province de Guipuzcoa, aux environs de Bergara, le marquis Andrés de las Peñas. Le marquis était âgé de quarante ans, veuf, et avait un fils de quatre ans. Cet enfant, merveille de beauté et d'intelligence, était le vivant portrait de sa mère, ce qui le rendait doublement cher au marquis. Celui-ci, quoique loyal et généreux, était plus généralement craint qu'aimé, car la violence habituelle de son caractère le rendait redoutable. Deux êtres seulement : sa femme et son fils qu'il chérissait avec passion, avaient échappé à ses emportements, et il ne s'était jamais départi envers eux d'une douceur pleine d'indulgence.

« Un jour qu'un de ses intendants, homme de probité suspecte, venait lui rendre compte de son administration, un différend s'éleva entre eux. Le maître fit d'amers reproches, et le serviteur, profondément mortifié, aggrava sa faute par des répliques d'une insolence telle que

la colère du marquis ne connut plus de bornes. Il saisit un revolver, placé sur son bureau, et fit feu sur l'intendant infidèle. Celui-ci, s'étant vivement baissé, évita le coup qui atteignit en plein cœur l'enfant du marquis, entré depuis quelques instants sans que les deux hommes, dans la chaleur de leur querelle, s'en fussent aperçus.

« Je vous laisse à penser la douleur du père..

« Quand le corps de l'innocente victime eut été déposé à côté de celui de sa mère, le marquis, après avoir congédié tous ses serviteurs en les indemnisant princièrement, ferma son château et disparut.

« Au bout de quelques années, comme on n'entendait plus parler de lui, ses héritiers le crurent mort et se présentèrent à Bergara pour recueillir la succession. Le notaire leur apprit alors que le marquis était en vie, qu'il avait quitté le pays et que lui seul, son notaire, connaissait sa retraite; mais qu'il avait juré de garder le secret jusqu'à la mort de son client, lequel ne devait jamais revenir dans ses domaines.

« Misie, vous l'avez deviné, n'est-ce pas? Le marquis Andrés de las Peñas et notre Viejo ne sont qu'une même personne. Certes! le crime de cet homme fut horrible; mais quelle expiation! Et que la religion qui inspire de tels repentirs est grande!

« Ces paroles, venant de moi, vous étonneront sans doute, ma chère cousine, car vous m'avez connu aussi indifférent, aussi sceptique et même, hélas! aussi railleur que possible. C'est qu'alors je n'avais pas souffert; et, comme le dit l'Écriture, *celui qui n'a pas souffert, que sait-il?* Depuis la terrible angoisse dans laquelle m'a plongé la disparition de mon enfant, mon cœur a été changé, mes yeux se sont ouverts. J'ai beauconp réfléchi; j'ai lu d'admirables livres, plus dignes de l'intelligence et du cœur d'un homme que les gazettes et les brochures impies dont mon esprit se repaissait jadis, et j'ai retrouvé, aussi vive, mais plus profonde, car elle est mûrie par la réflexion et l'étude, la foi bienfaisante de mon enfance.

« Mais revenons au Viejo. Sa maladie a été courte, sa mort presque sans agonie. Casta n'a

guère quitté son chevet, et à chaque instant Juanito venait le voir et demandait pourquoi il restait toujours au dodo. Le pauvre malade, plus accablé par la faiblesse que par la souffrance, souriait doucement à son petit favori.

« Le vendredi saint, vers midi, Casta l'a trouvé si mal qu'elle a fait chercher le curé de San Miguel qui était déjà venu le voir plusieurs fois.

« C'est un saint, » nous a dit le bon père, en quittant notre Viejo.

« A deux heures, l'agonie a commencé. Elle fut courte et douce.

« Nous ne voulûmes pas, naturellement, laisser exposer le corps de notre vieil ami à la cathédrale. Casta l'habilla elle-même, aidée d'Alejandra. Elle lui mit de mes vêtements, car il ne possédait que des haillons. Quand il fut revêtu de noir, avec son teint pâli et ses traits un peu sévères, adoucis par la mort, il avait un air de noblesse extraordinaire. Nous l'exposâmes à la fenêtre de la salle verte, et la beauté de son visage frappait d'admiration tous les passants.

« J'avais donné des ordres pour qu'on lui fît

un enterrement convenable, tel que s'il eût été notre parent. Quel ne fut pas mon étonnement quand on m'annonça l'arrivée d'un notaire de Bergara qui demandait à me parler, comme dépositaire des dernières volontés du Viejo! Cet homme nous révéla le secret que je vous ai conté et qui nous remplit d'admiration, plus encore que de surprise.

« Le marquis Andrés de las Peñas laisse sa fortune aux pauvres, à l'exception de quelques legs à des parents. Il avait ordonné expressément qu'on l'enterrât comme un mendiant, et à visage découvert, suivant l'usage de son pays. Il ne voulait pas, disait-il, se soustraire à l'humiliation de la mort en cachant aux regards des hommes les flétrissures qu'elle infligerait à son misérable corps.

« Dieu se servit de l'humilité de son serviteur pour le glorifier. La nouvelle de sa mort ne fut pas annoncée par les journaux, mais elle courut de bouche en bouche. Tous les pauvres que ce mendiant avait secourus en secret, tous les riches que l'énigme de sa vie avait intrigués, tous les habitants de Séville, en un mot, apprirent à la fois que le Viejo

n'était plus et qu'il avait nom : marquis Andrés de las Peñas.

« Une foule immense suivit le convoi. Tous voulaient s'approcher du cercueil ouvert et contempler un instant l'admirable beauté de ce mort. Les femmes lui faisaient toucher leur bouquet, leur éventail; les hommes, leur mouchoir, leurs gants, et l'on entendait, sur son passage, retentir ce cri : El santo, El Viejo santo !

« Avant que le corps quittât la maison, Juanito, conduit par Casta, vint déposer un magnifique bouquet de camélias blancs sur ses pieds; puis, il approcha sa petite bouche du front glacé de son vieil ami et lui dit avec un accent de tendresse inexprimable : « Duérme te bien, Viejo! (1) »

« J'ai suivi le corps au cimetière. J'avais obtenu du notaire de le soustraire à la fosse commune, et je lui ai acheté un compartiment dans le grand caveau (2). On l'y a descendu à la lueur des torches dont la flamme vacillante

(1) Dors bien, Viejo.

(2) Cimetière souterrain dans lequel on n'enterre pas les morts. Les cercueils y sont glissés, chacun dans une sorte d'armoire pratiquée dans le mur, que l'on referme ensuite et dont la famille emporte les clefs.

semblait, par instants, ranimer son visage d'ivoire. Rien de plus imposant que ce spectacle : on se serait cru dans les catacombes.

« Enfin, il a fallu quitter notre ami et revenir à la maison que nous trouvons bien vide sans lui. Ce triste événement nous a fait prendre une importante décision. Nous sommes résolus à quitter l'Espagne et à venir nous fixer en France. Je vais céder ma maison de banque. J'aurais pu, en la conservant plus longtemps, accroître ma fortune; mais, telle qu'elle est, elle suffit à nos désirs.

« Depuis l'enlèvement de Juanito, Casta a pris le monde en horreur et ne veut plus y paraître. Moi, je ne l'ai jamais aimé : je me plaisais seulement à l'y voir briller. Nous avons donc dit adieu au luxe et ne désirons qu'un intérieur confortable, pour nous, et une bonne éducation pour notre enfant. Avec ce que je possède, nous pouvons, dès à présent, réaliser ce souhait. Ainsi, ma chère cousine, nous nous reverrons bientôt. Vous pensez bien que l'espoir de nous lier intimement avec vous et votre chère famille a été pour beaucoup dans notre détermination.

« Mais Casta me presse de lui passer la plume pour ajouter quelques mots à ma lettre. Je n'ai que le temps de vous assurer de mon entier et affectueux dévouement.

. . . . . .

« Frédéric t'a raconté la mort de notre Viejo, ma chère Misie, et tu dois comprendre quelle douleur cela a été pour nous tous, pour moi surtout, car depuis que ce saint vieillard habitait notre maison, j'avais appris à le chérir et à le vénérer comme un père.

« Je ne puis te dire avec quel déchirement de cœur j'ai vu emporter son corps. Il est maintenant au cimetière où nous allons souvent le visiter. Dans quelque temps, il n'en restera plus que des ossements et quelques débris de vêtements, moins corruptibles que l'homme. Cruelle pensée! Je sais bien que l'âme vit toujours; mais le corps n'est-ce rien, et ne vaut-il pas qu'on le pleure?

« Cependant, mes larmes ne sont pas amères comme celles des malheureux incrédules qui n'ont point d'espérance. Nous avons célébré l'autre semaine la résurrection du Sauveur, gage de notre résurrection à tous, et je bénis ce dogme

consolateur. Sans doute, j'aime avant tout les âmes; mais j'aime aussi les mains du père qui m'a bénie, les genoux de la mère qui m'a portée; j'aime le sourire affectueux de mon mari, le regard d'ange de mon fils et j'ai besoin, oui, *besoin* de croire qu'après une séparation momentanée le bon Dieu, dans sa miséricorde, nous rendra toutes ces choses qu'il nous a permis d'aimer.

« J'éprouve une grande joie, ma chère Misie, à la pensée de te revoir. Je te porterai deux souvenirs du Viejo. Le premier est un petit reliquaire de San Andrés qu'il portait toujours sur lui et qu'il m'a remis pour toi avant de mourir. L'autre est une boucle de cheveux blancs que j'ai coupée sur sa tête vénérée, relique aussi, car c'était bien un saint que notre Viejo. On ne sait qu'admirer le plus en lui ou de sa pénitence si austère, ou de la victoire étonnante qu'il a remportée sur son caractère, autrefois si terrible, et que nous avons toujours connu si doux.

« A bientôt, ma chérie. Aime-nous bien, comme nous t'aimons. Juanito et moi t'embrassons tendrement. « CASTA. »

Quand Paul eut achevé cette lecture, il leva les yeux sur sa femme et vit qu'elle pleurait.

« Mon cher Viejo! » s'écria Misie. « Vous ne sauriez croire quelle peine me cause sa mort.

— Et moi aussi, je le regrette, Misie, » dit Paul, d'une voix émue, « car je sais qu'il avait été pour toi un protecteur et un ami. »

Mme Reynald exprima également sa sympathie à sa chère belle-fille; puis, pour la distraire de son chagrin, elle lui montra la ravissante brassière qu'elle venait de terminer.

Un sourire éclaira aussitôt le visage de Misie dont les pleurs coulaient encore.

« Paul! » dit-elle, en appuyant sa tête sur l'épaule de son mari : « si c'est un garçon, nous l'appellerons *Andrés*, et si c'est une fille : *Andrésilla*. Le veux-tu?

— Oui, mon amour, » répondit Paul. « Et il essuya les larmes de sa femme avec deux baisers.

FIN.

FELIZA

A

MADEMOISELLE LOLITA LIONNET.

Chère petite sœur, je te dédie cette nouvelle qui te rappellera ton pays natal, et à l'inspiration de laquelle tu as eu, sans le savoir, une large part.

MARIE LIONNET.

FELIZA

I.

De tous les charmants patios de Séville, le plus remarquable était certainement celui du numéro 7 de la calle de las Palmas. Les rares passants qui s'attardaient le soir dans cette rue écartée ne manquaient jamais de jeter à travers la grille un coup d'œil d'admiration justifié par la richesse élégante de ce salon d'été. Les colonnettes, soutenant la galerie, étaient en marbre blanc, veiné de rose, et se reliaient entre elles par le délicieux arc moresque; le pavé était fait de mosaïques de couleurs à la fois éclatantes et harmonieuses; des têtes de chimères, d'une pureté de formes admirable, ornaient le bassin placé au centre, et le jet d'eau qui s'en échappait faisait retomber sa pluie

de perles sur une ceinture de camélias panachés qu'on avait fait venir de France, à grands frais; enfin, les meubles précieux, les tableaux de maîtres placés sous les galeries, les lampes dorées, suspendues par de longues chaînes entre chaque arcade, tout contribuait à enchanter le regard.

Par un beau jour de mai, ce brillant cadre enchâssait un riant tableau. Deux fillettes, d'une dizaine d'années environ, étaient assises sur des pliants, auprès du jet d'eau, et contemplaient attentivement des caméléons qui, suivant l'usage andalou, peuplaient les camélias. Tout à coup, la plus grande tendit à l'un d'eux son éventail; le petit animal s'y cramponna aussitôt, et la fillette le porta avec précaution jusqu'à la corde de la *tela* qui pendait à quelques pas. L'affreux, mais débonnaire reptile, s'accrochant à ce nouvel objet, en commença l'ascension avec la lenteur qui le caractérise; puis, arrivé à la voûte, il tourna de tous côtés ses yeux mobiles et, ne voyant aucun moyen d'y grimper, redescendit comme il était monté. A cette vue, l'autre fillette se saisit à son tour d'un caméléon et le fit monter

à la cordelette, tandis que l'autre redescendait. Les hideuses petites bêtes se rencontrèrent vers le milieu; le spectacle devint alors vraiment comique, car, ne sachant quel parti prendre, elles se lançaient des regards effroyables, tout en se livrant à des contorsions que leur laideur et la lenteur de leurs mouvements rendaient infiniment grotesques. Les enfants rirent de tout leur cœur pendant quelques minutes; mais, soudain, la plus petite reprit son caméléon, en disant :

« Pauvre chat! cela le rend malheureux.

— Laisse donc, » dit l'autre, « c'est si drôle, et ils sont si laids!

— Oui, mais ils ne sont pas méchants. » Et l'enfant reporta délicatement son protégé sur les camélias.

Ce court dialogue contenait le portrait moral des deux fillettes. Leur portrait physique eût été plus long à faire.

Regla, l'aînée et la plus grande, joignait à la pureté du type castillan l'éclat du type andalou. Dans cette ville où la beauté court les rues, on se retournait pour la voir passer; elle faisait sensation aux Délices et presque scan-

dale à San Lorenzo, et l'on pouvait prévoir que, dans quelques années, un novio (1) sortirait de chaque caillou de Séville. Les Espagnols ne recherchent point l'argent, comme les Français, mais la beauté. Est-ce plus sage? nous laissons au lecteur à décider cette grave et délicate question. Quoi qu'il en soit, Regla, possédant à la fois l'un et l'autre, ne pouvait manquer de prétendants, et tout le monde s'accordait à dire qu'elle ne resterait certainement pas longtemps en robe longue (2). Tout cela eût été fort bien avec une bonne mère, ferme et prudente; mais celle de Regla était morte en la mettant au monde ; la pauvre enfant n'avait plus que son père dont la tendresse imprévoyante développait chaque jour le penchant à l'égoïsme qu'apporte chacun de nous, en naissant. Aussi Regla ne possédait-elle pas de plus fervent admirateur de sa beauté qu'elle-même, et déjà elle envoyait plus de sourires à son miroir qu'à sa poupée.

Bien différente était Feliza, sa cousine. Plus

(1) Prétendant.

(2) En Espagne, on met la robe longue aux jeunes filles, le jour où on les juge bonnes à marier.

petite, plus pâle, plus maigre, avec des traits irréguliers et une allure enfantine, elle avait seulement ce que possède toujours l'Andalouse la plus disgraciée : des yeux magnifiques et une superbe chevelure. Elle était tout à fait orpheline et sans fortune. Son oncle, le père de Regla, l'avait recueillie volontiers, pensant que sa compagnie égaierait sa fille; il avait pris en même temps chez lui sa nourrice, la brave Manuela, excellente femme, aussi dévouée et aussi grondeuse qu'un chien fidèle, qui s'occupait des deux enfants avec un soin égal, mais avec une affection bien différente, son cœur étant tout entier à celle qu'elle avait nourrie de son lait, et qu'elle seule trouvait : *mas hermosa como la reina de España* (plus belle que la reine d'Espagne) ce qui, d'ailleurs, n'était pas beaucoup dire à cette époque.

Pendant que les fillettes jouaient dans le patio, le père de Regla, retiré dans son bureau, dépouillait le courrier qu'on venait de lui remettre. Il parcourut rapidement quelques billets; puis, décachetant une lettre, fermée par un large cachet armorié, il lut avec une profonde attention ce qui suit :

« Mon cher Hernandez,

« La Providence ne se lasse point de m'éprouver et, dans l'embarras où me plonge le nouveau coup qui me frappe, je me décide à réclamer de votre dévouement le plus signalé service. Voici ce qui m'arrive : ce n'était pas assez que mon infortuné Julio fût affligé de cécité depuis un an, il fallait encore que mon plus jeune fils se trouvât atteint à son tour. Il lui est survenu cet hiver un mal à la jambe qui a tellement empiré en peu de temps qu'on me déclare l'amputation nécessaire. Je ne puis m'y résoudre, et le temps se passe, et le mal s'aggrave. Plusieurs personnes me conseillent d'aller consulter en France; je l'aurais déjà fait si je ne craignais d'y emmener Julio dont la santé, ébranlée par son accident, ne pourrait supporter un climat plus rude. Pour Carlos, au contraire, la chaleur est à redouter, et l'on me presse de partir avant juin. Que faire de Julio? le confier à mon frère? Il sera malheureux au milieu de ses quatre turbulents cousins dont il ne pourra plus partager les jeux, et ma belle-

sœur est trop mondaine pour s'occuper beaucoup de lui. J'ai pensé qu'il se trouverait mieux, à la fois de l'excellent climat de Séville et de la société de votre charmante Regla et de sa cousine. Leurs jeux plus tranquilles, leurs causeries plus douces seront mieux en harmonie avec sa situation; enfin, je compte sur les bons soins de l'intelligente Manuela dont vous m'avez fait si souvent l'éloge. Voulez-vous, mon cher Hernandez, me garder Julio chez vous pendant mon séjour en France? ce sera, je pense, l'affaire de quelques mois, un an au plus, cela dépendra de la santé de Carlos. La sécurité que me donnerait cet arrangement diminuerait pour moi les angoisses de la séparation.

« Si votre réponse est favorable, comme je l'espère, je vous enverrai immédiatement Julio avec Cadenas, que je vous prie de conserver. C'est le plus fidèle de mes domestiques, et il est très attaché à mon fils qui ne saurait s'en passer.

« En attendant votre réponse, mon cher Hernandez, je vous serre cordialement la main, et je vous rappelle que je serai toujours heureux

de vous obliger quand l'occasion s'en présentera.

« F. DE LOS RIOS. »

P. S. — Je ne vous parle pas des frais que vous occasionnera Julio; vous fixerez à mon intendant les sommes que vous désirerez; je lui donnerai ordre, avant de partir, de vous les remettre immédiatement.

Don Hernandez relut plusieurs fois cette lettre; puis, couvrant son front de ses mains, il réfléchit longuement et profondément. Enfin, sa résolution étant prise, il se dirigea vers le patio où retentissaient les éclats de rire des deux fillettes. Leur gaieté ne fut point troublée par son arrivée. Regla courut à lui pour lui faire admirer une couronne de camélias dont elle avait orné ses cheveux noirs, caprice assez coûteux qui n'empêcha pas don Hernandez de lui adresser un sourire d'orgueilleuse tendresse qui décelait sa paternité plus sûrement encore que la ressemblance frappante existant entre sa figure pâle et grave et le visage brillant de fraîcheur de Regla. Feliza aussi s'était appro-

chée joyeusement : son oncle était bon pour elle, quoiqu'il n'admirât que sa fille.

« Mes enfants, » dit-il, « je vous annonce une grande nouvelle : vous allez avoir un compagnon. C'est le fils aîné du duc de los Rios, le marquis Julio. Son père me demande de le prendre chez moi pendant un voyage qu'il va faire en France. Je dois ma fortune au duc, je ne puis lui refuser ce service que, d'ailleurs, je suis heureux de lui rendre. Julio a quatorze ans.

— Bravo! » fit Regla, « nous jouerons au *novio*.

— Nous verrons qui court mieux de lui ou de moi, dit Feliza en avançant le pied, comme pour prendre son élan.

— Un instant, » interrompit son oncle; « j'ai oublié de vous dire que le jeune marquis est aveugle.

— Aveugle! » s'écrièrent les deux fillettes avec une expression d'effroi, mêlée de dégoût chez Regla, de compassion chez Feliza.

« Oui, aveugle; et je compte que vous aurez pour lui tous les ménagements et toute la douceur dus à sa triste position. Au revoir, ché-

ries, » dit-il en les quittant, « je vais au télégraphe; soyez sages.

— Aveugle! » répétèrent les enfants après son départ.

« Je croyais, » dit Regla, « qu'il n'y avait que les vieillards qui étaient aveugles.

— Mais, » dit gravement Feliza, « quatorze ans, c'est un peu vieux.

— Tais-toi! que tu es sotte! Est-ce qu'il pourra jouer au novio? oh! d'ailleurs, ce serait trop laid un novio aveugle, je n'en veux pas.

— Comment ferons-nous pour l'amuser? » demanda Feliza.

« Il n'a qu'à s'amuser tout seul, » répondit Regla.

« Non, non, » reprit le bon petit cœur : « je lui raconterai toutes les belles histoires de Manuela, et je pendrai la cage de mon grillon dans sa chambre. »

Les fillettes continuèrent à s'occuper du compagnon qui leur avait été annoncé; elles n'eurent guère d'autre sujet de conversation jusqu'à ce que leurs cheveux noirs fussent enfouis dans leurs oreillers blancs, et que leurs

longs cils projetassent une ombre bleue autour de leurs beaux yeux clos. Feliza en resta préoccupée au milieu de ses rêves, et plus d'une fois elle s'éveilla au cri du *sereno* (1), croyant qu'on annonçait le jeune aveugle.

II.

Quand don Hernandez fut de retour, il songea qu'il n'avait pas averti Manuela de la décision qu'il venait de prendre, et un léger pli creusa son front, car il redoutait les gronderies de la nourrice. Si le lecteur s'en trouve surpris, qu'il réfléchisse à la situation embarrassante d'un veuf chargé de deux enfants, de deux filles surtout, et il conviendra qu'une servante fidèle, intelligente et dévouée, est quelque chose d'infiniment précieux et respectable. D'ailleurs, malgré les formules humbles, obséquieuses même de la langue espagnole, il est certain qu'en Espagne les rapports entre maîtres et domestiques sont empreints

(1) Veilleur de nuit qui parcourt la ville en criant les heures.

d'une grande familiarité : on ne tient pas ceux-ci à l'écart comme en France. Bref, dans la maison de don Hernandez, Manuela comptait comme une autorité. Sa figure épanouie avait une expression de jovialité et de franchise, mais le duvet brun qui ombrageait sa lèvre n'était point un signe trompeur : la nourrice avait le caractère viril et, du vivant de son mari, elle était absolument la maîtresse. Son ménage n'en avait pas moins bien marché ; le brave Pepo, admirant beaucoup sa femme, se trouvait trop heureux de lui obéir en tout ; il en était d'ailleurs récompensé par une affection sans bornes et des soins constants. Il mourut en la bénissant et lui laissa un fils qui était resté chez ses grands-parents paternels, à Cabra, quand sa mère entra chez don Hernandez. Manuela trouva tout simple, dès son arrivée, de commander aux autres domestiques et, parfois même, à son maître.

« Comment va-t-elle prendre la chose ? » se demandait celui-ci, avec inquiétude.

La réponse ne devait pas se faire attendre : au moment même, la portière s'écarta et la nourrice parut.

« J'allais t'appeler, » dit don Hernandez, « j'ai à te parler, Manuela.

— Et moi aussi, j'ai à parler à Votre Grâce. Que disent les petites? vous allez recevoir chez vous le fils du duc de los Rios?

— Oui; je dois cela à son père, vois-tu.

— Bon! un garçon avec deux filles... vous voilà frais!

— Un garçon de quatorze ans, Manuela, et pour quelques mois seulement.

— Quelques mois ou quelques années : quand on aime à se débarrasser de ses enfants, on s'en débarrasse le plus qu'on peut.

— Il m'était impossible de refuser; songe donc que c'est le duc de los Rios...

— Caramba! c'est trop d'honneur! et si on vous proposait tous les infants par-dessus le marché, gageons que vous les prendriez.

— Allons, Manuela, sois raisonnable; cela ne te donnera pas beaucoup plus de peine : il amène son domestique pour le servir.

— Son domestique! bon, bon, encore un âne de plus à conduire au marché. Mais, puisque son père va en France, pourquoi ne l'emmène-t-il pas? Quand on a des enfants,

on les garde : à chacun de porter sa croix.

— Il est aveugle et souffrant, il ne supporterait pas le voyage.

— Aveugle! » s'écria la nourrice, en joignant les mains, « sainte Vierge! et vous ne me le disiez pas! Et quand arrive-t-il, ce cher ami du bon Dieu? Je vais lui préparer la chambre du cierro; c'est la plus fraîche, il sera bien là.

— Oui, oui, va, » dit avec empressement don Hernandez, ravi de la tournure inespérée que prenaient les choses. « Il arrivera dans quelques jours, je suppose, mais nous en recevrons sans doute avis... Ma foi, » ajouta-t-il en lui-même, » si j'avais pu me douter que lui dire qu'il est aveugle produirait un tel effet, j'aurais commencé par là. » Et sur cette réflexion, don Hernandez s'allongea dans son fauteuil avec la béatitude d'un homme dont la conscience est délivrée d'un poids.

Pendant ce temps, Manuela réveillait tous les gens de la maison...

« Antonio! Ramon! Urbano! allons, debout, fainéants! qu'on m'apprête la chambre du cierro, lavez-la proprement; étendez l'es-

tera (1) montez la moustiquaire. Caramba! êtes-vous tous devenus sourds? et faudra-t-il, pour vous réveiller, la trompette du jugement dernier? »

Ainsi arrachés aux douceurs de la sieste, les malheureux valets s'étirèrent les bras, se décrochèrent les mâchoires, à force de baillements; et, finalement exécutèrent les ordres de l'impérieuse nourrice.

Celle-ci, dont le cœur valait mieux que le caractère, s'était trouvée tout à fait désarmée en apprenant l'infirmité du jeune marquis, et elle l'attendait, maintenant, avec presque autant d'impatience que les fillettes. Cependant, comme il n'était pas dans sa nature de dépouiller aisément tout sentiment de contradiction, elle réserva pour le domestique un fond d'hostilité. Ce garçon, ayant servi chez un duc, était sans nul doute, exigeant, dédaigneux, insupportable; mais elle, Manuela, se chargerait de le remettre à sa place et de le faire marcher au pas, comme les autres. Ce fut l'objet de ses réflexions pendant l'attente.

Un jour que, sous l'empire de ces pensées,

(1) Natte tressée de joncs multicolores.

ses sourcils se contractaient, sa bouche prenait un pli menaçant et toute sa physionomie un air extraordinairement rébarbatif, la porte de la cuisine s'ouvrit, poussée par la main d'un garçonnet d'une dizaine d'années. Il arrive souvent, au milieu d'un violent orage, que les nuages les plus noirs et les plus épais se trouvent tout à coup percés par un rayon vainqueur qui rend subitement au ciel son éclat. Ainsi s'éclaira le visage de Manuela, quand elle aperçut l'enfant qui entrait. C'est que c'était son enfant à elle, son Pepito, le frère de lait de Feliza.

Après un baiser retentissant que prolongèrent d'un commun accord la mère et le fils, Manuela se recula un peu pour mieux voir l'enfant. Il était vraiment bon à regarder le petit Pepito, avec ses yeux noirs brillant comme des escarboucles sous les mèches frisées de ses cheveux bruns, sa peau dorée comme une orange, et ses dents blanches que découvrait le perpétuel sourire de ses lèvres rouges, car le bambin était joyeux comme un fandango.

« Tu as encore grandi, Pepito, » dit Ma-

nuela avec complaisance ; « sûrement, depuis Noël tu as bien grandi d'une pulgada.

— J'aurai bientôt la taille d'un soldat, mère ! » Et Pepito se redressa fièrement sur ses petits pieds nus.

« Tais-toi, » fit Manuela, soudain assombrie, car l'enfant venait de ranimer une vieille querelle. Son seul désir était de devenir soldat, et la pauvre femme qui n'avait que lui au monde s'opposait de toutes ses forces à cette précoce vocation. « Tais-toi, » reprit-elle, « si tu avais seulement pour un ochavo (1) de raison, tu viendrais avec moi. Je suis sûre que don Hernandez t'emploierait volontiers à une foule de choses ; tu aurais une bonne nourriture et un joli costume.

— Une bonne nourriture ! » dit l'enfant, avec un joyeux éclat de rire ; « qu'y a-t-il de meilleur que le pain et l'ail? Et, pour mieux appuyer son dire, il tira de sa poche un croûton, avec une gousse, dans lesquels il mordit à belles dents. « Un joli costume ! Quand on a des souliers, on ne peut plus marcher, et avec une belle culotte, il ne faut pas monter aux

(1) Liard.

arbres. Et puis, vois-tu, c'est très beau ici, mais j'y étoufferais. Et le grand-père qui n'aurait plus personne pour conduire ses mules?

— Où est-il? il t'a amené, je pense.

— Oui, mais il s'est arrêté à la posada, et moi je suis venu tout de suite pour voir plus tôt ma mère, Manuela. Et Feliza, je peux la voir?

— Oui, viens, » dit sa mère. Elle l'emmena à la chambre des fillettes qui lui firent le meilleur accueil. Feliza l'aimait comme un frère. Quant à Regla, elle ne dédaignait pas les petits présents de Pepito. Le bambin arrivait toujours de son village, chargé de fleurs d'orangers ou de grenadiers, cueillies en route, et de *dulces* (1) faits par la vieille Pepa, sa grand'mère. Or, tout ce que faisait Pepa était exquis; et, si l'ordinaire de la famille se composait en effet de pain et d'ail, il y avait tous les dimanches un *puchero* et tous les jours de feria du *turron* et des *buñuelos* qui eussent pu être servis sur la table royale.

Pepito causa longuement; puis il alla saluer don Hernandez qui recommanda à Manuela de lui faire faire un bon déjeuner. Grâce à ces

(1) Sucreries, bonbons.

multiples et agréables occupations le temps passa vite et quand les pas des mules se firent entendre, la mère et l'enfant s'écrièrent : « Déjà! »

Le vieux Marco échangea avec sa belle-fille quelques brèves et affectueuses paroles, puis dit qu'il fallait repartir.

Pepito, après mille embrassades, sauta sur une des mules qu'il avait nommée Regla parce qu'il la trouvait la plus belle des mules, comme Regla lui semblait la plus belle des filles. Je ne sais si ce naïf hommage eût flatté celle qui en était l'objet, mais son admirateur ne le lui avait pas confié. Quant aux autres mules, Pepito, cédant à ses instincts militaires, les avait baptisées l'une : capitana (capitaine) l'autre coronela (colonelle.)

Toutes trois prirent la file au pas, rasant les murs. Manuela resta sur le seuil à contempler leurs ombres qu'allongeait le soleil couchant, et qui étaient surmontées : la première, d'un sac de provisions, la seconde, de la silhouette majestueuse du vieux Marco, et la troisième de l'ombre mobile de son petit-fils. Mais bientôt le cortège tourna la rue. Ainsi

que le font, en ce monde, les meilleures choses, cette bonne journée avait pris fin.

III.

Plusieurs semaines s'écoulèrent sans qu'on reçût aucune nouvelle, et les habitants de la calle de las Palmas commençaient à croire que le jeune marquis ne viendrait jamais quand il arriva, sans être annoncé, par une belle matinée de juin.

Lorsqu'il entra, s'appuyant légèrement au bras de son domestique, le premier mot des fillettes fut : « il n'est pas aveugle! » Il avait, en effet, de grands yeux noirs qui, au premier abord, pouvaient faire illusion; mais il suffisait de quelques secondes d'examen pour s'apercevoir qu'ils étaient sans regard, et que leur mobilité continuelle n'avait pour cause qu'une contraction nerveuse, indépendante de la vision.

On éprouvait à son aspect un sentiment mélangé d'admiration et de regret : jamais regard humain n'aurait illuminé un plus char-

mant visage. Le pauvre enfant avait des traits d'une beauté sculpturale que faisait ressortir sa pâleur mate; ses cheveux, coupés ras à la mode espagnole, ne cachaient pas le pur contour de sa tête, et tous ses gestes, malgré son infirmité et sa jeunesse, étaient empreints d'une noblesse native.

Feliza, si pétulante d'ordinaire, se sentit intimidée; elle courut avertir son oncle qui vint lui-même chercher le jeune marquis et le conduisit dans son cabinet, après avoir recommandé à Manuela de soigner le déjeuner.

La nourrice, quoique suffoquée par cette arrivée subite, se prépara à déployer tous ses talents! car, dit-elle : « si les belles choses ne peuvent plus lui faire plaisir à voir, les bonnes lui feront toujours plaisir à manger. »

Au bout de quelque temps, don Hernandez revint vers les fillettes avec le jeune aveugle. « Voici, leur dit-il, votre nouvel ami; je vous le confie pour que vous lui fassiez prendre connaissance de la maison. »

« Veux-tu venir avec moi? » demanda Feliza, avec le délicieux tutoiement des enfants.

« Je veux bien, » répondit le jeune garçon.

« Comment t'appelles-tu?

— Julio

— Moi, je m'appelle Feliza, et elle, Regla; viens. » Disant cela, elle lui prit la main et commença à le guider, avec autant d'adresse que de sollicitude, tandis que Regla les suivait nonchalamment.

La causerie fut animée; les questions, surtout, se multipliaient; bientôt, les trois enfants furent au courant de tout ce qui les concernait comme s'ils s'étaient toujours connus.

Feliza fit reposer Julio dans le jardin, à l'ombre des bananiers. Regla, dont la curiosité se trouvait satisfaite, était rentrée dans la maison.

« Je vais te faire un bouquet, » dit Feliza; « reste là, pendant que je cueillerai des fleurs » Elle s'éloigna pour quelques minutes; quand elle revint, chargée de sa moisson, elle vit des larmes dans les yeux de Julio.

« Qu'est-ce que tu as? » demanda-t-elle, avec inquiétude; « tu souffres? »

Le jeune garçon secoua la tête.

« Tu as du chagrin? »

Il ne répondit pas.

« Pauvre Julio! » dit la fillette, d'une voix tremblante d'émotion; « c'est bien triste d'être aveugle, n'est-ce pas?

— Non, » répondit Julio, « ce n'est pas cela. Ce qui est triste, c'est d'avoir perdu sa mère et d'être séparé de son père et de son frère.

— Mais, Manuela sera comme ta mère, et moi je serai ta sœur; dis, veux-tu? » Et se jetant à son cou, elle l'embrassa de tout son cœur.

« Tu es bonne, petite Feliza; je t'aimerai bien, merci.

— Eh bien, qu'est-ce que je pourrais faire pour t'amuser, maintenant que nous avons tout dit? Qu'est-ce que tu aimais le mieux faire, quand tu voyais?

— J'aimais bien étudier...

— Étudier! » s'écria Feliza, au comble de l'étonnement; car, elle était paresseuse comme une couleuvre et n'avait appris qu'à grand' peine à lire et à écrire. « Quel drôle de goût tu as! Mais, si cela t'amuse, je vais chercher mes livres et je te ferai étudier tout de même. » Courant aussitôt à sa chambre, elle en rapporta les quelques livres qu'elle possédait. Il se trouva que l'aveugle les connaissait tous de-

puis longtemps. Il apprenait, lui, l'histoire moderne, la cosmographie, la physique, l'algèbre, l'histoire naturelle, le latin, le français, etc.; bref, Julio était un savant. Feliza le contemplait avec admiration.

« Comment as-tu fait pour apprendre tout cela? c'est si ennuyeux!

— Mais non, » dit Julio, « c'est très amusant, au contraire. » Et il lui raconta comment il avait pris le goût de l'étude avec un prêtre français qu'il avait eu pour précepteur, et qui enseignait d'une manière si attrayante qu'on ne se lassait point de l'entendre. Ce prêtre était venu en Espagne pendant plusieurs années parce qu'on lui avait ordonné les pays chauds, après une grande maladie qu'il avait faite; mais, sa santé s'étant rétablie, il était retourné en France, et il écrivait toujours à son ancien élève qu'il aimait beaucoup. « Ah! si je l'avais encore, » disait Julio, « je pourrais continuer à m'instruire; je n'aurais besoin que de l'écouter, et je ne m'ennuierais pas si souvent.

— Il faut prier le bon Dieu qu'il redevienne malade, » dit Feliza.

Julio ne put s'empêcher de rire de cette idée.

« Non, non, » dit-il; « je l'aime beaucoup et je serais bien fâché qu'il fût encore malade.

— Alors, si tu veux, je te lirai tes livres à toi, excepté le latin et le français; je ne sais pas trop bien lire, mais je m'appliquerai. »

Julio la remercia. Il était heureux de l'affection que lui témoignait cette bonne petite, et il sentait qu'il aurait en elle une amie.

Le déjeûner interrompit toutes les causeries; puis les enfants jouèrent à plusieurs petits jeux pouvant être partagés par un aveugle, de sorte que la journée s'écoula assez rapidement.

Le soir, Julio fut embrassé par tout le monde. La brave Manuela, elle-même, après l'avoir arrangé dans son lit, lui appliqua un de ces baisers de nourrice dont elle avait le secret, et le pauvre enfant, avant de s'endormir, remercia Dieu qui lui avait presque rendu une famille.

IV.

La chaleur est venue, une chaleur étouffante, suffocante. Depuis quatre mois, il n'est pas tombé une goutte de pluie, et le ciel conserve

son implacable sérénité. Déjà, selon le proverbe andalou, on ne rencontre plus dans les rues, avant le coucher du soleil, que les chiens et les Français. Les domestiques de don Hernandez ont beau se lever une heure avant l'aube pour étendre la *tela* (1) au-dessus du patio, l'air du patio lui-même est à peine respirable. Les gouttes du jet d'eau sont bues par l'air avant de retomber; les camélias se flétrissent; les caméléons seuls, dans cette atmosphère embrasée semblent à leur aise : ils se promènent constamment et deviennent presque vifs.

Si les rues sont désertes pendant le jour, elles se trouvent, en revanche, extraordinairement peuplées pendant la nuit, la municipalité ayant, vu la température, autorisé les pauvres à y transporter leur lit. Les uns y placent une paillasse, d'autres un oreiller d'étoupes, la plupart, une simple capa (2). Rien de plus pittoresque que ces campements; mais une trop forte dose de pittoresque n'est agréable qu'en peinture, et don Hernandez, retenu à

(1) Toile que l'on tend au-dessus des cours, et même au-dessus de certaines rues.

(2) Manteau.

Séville par ses affaires, songe à procurer aux enfants une résidence plus saine. Il va les envoyer dans sa huerta (1) de San-Lucar, sous la garde de Manuela et de Cadenas, devenu son inséparable. « Est-il possible? Cadenas! celui qu'elle attendait avec tant d'hostilité et qui devait avoir tous les défauts! A-t-il donc pu trouver grâce à ses yeux? — Oui, quelque surprenant que cela paraisse, il en est ainsi. Cadenas est l'admirateur, l'ami, le bras droit de Manuela. Cette situation honorable et enviée, il ne la doit pas à son caractère débonnaire, à son honnêteté de Galicien, à sa robuste activité; non, toutes ces qualités eussent été insuffisantes, et il faut chercher ailleurs le mot de l'énigme. »

Cadenas est fou de Feliza; il se ferait hacher pour elle; après son jeune maître, c'est sa plus vive affection : voilà ce qui lui a conquis le cœur de la nourrice. Aussi le soigne-t-elle comme elle sait soigner. Elle lui donne les meilleurs morceaux de *puchero* et les plus gros *garbanzos*. Quand les autres domestiques, passablement jaloux de ce genre de préférence, demandent malicieusement à Manuela pourquoi

(1) Maison de campagne.

le duc de los Rios a choisi un borgne (Cadenas n'a qu'un œil) pour conduire son fils aveugle, elle répond sèchement que c'est *pour faire causer les bavards.*

Tout le monde s'occupe des préparatifs du départ. On n'aurait pas attendu au mois de juillet pour quitter Séville sans une course de taureaux qui vient d'avoir lieu. Regla voulait y aller; elle tenait à la voir et, surtout, à y faire voir son joli visage, encadré de la mantille blanche; or, quand Regla veut quelque chose, elle le veut bien.

Feliza n'y a pas été, car elle ne saurait goûter un plaisir sans son cher Julio. L'intimité des deux enfants croît de plus en plus; ils sont si jeunes que personne ne songe à y mettre obstacle. Ils se réjouissent d'aller à San-Lucar : le voyage est agréable par le bateau à vapeur, et la propriété de don Hernandez, moins coquette que son habitation de Séville, est, en revanche, beaucoup plus vaste; puis, il y a la mer, ou tout au moins le commencement de la mer, car c'est à l'embouchure du Guadalquivir.

Le moment tant désiré du départ arrive enfin. Don Hernandez a conduit tout son monde au

bateau; il a fait à chacun mille recommandations, et il reste longtemps debout, sur la rive, agitant son mouchoir auquel répondent les éventails des deux fillettes. Mais voilà qu'on s'éloigne à grande vapeur; Séville n'est presque plus visible; seule sa gigantesque cathédrale dresse encore à l'horizon sa masse imposante, surmontée de l'élégante silhouette de la Giralda.

Feliza s'installe sur le pont, à côté de Julio, et lui signale les rares objets qui passent sous ses yeux. Rien de moins peuplé que les rives du célèbre fleuve. Voici un héron mélancolique, fiché sur sa patte; plus loin, un laurier rose en fleurs; plus loin encore, quelques oliviers au feuillage gris et... c'est tout. Mais, au bout de quelques heures, le fleuve s'élargit, ses eaux deviennent moins troubles, le bateau tressaille légèrement et une vivifiante senteur marine se dégage de l'atmosphère.

« Voici San-Lucar! s'écrie Feliza.

Le transbordement, l'installation tardive, le dîner, tardif aussi, tout cela conduit à la nuit, et les hôtes de la Huerta sont bientôt endormis.

Le lendemain, Feliza fut levée la première.

Il s'agissait de faire *voir* à Julio toute la propriété. Aussitôt après avoir pris leur chocolat, les deux amis sortirent de la maison en se donnant la main, s'arrêtant parfois quand la fillette voulait cueillir une fleur ou un fruit, tout en entretenant une de ces longues causeries dont leur âge a le secret. « Heureux les enfants, s'ils connaissaient leur bonheur! » pourrait-on dire, car le mot de Virgile s'appliquerait à eux plus justement encore qu'aux laboureurs.

Feliza s'abandonnait sans réserve à la joie qu'elle éprouvait d'avoir toujours à côté d'elle un compagnon affectueux et sympathique, qualités qui faisaient défaut à Regla, ce qui rendait sa société peu agréable. Quant à Julio, il sentait que sa petite amie, si bonne et si obligeante, prenait tous les jours une plus large place dans son cœur, et sans l'inquiétude que lui causait l'éloignement de sa famille, il eût été parfaitement heureux.

Plusieurs fois, déjà, il avait reçu des nouvelles de France. Le duc avait consulté pour Carlos la première célébrité chirurgicale de Paris. On lui avait donné bon espoir de guérison, mais sans cacher que ce serait long. Il

était donc impossible de prévoir l'époque du retour. En attendant, Carlos prenait des leçons de l'abbé, leur ancien précepteur, et faisait, sous sa direction, des progrès surprenants.

A cette nouvelle, le pauvre Julio soupirait, non d'envie, car il aimait passionnément son frère, mais de regret. Feliza, qui s'en apercevait, lui faisait quotidiennement des lectures dans ses livres d'étude, dévouement d'autant plus méritoire que la pauvre petite, n'y comprenant généralement rien, accomplissait une véritable corvée. Cependant, de même qu'à force de forger on devient forgeron, à force de lire, la fillette prit goût à la lecture. Julio, voyant qu'elle s'y intéressait, lui donnait des explications sur tous les points obscurs pour elle, et bientôt ce ne fut plus seulement par dévouement qu'elle se livra à l'étude.

La belle Regla qui se mêlait parfois à leurs jeux avait soin de disparaître aux heures de classe, comme elle les appelait. A quoi lui eût servi de s'instruire? Avec sa beauté et sa fortune, elle serait toujours la plus admirée dans un salon, et cela suffisait à sa coquetterie précoce.

V.

Le but de promenade favori des enfants était le vieux château en ruines qui se trouve au bout de la plage des bains.

Un jour qu'ils s'y rendaient, en compagnie de Cadenas, chargé de veiller sur eux, ils virent, en sortant de la maison, un rassemblement d'une quinzaine de personnes qui causaient et gesticulaient, devant une immense affiche. Regla s'en approcha, puis revint en courant, après avoir lu quelques lignes.

« Une course lundi! une course de novillos (1).

— Ah! » dit Julio, « quand donc sont-ils arrivés?

— Ce matin, » répondit Cadenas. « Quand j'allais remplir les alcarazas, à quatre heures, j'ai rencontré les bœufs qui allaient les chercher.

— Eh bien, » dit Regla, « il faut y aller. Viendras-tu, cette fois, Feliza?

(1) Taureaux de moins de quatre ans.

— Non, les pauvres chevaux me font trop de peine.

— Mais ils ne seront pas tués : c'est une course de novillos embolados (1).

— Cela ne fait rien, j'aime mieux aller me promener avec Julio. »

Julio protesta en disant qu'il ne voulait pas que Feliza se privât pour lui.

« Je ne me prive pas, » dit-elle, « puisque j'ai plus de plaisir à être avec toi. »

Le jeune aveugle, pour toute réponse, serra affectueusement la petite main qui le conduisait.

Ils arrivaient en ce moment sur la plage. Julio se mit à marcher seul car il pouvait, en cet endroit, le faire sans danger. Tous, alors, cherchèrent des coquillages; l'aveugle les trouvait plus vite avec ses pieds que les autres avec leurs yeux, ce qui émerveillait Feliza. Il lui donna toute sa récolte.

La chaleur commençait à être fatigante, malgré une très légère brise marine. Les promeneurs cherchèrent de l'ombre parmi les ru i-

(1) Munis de boules au bout des cornes.

nes et s'installèrent chacun à sa guise. Regla se fit une couronne avec les petits fleurs jaunes qui poussaient dans les interstices des pierres; Julio s'occupa à tresser une corbeille avec des joncs que lui avait coupés Cadenas qui s'éloigna pour en refaire une plus ample provision. Quant à Feliza, elle s'assit sur une roche peu éloignée, et se mit à compter ses coquilles. — Au bout de quelques minutes, la voix de Cadenas se fit entendre.

« Señoritas, Señoritas, vous qui aimez les fleurs, venez donc par ici : c'est un vrai jardin.

— Viens-tu? » dit Regla.

« Cinquante-six; non, tout à l'heure, quand j'aurai fini. »

Regla courut rejoindre Cadenas tandis que Feliza continuait son compte; il y avait quatre cents coquilles, de toutes couleurs; elle s'amusa à les arranger sur la roche, de manière à former de jolis dessins. Elle était fort absorbée dans cette occupation lorsqu'un bruit soudain, venu du côté où elle avait laissé Julio, lui fit lever la tête. — Horreur! elle vit un taureau à quelques pas de l'aveugle... Elle voulut crier,

mais sa voix se sécha dans sa gorge. Pâle de terreur, elle saisit son ombrelle et s'avança vers son ami, aussi rapidement que le lui permettaient ses jambes tremblantes. L'aveugle, lui aussi, avait entendu du bruit; il s'était levé, inquiet et marchait justement du côté du taureau qui, l'œil sanglant et la corne basse, se tenait en arrêt devant lui. Par un suprême effort, Feliza l'atteignit; elle le saisit par le bras et le fit reculer; puis, instinctivement, elle ouvrit son ombrelle toute grande entre eux et l'horrible bête. L'animal se détourna, tandis que Julio, ne comprenant rien à ce qui se passait, mais sentant un danger, appelait Cadenas d'une voix forte.

Le fidèle serviteur accourut. D'un coup d'œil, il vit Julio debout, Feliza placée devant lui pour le défendre, et le taureau, rendu indécis, contemplant d'un air stupide l'ombrelle ouverte. En un bond, il se trouva auprès de l'animal; il tira sa *navaja* (1) et lui en porta au front un coup que n'eussent pas approuvé les amateurs, mais qui sauva son maître, car il était mortel.

(1) Couteau.

Se tournant alors vers les enfants, Cadenas enleva Feliza dans ses bras. La pauvre petite, après son effort de courage, s'était évanouie.

« Par Notre-Dame del Pilar! dit le brave homme, en prenant la main de Julio, pour le faire asseoir : cette petite a du cœur, oui! Il se mit à frictionner doucement la poitrine de l'enfant, tandis qu'il racontait à son maître le drame qui venait de se passer et dont le pauvre garçon n'avait eu qu'un sentiment confus. Les larmes de Julio coulèrent, pressées, sur le front de sa petite amie; ce fut sous cette chaude rosée qu'elle ouvrit les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a? » dit-elle. Mais la mémoire lui revint aussitôt. — Ah! Julio, sans Cadenas nous étions perdus. Et elle embrassa avec effusion le bon serviteur qui, lui aussi, pleurait. — Dis-lui merci, Julio ; je te dis qu'il t'a sauvé.

Julio serra fortement la main de Cadenas.

— C'est vous, Señorita, dit l'honnête Galicien, qui l'avez sauvé.

— Moi! non pas; je suis tombée comme une sotte; et puis, est-ce moi qui ai tué le taureau?

— Bien; mais sans vous et votre ombrelle, je serais arrivé trop tard. »

Le débat se serait prolongé si Julio n'y avait mis fin, en disant qu'il désirait rentrer. Il fallait, d'ailleurs, que Cadenas prévînt les autorités et le propriétaire du taureau. On appela Regla qui fut fort surprise, en arrivant avec sa moisson de fleurs, d'apprendre ce qui s'était passé. Elle affirma que si elle avait été là, elle n'en eût pas fait moins que Feliza; et elle alla même jusqu'à prétendre qu'elle aurait tué le taureau avec son éventail; mais on accorda peu d'attention à ses dires, ce qui la vexa beaucoup, car la señorita Regla n'aimait pas à être reléguée au second plan.

On partit en suivant la plage, cette fois sans songer aux coquilles. On ne songea pas, non plus, à admirer le radieux éclat du ciel, la limpidité des petites vagues qui venaient mourir en baisant le sable doré, ni les pittoresques attitudes des gamins qui essayaient de baigner dans la mer leurs mulets récalcitrants. Chacun était trop occupé de ses pensées, et la route se fit sans qu'on échangeât une parole.

Quand Manuela apprit ce qui venait d'arri-

ver, elle faillit en mourir, de frayeur d'abord, de joie ensuite. Elle ouvrit aussitôt l'avis qu'on devait aller remercier Dieu d'un si heureux dénoûment; nos amis acceptèrent par acclamation, et quelques instants plus tard, la petite église de San Lucar les vit arriver tous. Après une ardente action de grâces, ils laissèrent, en guise d'ex-voto, les fleurs de Regla, les coquillages de Feliza et le poignard de Cadenas, encore teint du sang du taureau. Julio y ajouta vingt douros pour l'achat d'une lampe d'argent.

— Feliza, dit-il tout bas, avant de sortir, est-ce que tu voudrais d'un mari aveugle?

— Oui, s'il était bon comme toi.

— Eh bien! je te le promets devant Dieu, tu seras ma femme, et je t'aimerai tous les jours de ma vie.

Feliza regarda Julio. Elle vit sur sa physionomie une expression de tendresse et d'énergie qui n'étaient pas de son âge; toute petite fille qu'elle était, elle en fut frappée.

— Tu seras mon mari, répondit-elle, et je t'aimerai bien aussi.

Il lui tendit un douro percé et coupé en deux.

— Tiens, dit-il, prends-en un morceau, je garderai l'autre : c'est notre promesse.

Elle le prit, et ils rejoignirent Regla qui marchait devant, avec Cadenas et Manuela.

Rentrés à la maison, ils enfilèrent leur demi-douro dans un lacet de soie et le suspendirent à leur cou, avec leurs médailles.

VI.

Au mois d'octobre, don Hernandez rappela tout son monde à Séville.

Julio s'était accoutumé à sa nouvelle famille, et il passa l'hiver assez gaiement, d'autant plus que les lettres venues de France, annonçaient une notable amélioration dans l'état de son frère. Il continua à se livrer à l'étude. Un savant jésuite, attaché à la cathédrale, venait chaque jour lui donner une leçon; et, avec l'aide de Feliza qui lui servait de secrétaire, il profita rapidement de l'enseignement distingué qu'il recevait.

Il avait appris aussi l'écriture en points saillants des aveugles; il la lisait et l'écrivait avec

facilité; mais les lenteurs de ce système, et le nombre restreint des ouvrages imprimés ainsi, l'empêchaient de s'en servir souvent. Il préférait avoir recours à la voix musicale et à la main complaisante de Feliza, qui était toujours prête à lui rendre service.

Julio, pendant cet hiver et le printemps qui suivit, se fortifia beaucoup. Son professeur, tout en l'instruisant des sciences mondaines, lui avait appris la science plus difficile et plus haute de la résignation chrétienne; la santé du jeune garçon se ressentit du calme rendu à son esprit et ne laissa bientôt plus rien à désirer.

On formait pour l'été les plus charmants projets. L'accident des dernières vacances ayant un peu dégoûté de San Lucar, il était question d'aller dans la montagne, à Cabra, tout près de Pepito, grand chasseur de grillons, salamandres, etc., et l'on se promettait de se promener toujours en la compagnie du joyeux garçon. Si le vieux Marco n'était pas content, on lui paierait quelqu'un pour conduire ses mules, et tout serait dit.

Quelques jours avant le départ, Julio reçut de son père une lettre qui vint modifier ce beau

plan, d'une façon tout à fait inattendue. Don Hernandez la lui remit, après l'avoir préparé à son contenu par quelques précautions oratoires, car lui aussi avait reçu une lettre, et il savait de quoi il s'agissait.

Voici ce qu'écrivait le duc à son fils :

Paris, 15 juin 18..

« Mon bien cher Julio,

« Les heureuses nouvelles que je reçois de ta santé par le bon Hernandez et la confirmation que m'en donne le docteur Gamero, me décident à réaliser un projet que caressait depuis longtemps mon cœur de père. — Tu vas venir te réunir à nous, mon cher fils, et je jouirai de nouveau de la présence de mes deux enfants.

« Je te ferai donner des leçons ici, avec la plus grande facilité; tu pourras poursuivre tes études presque aussi aisément que ton frère.

« Carlos est si bien, maintenant, que j'espère pouvoir à la rentrée, lui faire suivre les cours du collège Stanislas. Il boite encore un peu, mais ne ressent plus aucune douleur dans la jambe qui a été si malade, et le chirurgien me fait

même espérer que cette légère claudication disparaîtra entièrement, en continuant à suivre sous ses yeux un traitement approprié. Nous resterons donc à Paris jusqu'à la fin de vos études. Tu vois, mon cher enfant, combien de grâces nous avons à rendre à Dieu.

« Je te donne quinze jours pour prendre congé de l'excellente famille qui t'a recueilli; je te charge de leur exprimer toute ma reconnaissance pour les soins qu'ils t'ont prodigués, et dont je ne pourrai jamais assez les remercier.

« A la fin du mois, je te ferai parvenir l'argent nécessaire pour ton voyage, avec des instructions détaillées sur la manière dont tu devras le faire. Tu partiras avec Cadenas, bien entendu; vous voyagerez à petites journées, pour éviter la fatigue, et j'irai vous prendre à la frontière où le changement d'idiôme pourrait vous embarrasser; car, bien que tu sois, paraît-il, devenu très fort en français, tu pourrais t'apercevoir, ainsi que je l'ai fait moi-même d'abord, qu'autre chose est de le lire et de l'écrire, autre chose de le parler et surtout de le comprendre.

« A bientôt, mon cher enfant; Carlos et moi t'envoyons mille baisers, et nous comptons les jours qui nous séparent de ton arrivée.

« Ton père,

« F. DE LOS RIOS. »

Il serait difficile de dépeindre les émotions puissantes et contraires qui se partagèrent le cœur de l'aveugle après la lecture de cette lettre. Il ressentit d'abord une joie immense à la pensée de revoir ce père et ce frère qu'il chérissait tant; mais presque aussitôt, un regret poignant l'étreignit : il devrait quitter Feliza!

Cette enfant aimable et tendre avait été sa compagne assidue; tout d'abord leurs cœurs avaient battu à l'unisson, et, peu à peu, l'intelligence de la fillette, fort inculte dans le principe, s'était développée avec une telle énergie qu'elle était maintenant capable de partager tous les plaisirs de son esprit comme toutes les émotions de son âme. C'était elle qui avait le plus contribué à lui faire accepter son sort. Sans doute, son précepteur lui avait

enseigné la théorie sublime de la résignation, mais Feliza lui en avait appris la pratique. Pauvre orpheline, n'ayant pour tout trésor que l'affection de sa nourrice ; la plupart du temps, rebutée par Regla qui recevait tous les éloges et toutes les attentions, elle se contentait de ce qu'on lui donnait, et sa petite voix, toujours douce, n'avait jamais vibré sous l'empire d'un sentiment d'envie ou de rancune.

Julio repassait dans sa mémoire tous les traits charmants de ce caractère si aimable et pourtant si fort, quand il s'agissait de se dévouer ; il se rappelait avec émotion le drame qui s'était passé à San-Lucar, la simplicité avec laquelle sa petite amie avait bravé la mort pour le défendre, et il se disait avec angoisse qu'il ne pourrait pas vivre sans Feliza.

La voix de don Hernandez l'arracha à ses réflexions.

« Mon cher enfant, disait le digne homme, je regretterai vivement votre présence, mais je dois me réjouir pour vous du parti qu'a pris votre père : vous serez si heureux en famille ! »

Il fallait répondre. Julio le fit, non sans ef-

fort, quoique avec une politesse affectueuse, puis il sortit pour aller trouver Feliza. En traversant le patio, il rencontra Manuela qui passait.

« Manuela, dit-il, je m'en vais dans quinze jours; don Hernandez vient de me l'apprendre.

— Sainte Vierge! est-il possible? » s'écria la nourrice; et, hâtant le pas, elle entra comme la foudre dans le cabinet de don Hernandez.

« Est-ce que c'est vrai qu'il s'en va?

— Qui donc? » demanda son maître, d'un air surpris.

« Julio!

— Ah! le marquis de los Rios; mais oui, il part dans une quinzaine de jours.

— Ce n'est pas vous qui le renvoyez, j'espère? » demanda la nourrice, d'une voix vibrante d'indignation.

Don Hernandez sourit, et l'idée lui vint de prendre sa revanche.

« Tu oublies, Manuela, » répondit-il, avec calme, « qu'il est gênant d'avoir à élever un garçon avec deux filles.

— Un garçon de quinze ans, la belle affaire! ça n'a seulement pas tant de poils que moi au

menton, et c'est doux comme un agneau. Et puis, ce n'est pas pour si longtemps...

— Qui sait? » interrompit son maître : « quand on aime à se débarrasser de ses enfants, on s'en débarrasse le plus qu'on peut.

— Reste à savoir, » dit la nourrice, « si le duc de los Rios prendra bien la chose.

— Faut-il se gêner parce qu'il est duc, et devrais-je garder tous les infants, si on me les offrait?

— Bon, bon, » dit la nourrice qui comprit, « votre Grâce veut se moquer de la pauvre Manuela, mais cela n'empêche pas que l'idée de voir partir cet enfant-là me saigne le cœur.

— Crois-tu donc, dit sérieusement don Hernandez, que je ne regretterai point cet aimable garçon? Mais le duc redemande son fils, il faut bien le lui rendre; il sera, d'ailleurs, parfaitement heureux dans sa famille.

— Votre Grâce ne croit-elle pas qu'il regrettera quelqu'un ici, et que quelqu'un ici le regrettera? Pauvre fille de mon cœur! elle va bien pleurer!

— Bah! fit don Hernandez, le jeune garçon ne l'oubliera peut-être pas. Feliza est un pau-

vre parti pour un marquis, mais Julio est aveugle, cela compenserait, et peut-être serait-ce leur bonheur à tous deux. Nous verrons ce que décidera le destin.

— Le destin! je ne connais pas cet oiseau-là, mais bien sûr que la Providence bénira nos deux bons enfants. »

Et sur cette pieuse espérance, la brave Manuela retourna à son ouvrage.

VII.

Il est arrivé, le jour cruel de la séparation! Julio, après avoir embrassé à la ronde tous les habitants de la casa, a pris place dans le fond de la voiture, à côté de don Hernandez qui va le conduire à la gare.

Cadenas est sur le devant, flanqué d'un énorme panier de provisions dans lequel Manuela, profondément dédaigneuse de la cuisine d'auberge, a entassé tous les chefs-d'œuvre de sa science culinaire. La brave femme encadre dans la portière sa figure soucieuse.

« Avant tout, Cadenas, dit-elle, prenez garde

aux voleurs! On dit que Paris en est rempli. Nos brigands à nous, sont dans la Sierra, mais là-bas, ils courent les rues, et ils n'ont ni foi ni loi : ils ne se font pas plus scrupule de rançonner un pauvre domestique qu'un millionnaire.

« Julio, mon cher enfant, je veux dire M. le marquis, méfiez-vous des Parisiennes! J'ai entendu parler de ces femmes-là, voyez-vous : elles ne valent pas grand'chose, et elles ont plus de malice dans leur petit doigt que quinze Sévillanes ensemble. »

Après avoir satisfait son cœur par ces prudentes recommandations, la nourrice céda la place à Feliza qui se contenta de serrer la main de Julio, car les sanglots l'étouffaient.

L'aveugle avança sa belle tête pâle hors de la portière.

« Feliza, » dit-il, tout bas, « as-tu encore ton demi-douro?

— Je l'ai toujours.

— Moi aussi. » Et Julio baisa la petite main qui tremblait dans la sienne.

« Onze heures! nous serons en retard, » dit don Hernandez.

Ramon toucha légèrement ses chevaux qui partirent au grand trot.

« *Vayan vmds. con Dios!* » (Allez avec Dieu!) s'écrièrent, d'une voix émue, tous ceux qui restaient. Puis ils rentrèrent, attristés, dans le patio, car Julio s'était fait aimer de tous.

Les jours qui suivirent furent tristes. On ne s'était point douté de la place que tenait dans la maison ce pauvre garçon aveugle; on ne le comprit qu'en voyant le vide que causait son absence.

Don Hernandez regrettait en lui un interlocuteur aimable et sensé; Manuela, un auditeur complaisant de ses interminables histoires; Regla elle-même, l'indifférente Regla, daigna déplorer la perte de l'accompagnateur habile qui faisait si bien valoir sa jolie voix. Quant à Feliza, il lui semblait qu'elle était seule au monde.

Pendant que ses amis songeaient à lui, Julio, triste et silencieux, pensait à eux aussi. Il était encore trop près de Séville et trop loin de Paris pour que les regrets ne l'emportassent pas sur l'espoir, et Cadenas vit rouler plus d'une larme

le long des joues pâlies de son jeune maître. Il n'osa pas lui offrir de consolations : le dévoué Galicien maniait la navaja plus aisément que la parole; et, d'ailleurs, Julio, quoique bon pour les domestiques, avait un caractère sérieux et un peu réservé qui ne provoquait pas les épanchements. Cadenas se borna donc à surveiller attentivement le panier aux provisions, pensant, avec le bon sens qui le caractérisait que le chagrin finirait par céder la place à l'appétit.

Malgré l'infirmité du jeune marquis et l'inexpérience de son domestique, le voyage se passa sans encombre, mais aussi sans charme. Le pauvre Julio ne put voir ni les admirables gorges de la Sierra Morena, dont les dentelures violacées se découpaient avec une netteté singulière sur le ciel embrasé par le soleil couchant; ni le paysage stérile et grandiose qui entoure le sombre palais de l'Escurial; ni les précipices des Pyrénées, avec leurs sources murmurantes et leurs gigantesques chênes-lièges dont les cimes verdoyantes se dressaient jusqu'au niveau de la route étroite et sinueuse que suivait la diligence, emportée comme un

tourbillon au galop enragé de ses dix mules.

Dans ce temps, le chemin de fer ne traversait pas encore les Pyrénées, et toutes leurs magnificences n'étaient point cachées par ses sempiternels talus; mais le voile qui couvrait les yeux de Julio l'empêcha d'en jouir et Cadenas, malgré son bon œil, ne les vit pas davantage. Pour lui, tous les arbres et tous les rochers se ressemblaient; ce n'était, comme il le disait, que « palos y piedras » des bâtons et des pierres; puis, le brave homme était vraiment trop occupé des provisions et des malles, et surtout trop troublé par les recommandations de Manuela, qui lui avait mis martel en tête, pour accorder la moindre attention à ce qui se passait autour de lui.

Quand ils approchèrent de la frontière, il se demandait avec angoisse comment il ferait pour se débattre avec les douaniers sans abandonner son maître; aussi éprouva-t-il un véritable soulagement lorsqu'en regardant parmi la foule, il aperçut le duc.

« Señorito, votre père!

— Mon père! » et Julio se mit à trembler d'impatience et de joie.

Un instant après, il se sentit serrer dans des bras caressants.

« Mon fils ! mon enfant ! mon Julio ! »

Oh ! quelle étreinte ! Ce bonheur immense du retour dédommage presque, en vérité, des angoisses de la séparation...

Enfin le duc s'éloigna un peu, comme avait fait l'humble Manuela avec Pepito, (l'amour paternel est toujours le même, et il contempla avidement son fils, heureux de le voir si grand, fier de le voir si beau.

Mais il fallait se hâter : le chemin de fer n'attend pas, et c'était un chemin de fer français qui devait emporter nos voyageurs dans la capitale. Ils s'installèrent dans un coupé réservé où les rejoignit bientôt Cadenas, triomphant d'avoir complètement réussi à soustraire les malles aux investigations brutales des douaniers.

Le paysage, cette fois encore, ne fut pas remarqué ; il le méritait moins, d'ailleurs. Il est certain qu'en revenant d'Espagne, au sortir de ces sites grandioses et de ces horizons immenses qu'agrandit encore la limpidité de l'atmosphère, notre France nous apparaît comme un

tout petit jardin. Et pourtant, quand on est né dans ce cher pays, on sent battre son cœur en le revoyant; on arrête ses yeux avec bonheur sur cette fraîche verdure, et l'on écoute avec délices les employés qui crient le nom des stations *en français* et qui, pour cela seul, vous semblent de vieux amis!

Ce sentiment étant étranger à nos voyageurs, ils se livraient uniquement à la joie de se revoir. Leur conversation ne tarissait point; cependant, ils n'avaient pas à beaucoup près épuisé leurs récits lorsqu'ils entrèrent en gare de Paris.

Une heure après, Julio était dans les bras de Carlos, continuant ses épanchements avec ce frère, tendrement chéri.

Ces joies si profondes ne lui firent point oublier les amis de Séville. Le lendemain, une lettre volumineuse, adressée à Feliza, car elle était écrite en points, partit pour la calle de las Palmas.

Julio, après avoir raconté brièvement son voyage et longuement son arrivée, envoyait à chacun une aimable parole; il n'avait oublié personne, pas même Ramon et Urbano. A la

fin, se trouvait un passage plus affectueux pour Feliza.

La fillette lut tout haut cette lettre à la maison assemblée, mais quand elle arriva au passage qui lui était destiné, par un sentiment qu'elle eût été bien embarrassée de définir, elle le passa sous silence.

VIII.

Dans les pays chauds, l'été succède à l'hiver presque sans transition, et le printemps, cette saison à la fois périlleuse et charmante, n'existe guère que sur l'almanach; il en est de même pour les individus : la maturité succède à l'enfance sans qu'ils aient connu la période parfois ingrate, parfois attrayante de l'adolescence, période qui se prolonge tant dans notre climat.

Il y avait cinq ans que Julio était parti et les deux enfants qu'il avait laissées étaient devenues des femmes; pourtant, tout en se développant, elles avaient conservé la physionomie de leur enfance.

Feliza était restée mince, mais elle avait

grandi, et sa taille élancée ne manquait ni de grâce ni d'élégance; ses traits, sans être réguliers, avaient de la finesse; enfin elle possédait toujours ses beaux yeux dont le regard aussi franc, mais plus profond qu'autrefois, provoquait une irrésistible sympathie. Sans avoir positivement de beauté, c'était une jeune fille très agréable. Moralement, elle avait gagné plus encore. L'absence de Julio avait été pour elle un chagrin plus profond que son âge n'aurait permis de le supposer; son caractère en avait pris une teinte sérieuse qui devait la préserver de la vanité et de la futilité habituelles, hélas! à la plupart des jeunes filles, au delà comme en deçà des monts.

Elle avait continué à étudier, un peu par goût, beaucoup parce que l'étude était un souvenir de Julio. Elle n'avait passé aucun examen, car cette mode n'existait point dans son pays; mais elle avait beaucoup et surtout bien lu, avec goût et réflexion, développant ainsi son intelligence et son jugement, plutôt que sa mémoire. En un mot, ce n'était point une bachelière, mais une femme aimable, sachant causer avec autant de simplicité que d'esprit. Quant à

son cœur, il était resté le même : aimant et dévoué.

Avec toutes ces qualités, Féliza qui eût dû être, parmi les jeunes Sévillanes, une exception remarquée, passait au contraire inaperçue dans l'ombre que projetait autour d'elle sa brillante cousine.

La beauté de Regla avait tenu au delà de ce que promettait son enfance : elle était vraiment incomparable. Ses traits d'une pureté parfaite, sa peau nacrée, ses dents de perles, ses yeux de velours, sa démarche de reine, tout en elle était fait pour séduire, et à peine avait-elle paru dans un salon ou dans une promenade que les plus jolies femmes se trouvaient éclipsées. C'était au point qu'on la citait comme une des merveilles de Séville; quand un étranger y venait, on lui recommandait de ne pas manquer de voir la cathédrale, la Giralda, l'Alcazar, la maison de Pilate, et Regla Hernandez.

Le soir, aux Délices, à l'heure où elle se promenait avec son père, il y avait foule pour la regarder passer. Tous les pollitos (1) de Séville

(1) Jeunes gens à la mode, littéralement : petits coqs.

étaient sur ses talons, mendiant la faveur d'un sourire ou d'une œillade que la belle ne se faisait point faute de leur octroyer; car, il faut le dire, sa coquetterie s'était accrue en proportion de sa beauté.

Il n'y avait pas de semaine que la fille de don Hernandez, ne fût demandée en mariage, mais elle n'avait encore agréé personne. Il y a deux sentiments qui décident une jeune fille à se marier : le besoin d'affection, et le désir de l'indépendance; or, le cœur de la belle Regla avait toujours battu parfaitement calme et indifférent sous sa blanche poitrine; et, quant à l'indépendance, quel mari se serait laissé mener plus aveuglément que son pauvre père? Elle n'était donc pas pressée. Elle avait de l'ambition et se réservait pour une occasion digne d'elle; mais, en attendant, elle daignait se laisser admirer.

Depuis quelques mois, elle possédait, à sa profonde satisfaction, et au grand dépit de Manuela, une admiratrice de plus. C'était une femme de chambre française qu'elle s'était fait envoyer par une de ses amies habitant Paris, afin que ses luxueuses toilettes prissent sous les

doigts de cette habile camériste le cachet inimitable de la capitale de la Mode.

Mlle Hortense était bien la plus effrontée soubrette qui eût jamais porté le tablier blanc brodé, sur une jupe de soie. Elle ne reconnaissait dans la maison d'autre autorité que celle de sa maîtresse et se permettait souvent d'aller braver Manuela jusque dans les profondeurs de sa cuisine. Cela seul eût suffi pour irriter la peu endurante nourrice, mais ce n'était pourtant que son moindre grief contre la *Francesa*. Cette abominable créature, cette *picara* (1), comme l'appelait Manuela, dans sa légitime colère, n'avait-elle pas jeté un sort sur Pepito? — Eh quoi! Pepito, le petit Pepito? — Mon Dieu, oui. Le petit Pepito avait fait comme les autres, il avait grandi. C'était maintenant un garçon de bonne mine, leste et bien découplé, de physionomie avenante et joyeuse. Certes, quand il passait, conduisant sa longue file de mules (car le troupeau s'était accru), en chantant quelques *coplas*, de sa voix harmonieuse et bien timbrée, les filles de Cabra l'écoutaient avec plaisir et le suivaient longtemps

(1) Vaurienne.

du regard; et, comme il était un bon travailleur et un bon chrétien, aucun père ne l'aurait refusé pour gendre. Mais Pepito ne regardait seulement pas les filles de Cabra, il n'avait d'yeux que pour la chambrière de Regla, de même que, quand il était enfant, il ne voyait que sa maîtresse.

Sa mère lui avait fait comprendre que la fille de don Hernandez n'était point destinée à un muletier, et, s'il admirait encore Regla, ce n'était plus que comme un beau tableau, ou une belle statue; mais à peine la pauvre Manuela s'applaudissait-elle de ce changement que l'inflammable Pepito avait senti son cœur brûler pour les beaux yeux de la soubrette. « Des yeux couleur de faïence, avec un teint de papier mâché, comme toutes ces Françaises, et des cheveux aussi jaunes que de la paille, et aussi brouillés qu'une omelette, » disait la nourrice, avec un patriotique dédain; « je vous demande un peu, » ajoutait-elle, « si le diable n'est pas là-dessous? » Et Dieu sait les sermons qu'entendait Pepito! mais le jeune gars étant, pour le moins, aussi têtu que ses mules, l'éloquence maternelle se trouvait impuissante. Chose remar-

quable : autant Manuela en voulait à son fils de rechercher la femme de chambre, autant elle en voulait à celle-ci de rebuter Pepito. Le cœur humain, le cœur des mères, surtout, a parfois d'étranges inconséquences.

Il y aurait eu un moyen de couper court à un si dangereux commerce : Manuela n'avait qu'à quitter la maison de don Hernandez, et Pepito cesserait d'avoir occasion d'y venir. Mais quitter don Hernandez, c'eût été quitter Feliza, ce à quoi la nourrice ne pouvait se résoudre ; elle préférait encore supporter, le moins patiemment possible, il est vrai, l'insolence de la femme de chambre.

Depuis longtemps, l'irritation de Manuela allait croissant, et le jour où nous reprenons ce récit, elle était à son comble ; car, Mlle Hortense s'étant permis de prendre toute la braise pour faire chauffer ses fers à friser, la nourrice, au moment de cuire l'omelette, n'avait plus trouvé dans le foyer que des cendres. Elle avait ranimé son feu à grand'peine et battait rageusement ses œufs, lorsque le bruit sec d'une paire de petits talons pointus retentit sur les dalles, et la soubrette entra, tenant en main

un second fer qu'elle avança vers le foyer, avec l'intention bien évidente de l'y poser.

« *Caramba !* » s'écria Manuela, en rejetant sa fourchette dans les œufs, par un mouvement si brusque qu'elle fut couverte des pieds à la tête, de gouttelettes jaunes, « allez-vous laisser mon feu ? »

Mlle Hortense ne parut point s'émouvoir de l'apostrophe, seulement, son petit nez retroussé rougit légèrement, ce qui était un signe de combat.

« Votre feu ! » répondit-elle avec un calme affecté, il est à moi aussi bien qu'à vous, je suppose, et Mlle Regla n'attendra point pour se faire friser que cela vous plaise.

— Ah ! bien, si elle l'attendait, elle l'attendrait longtemps ! il ne me plaira jamais de voir une chrétienne s'arranger comme un chien de la Havane. Voyez Mlle Feliza, est-ce qu'elle se mascarade comme cela, elle ?

— Bah ! Mlle Regla n'a pas envie de se faire religieuse.

— Religieuse ! Feliza non plus, je pense ; mais à vous autres, il vous semble que parce qu'on est chrétien, il faut entrer au couvent.

— Peuh ! cela m'est bien égal ; je ne m'en inquiète guère, fit la soubrette, en avançant d'un pas, » j'ai des opinions philosophiques, moi.

— Des opinions philosophiques ! » s'écria la nourrice, en levant les épaules, « Sainte Vierge ! il ne lui manquait que cela pour être plus creuse qu'une noix de l'année dernière ! » Et elle se remit à fouetter son omelette avec une indignation aussi profonde que si toutes les opinions de ce genre y eussent été contenues.

Pendant ce temps, l'ennemi avait avancé d'un pas encore ; le fer se trouvait posé sur le feu, un peu plus il aurait été chaud ! Mais, Manuela, se retournant, s'aperçut de la trahison ; et d'un coup de fourchette, elle allait envoyer l'usurpateur à l'autre bout de la cuisine, quand elle se sentit entourer la taille par des bras caressants.

« Voyons, maman Manuela, voyons ! est-ce qu'il n'y a pas moyen de faire deux tas avec cette braise ? » dit Pepito qui, depuis quelques minutes, était entré dans la cuisine sans que les deux femmes, absorbées par leur dispute, s'en fussent aperçues.

« Toi ! » s'écria la nourrice exaspérée « toi ! Ah ! par exemple, on a raison de dire qu'on n'est jamais trahi que par les siens.

— Allons ! Mademoiselle Hortense, » dit le jeune garçon, avec son bon sourire, « ne fronCez pas ainsi vos sourcils, ils cacheraient vos jolis yeux bleus ce qui serait dommage, en vérité !

— C'est bon, c'est bon, ne vous inquiétez point de mes yeux, moricaud que vous êtes, » répondit Mlle Hortense, avec un suprême dédain.

Le pauvre Pepito subissait le sort de la plupart des conciliateurs : il avait contre lui les deux parties ; mais il en riait, tandis que sa mère bondit sous l'insulte.

« Moricaud, moricaud ! » cria-t-elle d'une voix aigre, « les garçons de Paris sont-ils des séraphins ? Je crois qu'un moricaud comme lui serait encore trop bon pour une face de plâtre, comme toi. Sors de ma cuisine, ou je vais, avec mes cinq doigts, donner un peu de couleur à tes joues.

— N'ayez pas le malheur de me toucher, sinon, je vous fais chasser par Mademoiselle ! »

La nourrice se tut, frémissante. Elle savait bien qu'entre la vieille femme qui l'avait soignée dès l'enfance, et la soubrette qui parait sa beauté, Regla n'hésiterait pas.

A ce moment critique, le facteur parut, comme un messager de paix. Il déposa sur la table un paquet de lettres dont il se mit à énumérer les suscriptions :

— Don Hernandez, don Hernandez, don Hernandez, Ramon Rodriguez...

— Ah ! le pauvre ! » interrompit Manuela, « sa mère est morte, bien sûr !

— Don Hernandez, » continua le facteur qui ne s'arrêtait pas pour si peu, « la señorita Feliza...

— Donnez, donnez pour la señorita ! » fit Mlle Hortense, en s'emparant de la lettre ; puis elle prit lestement son fer, rougi à blanc, et sortit, non sans avoir jeté sur la nourrice un regard de défi. Pepito, qui n'avait qu'un instant ce jour-là, s'en fut retrouver ses mules, et le combat finit faute de combattants.

IX.

« Crois-tu que cette coiffure m'ira, Feliza?
— Tu sais bien que tout te va. »

Regla sourit d'un air satisfait. Certes elle était blasée sur les compliments, mais ceux de Feliza empruntaient à la franchise de celle-ci une valeur spéciale.

Regla s'installa à son aise sur un divan pour attendre la femme de chambre qui était allée chauffer un fer afin de terminer sa coiffure, ébauchée. De temps en temps, la belle coquette jetait un regard approbatif sur le miroir placé près d'elle. Un seul côté de la coiffure était terminé, mais il faisait bien augurer du reste. Regla, vêtue d'un peignoir rose pâle, orné de dentelle crême, chaussée de bas à jour et de petites pantoufles roses, avec la moitié de ses beaux cheveux épars, et l'autre soigneusement relevée et frisée, était vraiment charmante à voir ainsi, et elle y prenait un plaisir qui suffisait à l'occuper, tandis que Feliza, assise auprès de la fenêtre ouverte, cou-

sait avec activité, levant seulement les yeux, de temps en temps, pour regarder le ciel pur sur lequel se découpaient les fières silhouettes des palmiers.

« Que cette Hortense est longue! A quoi penses-tu, Feliza? »

La jeune fille, ainsi interpellée, rougit légèrement. Regla s'en aperçut.

« Tu penses à Julio, je parie! Sais-tu? je crois que tu l'aimes, car c'est bien singulier d'y penser après si longtemps, à ce petit aveugle. Est-ce que tu voudrais l'épouser? ce ne serait guère agréable; mais tu es si sérieuse que cela ferait peut-être ton affaire, et puis, il a un joli nom. »

Feliza fit un signe de tête négatif. « Non, » dit-elle, « je ne pense pas à épouser Julio. »

Était-elle bien franche? Oui, car il y a plusieurs voix dans notre cœur : une voix mystérieuse et intime qui se fait souvent entendre malgré nous, la voix du sentiment ou de l'imagination; puis, la voix de la raison, plus claire et moins écoutée, parfois. Le sentiment disait bien à Feliza qu'elle n'aimerait jamais que Julio, et que Julio n'aimerait qu'elle; mais la

raison lui représentait que le cœur d'un garçon peut changer, entre quinze et vingt ans, et qu'il est insensé de bâtir son bonheur sur un terrain aussi mobile. C'est au nom de la raison qu'elle répondit et qu'elle fut franche, tout en ne disant qu'une partie de la vérité.

Regla se contenta de la réponse, ce sujet ne l'intéressant pas assez pour le creuser.

« Y a-t-il longtemps qu'il ne t'a écrit? » ajouta-t-elle, d'un ton indifférent.

« Oui, fort longtemps.

— Ah! ça se ralentit. Alors tu fais bien de ne plus y penser. » Et la belle fille bâilla nonchalamment. « Dépêchez-vous donc, » dit-elle à la femme de chambre qui entrait, « je ne serai jamais coiffée. »

Hortense posa son fer et se mit, sans répondre, à continuer son œuvre, avec une légèreté de main et une dextérité fort appréciées par sa maîtresse. Cependant, comme c'était compliqué, il y fallait du temps; la soubrette craignit que Regla, impatientée, ne fît quelque mouvement désastreux.

« Si mademoiselle voulait un livre ou un journal pour se désennuyer? » dit-elle.

« Un livre? non, ce n'est pas la peine; le journal? je l'ai parcouru déjà. Il n'y a donc pas de lettres, ce matin?

— Ah! si, j'oubliais : une lettre pour M^lle Feliza. « Et elle tira, de la poche de son tablier, une lettre qu'elle se contenta de tendre, sans se déranger, de peur de compromettre le savant édifice qui s'élevait sous ses doigts.

Feliza, se levant, vint la prendre.

« De qui? » demanda Regla.

« Je ne sais. Il y a un timbre français, mais c'est de l'écriture, ce n'est pas de Julio. Mon Dieu! il est peut-être malade... Elle s'assit, tremblante, déchira l'enveloppe, et jetant un regard anxieux sur cette écriture inconnue, elle lut :

« Ma chère Feliza,

« Je ne suis plus aveugle! Quand je reviendrai en Espagne, je te verrai... »

Feliza ne put continuer; elle poussa un faible cri, tandis que la feuille s'échappait de ses mains, et qu'un flot de larmes jaillissait de ses yeux.

Regla, se levant brusquement, saisit la lettre et en continua la lecture à haute voix.

« Il y a plus d'un mois que la vue m'est rendue. Si je ne te l'ai pas dit plus tôt, c'est qu'on m'a longtemps défendu toute application; puis, je ne savais plus écrire, et je voulais t'envoyer une lettre de clairvoyant, non que je méprise maintenant mon écriture d'aveugle; (je l'aimerai toujours, car nous l'avons apprise ensemble), mais je tenais à te surprendre par mon nouveau talent.

« Figure-toi qu'il y a deux mois, un médecin, ami de mon père, lui apprit l'arrivée à Paris d'un célèbre oculiste allemand, et l'engagea à le consulter pour moi. Nous n'avions plus d'espoir, après tous les traitements que j'ai déjà subis; cependant, par acquit de conscience, nous y allâmes, dès qu'il fut arrivé.

« Ce cher Carlos avait fait une neuvaine, et même un vœu, m'a-t-il dit; je ne sais pas lequel, mais ce n'est pas à coup sûr celui de ne plus rire, car il n'y a pas sur la terre un garçon plus gai, et son charmant caractère me rappelle le tien, ma bonne Feliza.

« Je ne te décrirai ni notre longue attente,

ni notre première entrevue. Après avoir causé longtemps avec mon père, l'oculiste me dit : « mon cher ami, j'ai bon espoir. Vous reviendrez la semaine prochaine, et je vous opérerai ici, parce que j'y ai tout sous la main, et le jour qu'il me faut. »

« En partant, j'étais un peu ému, et je sentais le bras de mon bon père trembler sous le mien, tandis qu'il me disait prudemment : « Il ne faut pas s'exagérer l'espoir, mais il n'en coûte rien d'essayer : il paraît que l'opération n'est pas plus douloureuse qu'une piqûre d'épingle. »

« Carlos, lui, chantonnait en descendant, et disait joyeusement : « ça réussira, va! si tu voyais quelle tête de magicien il a; il est sorcier, assurément! D'ailleurs, j'ai des raisons pour croire au succès. »

« Trois jours après, nous y retournions, et nous étions introduits sans attendre, cette fois.

L'opération, si l'on peut appeler ainsi une chose aussi peu douloureuse, ne dura que quelques secondes : le temps de faire deux piqûres. Il m'avait ouvert deux nouvelles pupilles, et

le jour était rentré instantanément dans mes yeux.

« Il me fit voir ses doigts, puis sa montre, puis me banda les yeux, et écrivit une longue ordonnance concernant les précautions à prendre. Mon père pleurait, Carlos riait, et moi, j'étais heureux, et je pensais que je pourrais voir ton doux visage, mon amie. Nous allâmes aussitôt rendre grâces à Notre-Dame des Victoires (un sanctuaire très vénéré ici).

« On m'avait d'abord ordonné le repos, mais, à présent, tous mes bandeaux sont enlevés, et il m'est permis de regarder de nouveau la création du bon Dieu. J'en jouis d'une manière incroyable; il me semble que je viens de naître. Que le ciel est beau! que le soleil est brillant! que la verdure est fraîche! et ce n'est que la France... Ah! quand serai-je dans notre Espagne! quand verrai-je ma Feliza? En attendant, je t'envoie tous les battements de mon cœur, et suis, pour la vie,

« Ton Julio. »

« Mon père écrit à don Hernandez. Rappelle-moi, je te prie, au souvenir de Regla. »

Pendant la lecture de cette lettre, Feliza s'était un peu calmée. Elle la reprit des mains de sa cousine et se leva pour sortir.

« Tu vas répondre? » demanda Regla.

Feliza inclina la tête.

« Eh bien, moi, j'ai envie de lui écrire aussi pour le féliciter. Hortense! préparez mon papier. »

Les âmes les plus élevées sont aussi les plus candides. Feliza, au lieu de s'étonner de l'intérêt subit que Regla témoignait à Julio, s'en réjouit, car elle pensa que sa cousine avait peut-être un bon cœur, sous son apparence frivole.

« Tu as raison, dit-elle avec empressement, cela lui fera plaisir.

— Quand tu auras fini ta lettre, dit Regla, tu me la donneras; Hortense doit aller chercher des échantillons chez Camino, elle les mettra toutes deux à la poste.

Un quart d'heure après, Regla, installée devant un petit bureau de laque, prit une feuille de vélin parfumé, et y traça laborieusement ce qui suit :

« Mon cher Julio,

« Je veux être la première à te féliciter de ton heureuse guérison. Je ne puis te dire le plaisir que j'en ai éprouvé. Reviens bien vite; je voudrais tant te voir et que tu me voies! Nous ferons encore de la musique ensemble; il n'y a que toi pour m'accompagner. Quelles bonnes heures nous passerons! Je ne me sens pas de joie depuis cette nouvelle. Ce n'est pas comme Feliza; elle s'est mise à pleurer comme une naïade; on eût dit qu'elle avait un grand chagrin. D'ailleurs, elle ne fait rien comme les autres : elle est toujours à lire ou à travailler, et elle va à la messe tous les matins; enfin, je m'attends à la voir entrer au couvent un de ces jours.

« Au revoir, mon cher Julio; je ne t'en dis pas davantage pour ne point manquer le courrier, et je t'embrasse comme autrefois.

« Ton amie d'enfance,

« Regla. »

Ce qu'il y avait de ruse féminine sous l'apparente bonhomie de cette lettre, Feliza ne

l'eût jamais soupçonné. Elle vint bientôt apporter la sienne, puis alla s'habiller pour se rendre à l'église.

Hortense se disposait à mettre à la poste les deux missives quand sa maîtresse l'arrêta d'un geste, et lui prit celle de Feliza.

« Je porterai moi-même celle-ci, » dit-elle: peut-être ne serait-elle pas assez affranchie pour son poids. »

La camériste sourit et la lui remit, en disant : « Si le marquis de los Rios préférait encore M^lle^ Feliza, c'est qu'on ne lui aurait pas rendu la vue. »

Regla fronça ses fins sourcils; elle n'aimait pas à être devinée ; cependant, elle ne dit rien : l'habile soubrette était une alliée trop précieuse pour ne pas la ménager au moment d'entamer la lutte.

X.

Le duc de los Rios songeait à quitter Paris. La guérison parfaite de ses deux fils rendait inutile un plus long séjour en France, et il éprouvait un vif désir de revoir son pays et de

rentrer dans ses immenses domaines. Il avait dû, cependant, ajourner son départ pour céder aux exigences de ses amis qui, tous, voulaient avoir le plaisir de recevoir chez eux Julio et Carlos.

Jusqu'alors, Carlos n'était point allé dans le monde, Julio ne pouvant l'y suivre, mais depuis que celui-ci avait recouvré la vue, il avait fallu s'exécuter, et les deux frères étaient bien vite devenus à la mode. Les maîtresses de maison se les arrachaient, car on ne pouvait trouver de cavaliers plus accomplis, ni de plus intrépides danseurs. Quant aux mères de famille, elles leur réservaient des prévenances et des préférences on ne peut plus significatives; c'est que les fils du duc de los Rios eussent été, en même temps que de magnifiques partis, des maris charmants.

Les deux frères avaient une manière fort différente d'être mondains; ils ne se ressemblaient, d'ailleurs, que par la tendresse profonde qu'ils se portaient mutuellement. Julio, grand, pâle, avec des traits un peu sévères, un regard sérieux et un grand air de noblesse, était le vivant portrait du duc. Carlos, de taille

moyenne, vif et souriant, élégant et gracieux, rappelait la mère à laquelle il avait coûté la vie. Julio acceptait volontiers toutes les invitations; pourtant, une fois au bal, il ne se départait point de sa froideur et semblait plutôt agir en spectateur qu'en acteur. Carlos, au contraire, cherchait toujours à refuser, mais quand son père avait décidé qu'on irait, et qu'il s'y trouvait rendu, il déployait un entrain et une gaieté tels qu'on aurait pu croire qu'il n'y avait pas pour lui de plus grand plaisir que d'aller dans le monde.

« Mes enfants, dit un soir le duc, il faut vous préparer : j'ai promis à ma cousine de Liverdia de ne pas manquer son jeudi. Vous savez qu'on danse un peu, et elle veut vous présenter à deux nouvelles familles.

— Bon! dit Carlos, des demoiselles à marier, je parie!

Le duc sourit. — Et quand cela serait? dit-il, je n'y verrais aucun mal. Il manque une femme ici, ajouta-t-il, avec un soupir, en jetant les yeux sur le portrait de la duchesse, et je ne voudrais pas mourir sans avoir vu mes petits-fils.

Carlos et Julio s'approchèrent de leur père dont ils baisèrent les mains, avec émotion. Ils restèrent longtemps ainsi, absorbés par ce cher et douloureux souvenir.

— Je vous l'ai dit, reprit le duc, je serais heureux de vous voir fiancés. Aucune des charmantes jeunes filles que nous avons vues ne vous a-t-elle plu? Ouvrez-moi votre cœur avec confiance : vous savez bien que je suis votre ami.

— Mon père, dit Julio, je me marierai quand vous le voudrez, mais ce ne sera pas à Paris. Il n'y a pour moi qu'une femme au monde, je vous l'ai dit, c'est Feliza, et vous m'avez fait espérer que vous ne la refuseriez pas pour fille. Elle est sans fortune, mais son père était un officier distingué, et il n'y a rien que d'honorable dans leur passé.

— Très bien. Mais il faudrait savoir si elle est dans les mêmes sentiments que toi.

— Pourquoi aurait-elle changé? demanda le jeune homme, non sans quelque inquiétude, car il n'avait reçu aucune réponse de Feliza à la lettre dans laquelle il lui annonçait sa guérison.

Le duc, sans répondre, fredonna, en français, d'une voix encore juste :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

— Oh ! mon père, dit Julio, avec un accent de reproche, pas elle !

— Allons, calme-toi, fit le duc, en souriant, j'espère qu'elle te sera fidèle ; c'est un point que nous éclaircirons, d'ailleurs, bientôt. Mais Carlos, lui, n'a point de Feliza, et s'il lui plaît de choisir une Française aimable, je ne m'y opposerai pas.

— Mon bon père, dit Carlos (et sa voix avait pris une gravité singulière), mon choix est fait depuis longtemps.

Le duc tressaillit.

— Ton choix est fait ! que dis-tu ? Se peut-il que je ne m'en sois pas douté ? Quelle est-elle, celle qui a su plaire à mon Carlos ? Parle, mon fils, sois sans crainte : ton père ne veut que ton bonheur, et je suis certain, d'avance, que tu as fait un choix digne de toi. »

Julio se rapprocha de Carlos et attendit, avec une sorte d'anxiété, l'aveu de cet amour dont

son frère, si expansif ordinairement, avait gardé le secret.

Carlos s'était agenouillé; une expression ardente et douce à la fois transfigurait son visage.

— Mon père, dit-il, quand je priais pour la guérison de Julio, Dieu m'a demandé de le suivre, et je le lui ai promis. Aucune femme ne sera pour moi plus qu'une sœur : je veux être prêtre de Jésus-Christ.

Le duc pâlit; mais il était chrétien : ses mains tremblantes s'étendirent sur la tête de son fils.

« Sois béni, » dit-il, « et que Dieu soit loué dans tout ce qu'il fait! »

Julio serra Carlos sur son cœur, sans pouvoir prononcer une parole, et la nuit du bal s'acheva dans la plus religieuse émotion.

Le lendemain matin, comme Julio se disposait à prendre son chocolat, il trouva sur le plateau à côté de sa tasse, une lettre dont la vue lui fit battre le cœur, car elle venait de Séville. Cette écriture fine et ferme devait être de Feliza. Le jeune marquis se hâta de rompre le cachet, et lut :

Séville, 15 mai 18 .

Est-il possible que tu n'aies pas reçu ma lettre, mon cher Julio? Je l'avais donnée à Regla pour la mettre à la poste en même temps que la sienne, et je ne sais comment elle a pu se perdre. Tu n'as pas douté de moi, j'espère? Ta lettre a un ton de tristesse dont j'ai bien envie de te gronder; aurais-tu, un seul instant, pu me croire indifférente? Regla, dis-tu, t'a appris que j'avais accueilli par des larmes la nouvelle de ta guérison. Eh bien, oui, c'est vrai. Au premier moment, j'ai éprouvé une sorte de serrement de cœur : je t'aimais tant, comme tu étais, mon Julio, que je m'affligeais de te voir changé, même en mieux; mais la réflexion a succédé à ce sentiment tout instinctif, et j'ai béni Dieu de la consolation qu'il t'envoie.

Tu te réjouis de me voir, mon ami, hélas! cela m'effraie presque. Jusqu'à présent, tu n'as connu de moi que mon cœur qui t'est tout dévoué, et mon esprit qui sympathisait avec le tien; peut-être éprouveras-tu un grand désen-

chantement en voyant mon visage. Pour la première fois, je me prends à regretter de n'être pas belle. Regla est bien heureuse de n'avoir qu'à se montrer pour plaire !

Sais-tu que je pourrai presque te parler français ? je le lis, du moins, couramment. Au revoir, mon Julio ; viens vite. Je vais prier Dieu pour ton heureux retour. Que n'est-ce demain ? Reçois toute la tendresse de ta

FELIZA.

Le jeune homme porta à ses lèvres la lettre qu'il venait de lire, puis il la glissa dans un portefeuille qu'il avait toujours sur lui. Il sortit ensuite pour aller rejoindre Carlos qui, plus matinal, lui avait donné rendez-vous au Luxembourg, après la messe de sept heures.

XI.

Journal de Feliza.

Février...

Si j'avais une mère, je n'éprouverais pas le besoin d'écrire ces pages. Une mère !... ah !

que de fois j'ai pleuré la mienne, quoique je ne l'aie pas connue ! Que de fois j'ai rêvé que Dieu me l'avait laissée ; qu'elle était là, douce et grave ; que je pouvais tout lui dire, et qu'elle savait tout comprendre ! Les filles qui ont une mère connaissent-elles leur bonheur ?

Et pourtant, je ne devrais pas me plaindre. La Providence m'a envoyé des compensations. Mon oncle est bien bon, bien indulgent, bien généreux ; mais ce n'est qu'un oncle et je ne saurais lui ouvrir mon cœur. Ma bonne Manuela, si tendre, si dévouée, a longtemps été ma confidente ; mais, je commence à sentir que son affection ne me suffit pas ; ses conseils, excellents pendant mon enfance, ne peuvent me guider maintenant. La chère créature le comprend elle-même, et, lorsqu'elle me voit triste, elle ne me dit plus comme autrefois : « Qu'as-tu, *querida?* » elle se contente de m'embrasser plus fort en murmurant à mon oreille : « Le bon Dieu est toujours là. » Chère âme ! elle a raison : le bon Dieu est le consolateur de ceux qui souffrent et le père des orphelins.

C'est à Lui que je confie tout bas la tristesse

et l'inquiétude que me causent le silence de Julio. Serait-il malade? m'oublierait-il?

Pour prendre patience, je relis toutes les lettres qu'il m'a écrites depuis son départ. J'en ai une caisse remplie : cette écriture prend tant de place ! et puis, ses causeries sont longues, et toutes si affectueuses. Voilà celle où il me parle de ses visites à la cathédrale de Paris. Il ne l'a pas vue, hélas! mais il a *entendu* que c'est tout petit, le quart à peine de notre cathédrale à nous, et très pauvre, à ce que dit Carlos. Ils n'ont ni nos admirables tableaux, ni nos belles statues, ni nos merveilleuses ciselures; et puis, la cathédrale, comme toutes les églises françaises, est remplie de chaises, ce qui est très laid et gâte complètement la perspective (1). Que cela me choquerait de voir tous ces gens *assis* dans l'église comme dans leur chambre! Carlos dit qu'il a eu bien de la peine à s'y habituer. En revanche, Julio trouve l'orgue superbe, les chants admirables et, ce qui vaut mieux encore, les prédications excellentes. Il a prié pour moi de tout son cœur; ah! je le

(1) Il n'y a pas de chaises dans les églises d'Espagne, mais seulement des nattes étendues à terre.

lui rends bien. Quelle douceur que la prière! C'est la seule consolation dans l'absence.

Avril...

Pas de nouvelles encore! Que c'est douloureux, et que le temps me semble long! Chose humiliante à dire : je m'ennuie. Oui, pour la première fois, j'éprouve ce sentiment que je ne connaissais point et que je ne comprenais même pas : l'ennui. Il me semblait qu'on ne s'ennuyait que quand on le voulait bien, qu'il suffisait de s'occuper pour se distraire; hélas! non : je travaille plus que jamais; je me suis créé des occupations nouvelles, et rien n'y fait.

J'étudie le français avec acharnement. Doña Cecilia (1) que je suis allée voir la semaine dernière m'a prêté plusieurs livres qui me seront d'un grand secours. J'ai passé deux heures charmantes dans sa tourelle de l'Alcazar dont elle fait les honneurs avec une grâce toute cordiale. Quelle délicieuse et poétique retraite! Quelle vue splendide, soit qu'on regarde à l'in-

(1) Célèbre romancier espagnol, connu sous le nom de Fernan Caballero.

térieur du palais, soit qu'on jette les yeux au dehors sur le magnifique panorama de Séville! Elle m'a donné sa petite brochure sur l'Alcazar, écrite dans sa tourelle même. On peut dire que c'est peint d'après nature. Je vais m'amuser à en faire une traduction que j'enverrai à Julio : ce sera un excellent prétexte pour lui écrire avant qu'il m'ait répondu. Un prétexte... hélas! en suis-je là!

J'ai prié Doña Cecilia de me dire si, vraiment, les Françaises sont plus aimables que nous. Elle prétend que non, mais je crains que son amour pour notre cher pays ne la rende partiale.

Ah! Julio, ni Française, ni Anglaise, ni Espagnole même, ni aucune femme au monde ne t'aimera comme je t'aurais aimé!

Avril...

Je suis devenue horriblement impressionnable; tout m'effraie maintenant; ce matin, j'ai frissonné, en voyant le journal encadré de noir. C'est vendredi saint : je l'avais oublié. Oh! Jésus, pardon! j'ai pensé à lui avant de

penser à toi, mais tu sais bien que si je l'aime tant, c'est parce qu'il t'aime : jamais mon cœur ne se serait donné à un mauvais chrétien...

J'ai été interrompue par Pepito, venu pour voir la procession des pénitents. Sont-ce vraiment les pénitents qui l'attirent, ou n'est-ce pas plutôt le minois d'Hortense? Pauvre cher garçon, si joyeux, si honnête, il mériterait mieux que cette fille, et Manuela se désole d'un si mauvais choix. Heureusement, la coquette ne paraît point se soucier de lui; elle le reçoit si mal qu'il jure chaque fois, en s'en allant, qu'il ne reviendra point. « Il aura plu quand tu me reverras, » lui disait-il, la semaine dernière, et le voilà de retour aujourd'hui.

Il m'a demandé si j'avais des nouvelles de Julio : mes yeux se sont mouillés. Hélas! en aurai-je jamais, maintenant?

Mai...

Il m'aime toujours! Dieu! quelle journée! Oh! cette lettre, je la garderai toute ma vie. Il n'est plus aveugle ; est-ce possible ?

Chose étrange, mon cœur s'est serré à cette

nouvelle. Pourquoi? serait-ce un pressentiment? Folle que je suis! je me tourmentais hier parce que j'étais sans nouvelles; aujourd'hui, j'en ai de parfaites, et je trouve moyen de me tourmenter encore. Allons à l'église remercier Dieu : cela vaudra mieux que de se créer des chimères.

Novembre..

Une bonne lettre ce matin. Qu'il est doux d'être aimée ainsi, et par un si noble cœur! Quand je repasse dans ma mémoire tous les incidents de ma vie, j'aperçois visiblement la main de la Providence, et je jouis d'autant plus de mon bonheur que je le sens voulu et préparé par Dieu.

Il y avait *tertulia* (1), hier, chez doña Cecilia; je m'y suis fort amusée. La nuit était si belle qu'on a renvoyé les voitures, et nous sommes revenus à pied, plusieurs ensemble. Calle de las Sierpes, Pastor Moralez m'a jeté son manteau (2). J'ai passé à côté; je ne voudrais pas,

(1) Soirée.

(2) Quand un homme trouve une femme aimable ou belle, il le lui témoigne en jetant son manteau à ses pieds; si la

mon Julio, te faire une infidélité, même aussi insignifiante. Mon oncle a souri sans rien dire, et Pastor s'en est allé, d'autant plus vexé que Regla riait aux éclats. Je suis fâchée de lui avoir causé de la peine, mais il m'était impossible de faire autrement. Une jeune Française, fille du directeur du gaz, nous avait chanté ce délicieux couplet qui me semblait fait pour moi :

Le roi lui-même.
Aurait un refus :
Lorsque l'on aime,
On ne choisit plus.

8 décembre...

En revenant de la danse des *seize*, avec Manuela, nous avons fait un détour pour ne pas rester dans la foule, et nous sommes passées devant la maison de Juana Lopez. Elle était sur sa porte avec les deux enfants : Pedrillo, celui de son mari, qui va avoir cinq ans, et le petit

dame marche sur le manteau, elle agrée l'hommage; si elle s'en détourne, elle le dédaigne. Cet usage, fort ancien en Andalousie, est aujourd'hui presque abandonné, et n'a plus guère lieu qu'entre intimes.

Juanillo qui n'a que treize mois. Le pauvre Pedrillo pleurait à fendre l'âme; il avait laissé tomber son pain dans le ruisseau, et cette méchante Juana, qui est bien une vraie marâtre, voulait le lui faire manger, tout noir de boue, disant qu'elle ne lui en donnerait pas d'autre; tout cela avec accompagnement de claques et d'injures. Quand elle nous a vues, elle l'a laissé tranquille et a pris dans ses bras Juanillo qu'elle s'est mise à couvrir de baisers, en l'appelant : « Ange du ciel. » Cette conduite me révoltait, mais je ne savais que dire. Manuela qui n'est jamais embarrassée, s'est écriée, en regardant l'enfant : « Dieu lui garde sa mère! Juana, car si Pedro était obligé de prendre une troisième femme, il pourrait bien ne pas être si choyé. »

Juana a rougi; elle est entrée dans la maison et en a rapporté une tranche de pain qu'elle a donnée, d'un air maussade, à Pedrillo. J'y ai joint un morceau de chocolat que j'avais dans ma poche, et un baiser bien tendre, monté de mon cœur pour cet orphelin. Le pauvre chéri, qui ne reçoit pas souvent de pareilles douceurs, m'a souri à travers ses lar-

mes. J'ai dit à Juana de me l'envoyer le matin : je lui apprendrai à lire et Manuela le fera déjeuner, ce qui, peut-être, ne lui arrive pas tous les jours. J'ai comme un remords de mon bonheur quand je vois des malheureux.

Mai...

J'ai passé ce matin une heure à traduire en français une fable de don Miguel Principe. Je l'ai choisie dans le volume qu'il vient d'envoyer à mon oncle, parce que je suis sûre qu'elle plaira à Julio. Moi je l'aime, d'abord parce qu'elle est jolie, ensuite parce que l'olivier a toujours été mon arbre de prédilection.

LE PALMIER ET L'OLIVIER.

Vain, orgueilleux et hautain, un beau palmier livrait au vent son panache pompeux et dédaignait un humble olivier, son voisin, parce que celui-ci ne possédait pas, comme lui, une brillante chevelure.

« Contemple mes tresses, lui disait-il, et meurs d'envie en voyant avec quelle ardeur l'homme les recherche pour immortaliser son

nom. Pendant qu'avec tes petites feuilles et tes maigres rameaux tu ne lui fournis que du bois pour son feu; moi, rival du laurier d'Apollon, je survis aux rudes attaques du temps, et excitant à l'épreuve les âmes ardentes du martyr, de la vierge, du guerrier, de tout ce que le monde contient de héros, je leur donne pour récompense une de mes palmes.

— J'en conviens, répondit l'olivier, mais ce n'est pas une raison pour toi de me mépriser; car, si humble que je sois, je fournis l'huile qui éclaire les autels du Dieu vivant. Qu'y fait-on, alors, de ce que tu nommes ta chevelure? Pour t'apprendre ce que vaut ta présomptueuse vanité, sache mon fils, que mon huile y brille jour et nuit, et qu'au rayon naissant de l'aurore je vois le sacristain se servir des palmes que tu vantes tant pour balayer le sanctuaire.

« N'ayez point d'orgueil; c'est un vice que ma fable châtie avec raison. Dieu qui élève l'homme humble et doux confond le superbe insolent. »

Voilà ma fable; Julio me dira si je n'ai pas fait trop d'espagnolismes.

San-Lucar, juin...

Nous sommes arrivés hier; le voyage m'a semblé délicieux, tout rempli de chers souvenirs. Il y a neuf ans, je le faisais avec Julio, sans deviner alors, quoique je l'aimasse bien, quelle place il tiendrait un jour dans mon cœur. Nous étions assis sur le pont, comme je le suis, chacun sur un ballot, à côté l'un de l'autre; il tenait ma main dans les siennes et je lui contais tout ce que je voyais. A table d'hôte, c'est moi qui lui ai donné et apprêté tout ce qu'il a mangé; je me souviens avec quelle grâce il me remerciait, et que son sourire était si charmant et si doux que son visage s'en trouvait tout illuminé, malgré l'insensibilité de ses pauvres yeux.

Et maintenant, il va venir! Il me verra... Ave Maria! comment me trouvera-t-il! Que je suis noire et laide à côté de Regla! et les Parisiennes qu'il vient de voir sont si blanches, dit-on! Je crois que j'ai de beaux yeux : on me l'a dit souvent, mais on fait tant de compliments peu sincères aux jeunes filles... N'importe, j'ai

confiance : Julio est un si noble cœur que c'est le cœur surtout qui lui plaira : le mien est sien.

J'écris à mon balcon, sur mes genoux. Il n'est que six heures, la chaleur peut encore se supporter et le spectacle que j'ai sous les yeux vaut la peine de m'être levée matin. Je vois la mer, la mer bleue et belle, avec une ceinture argentée sur ses bords ; sa marche est si lente et si douce qu'à peine entend-on un léger murmure sur le sable fin. Ces petits flots jaseurs me parlent ; ils causent d'avenir, d'espérance, d'amour. Julio arrivera en septembre : plus que deux mois ! Je suis toute à la joie. Petit cahier, adieu ; je vais te fermer pour toujours : les cœurs heureux n'ont pas d'histoire.

XII.

Depuis que Julio était attendu chez don Hernandez, il s'était fait un notable changement dans les habitudes des deux cousines. La belle Regla avait quelque peu modifié ses toilettes, toujours élégantes, mais moins tapa-

geuses ; elle lisait pendant une heure le matin, quoique cette occupation l'ennuyât prodigieusement ; enfin, les *pollitos* de la Cristina (1) l'attendaient vainement tous les soirs : Regla ne paraissait plus aux Délices ; elle se promenait dans la solitaire Alameda, entre son père et sa cousine.

Parmi les prétendants ainsi délaissés, il y en avait deux, cependant, qui jouissaient auprès de la jeune fille, d'une réelle faveur ; non pour leur beauté, leur jeunesse ou leur esprit, car c'étaient, assurément, les deux plus âgés, les deux plus laids et les deux plus gourmés. Mais, lord Osfield possédait, outre ses favoris roux et sa tournure de grand mât, une fortune si prodigieuse qu'il n'en avait jamais pu établir le compte exact. Quant à don Salvador, sa lourde corpulence se trouvait compensée par le prestige du titre de député aux Cortès, et l'espoir d'un prochain ministère.

Regla, se souciant fort peu de politique, ne s'était pas même informée des opinions de son soupirant ; en revanche, elle avait eu soin de

(1) Salon de marbre, situé au commencement de la promenade des Délices.

s'enquérir minutieusement des privilèges d'un député ministre; ayant appris qu'il avait, entre beaucoup d'autres, celui d'être admis à la Cour avec sa femme, elle s'était sentie fortement inclinée vers le futur homme d'État. Celui-ci, plein de joie et d'orgueil, célébrait déjà son triomphe; mais, ô vanité des espérances humaines! il avait compté sans la guérison de Julio...

En effet, si la fille de don Hernandez pouvait se contenter d'un homme vieux et laid, pour le bonheur et l'honneur d'être admise à la Cour et d'y briller par sa beauté royale, combien il serait plus charmant et plus glorieux d'y paraître au bras d'un jeune et beau marquis, joignant à sa haute noblesse une fortune presque égale à celle de lord Osfield! Tel avait été le raisonnement très simple de Regla, et le motif qui lui avait fait abandonner ses anciennes conquêtes.

Malgré la brusque façon dont elle avait planté là ses cavaliers servants, ceux-ci, qui étaient loin de se douter du mobile de leur belle, avaient cru à une simple boutade et, se répétant le proverbe : « Capricieuse comme

une jolie fille, » ils avaient continué d'espérer un retour prochain.

De son côté, Feliza, tandis que sa cousine s'essayait à la copier, semblait, à son tour, l'imiter de loin. Jusqu'alors, elle s'était montrée plus désireuse d'orner son esprit que ses vêtements; elle avait toujours apporté dans sa mise la plus extrême simplicité, autant par goût que par délicatesse; car, ne possédant aucune fortune, elle se trouvait entièrement à la charge de son oncle. Elle ne chercha pas à faire plus de frais; mais, dans sa simple toilette, un soin plus grand, un arrangement plus gracieux, une coiffure plus séyante, tout témoignait que le désir de plaire s'éveillait en elle.

Ces détails avaient passé inaperçus aux yeux de don Hernandez, mais Hortense et Manuela, avec leur perspicacité féminine, s'étaient promptement doutées du motif qui faisait agir leurs maîtresses, et l'ancienne hostilité des deux servantes s'en était encore accrue.

Un jour qu'elles se trouvaient à l'office dont la fenêtre grande ouverte donnait sur le jardin, Regla entra, afin de faire rattacher à Hortense son bracelet qui venait de s'ouvrir. La femme

de chambre referma prestement le ressort et, suivant du regard sa maîtresse qui s'éloignait :

« Eh bien! dit-elle à Manuela, vous devez être contente : Mlle Regla ne se frise plus les cheveux, et elle m'a fait coudre une dentelle plus haute au corsage de ses robes. Qu'en dites-vous?

— Ce que j'en dis, » répondit Manuela d'un ton bourru; « je n'en dis rien; mais » ajouta-t-elle, « je n'en pense pas moins, peut-être. »

Cette attitude réservée piqua au jeu la soubrette.

« Une chose singulière, » dit-elle, d'un air de bonhomie que contredisait le méchant petit sourire, niché au coin de ses lèvres minces, c'est que Mlle Feliza s'occupe beaucoup plus de sa toilette. Vous aviez raison, Manuela, je ne crois pas qu'elle songe au couvent.

— Caramba! » fit la nourrice, qui ne se doutait de rien; « je le savais bien, moi; c'est tout simplement une bonne chrétienne.

— Oui, » reprit Mlle Hortense, du même ton candide, « c'est une bonne chrétienne qui ne serait peut-être pas fâchée de devenir marquise de los Rios.

— Vipère! » s'écria la nourrice, soudain éclairée, « parle pour ta maîtresse; crois-tu que c'est par sagesse qu'elle a renoncé à ses frisures et à ses novios? et depuis que le titre de marquis de los Rios n'est plus porté par un aveugle, le refuserait-elle, si on le lui offrait?

— Et quand elle l'accepterait? Est-ce qu'elle n'est pas assez belle et assez riche pour y prétendre? Ce n'est pas comme Mlle Feliza qui n'a ni fortune ni beauté, et qui serait ni plus ni moins qu'une mendiante si son oncle ne l'avait recueillie par charité. »

Manuela ne répondit pas, mais elle fit avec son balai un geste si énergique que la soubrette jugea prudent de fuir de toute la vitesse de ses petits talons, comme le Parthe après avoir lancé sa flèche empoisonnée.

Feliza se trouvait à ce moment, sans que les deux servantes s'en fussent doutées, sur le petit banc placé à côté de la fenêtre de l'office, à l'ombre des bananiers. Pas une syllabe de cette conversation si cruelle ne lui avait échappé. Elle ne fit pas un mouvement; elle resta dans l'attitude où elle avait été frappée;

seulement, de ses cils baissés s'échappaient une à une de grosses larmes, pluie brûlante, accompagnant l'orage de ses pensées.

« Oui, elle était une orpheline! une orpheline élevée par charité! Ce que cette méchante fille avait dit, tout le monde le répèterait, si elle parvenait à se faire préférer à Regla; car, elle ne pouvait pas en douter, maintenant, Regla se préparait à plaire à Julio. Elle, Feliza, elle qui, dès l'enfance, avait aimé le pauvre aveugle, qui avait pensé à lui tous les jours de sa vie pendant son absence, qui l'aurait préféré sans son titre, et même avec son infirmité, elle serait regardée comme une intrigante! Oh! à cette idée, combien sa fierté se révoltait! La rougeur lui monta au front, ses larmes cessèrent de couler, tandis qu'un flot d'amertume et d'indignation envahissait son cœur. »

Une pensée plus haute vint, cependant, relever son âme. Elle était orpheline, son oncle l'avait élevée par générosité, c'était vrai; mais avait-elle donc besoin qu'une servante le lui rappelât? Avait-elle oublié que la bonté de cet oncle ne s'était pas démentie un seul

instant? Il lui avait toujours témoigné la plus affectueuse bienveillance; il n'avait jamais rien négligé qui pût lui être utile ou seulement agréable; il avait même satisfait son désir de s'intruire d'une manière exceptionnelle. Ne méritait-il point sa reconnaissance? Était-ce une manière de la lui témoigner que d'enlever à sa fille un parti qui comblerait ses vœux?

Mais, Julio? Ah! Julio! Son cœur le lui disait : il ne renoncerait jamais à elle. Eh bien, ce serait elle qui renoncerait à lui; oui, elle aurait ce courage, et elle paierait ainsi, magnifiquement, sa dette de reconnaissance. Julio souffrirait d'abord, mais Regla était si belle qu'il se consolerait peut-être, si Feliza s'éloignait.

Il fallait partir... il le fallait! elle y était décidée. Sans l'avoir revu? oh! non, la force humaine a des limites. Elle le reverrait; elle resterait quelques jours avec lui; elle contemplerait ce visage qu'elle ne connaissait plus, ce regard qu'elle n'avait jamais rencontré; puis elle partirait avec son souvenir... Ses pleurs coulèrent de nouveau, mais avec moins d'a-

mertume : le sacrifice a un charme austère et porte déjà en lui-même sa récompense.

Feliza resta longtemps absorbée dans ses réflexions, ne sachant comment s'y prendre pour quitter la maison de son oncle. Enfin, son plan fut fait; elle remonta sans bruit à sa chambre pour le mûrir dans le recueillement.

Sa prière dura longtemps ce soir-là. Le christ d'ivoire, suspendu à son chevet, la vit plus d'une heure agenouillée, regardant avec des yeux voilés de larmes son cœur percé; mais, quand la jeune fille se releva, son visage avait repris l'expression de sérénité d'une âme résolue à marcher dans la voie droite, quoi qu'il puisse lui en coûter.

XIII.

Ils sont tous réunis dans le patio de la huerta de San-Lucar, et ils attendent...

La matinée s'est passée en préparatifs : Manuela n'a pas quitté ses casseroles; Regla s'est enfermée avec Hortense pour combiner et exécuter une toilette aussi élégante que distinguée;

don Hernandez a fait son nœud de cravate avec plus de soin qu'à l'ordinaire, et a donné à toutes les parties de sa vaste maison l'indispensable coup d'œil du maître. Feliza, elle, a prié. La prière seule peut la préparer à cette entrevue si désirée... et si redoutée!

C'est Julio qu'on attend. Le duc, pressé de rentrer dans ses domaines pour des affaires urgentes, envoie son fils à la famille Hernandez, afin qu'il offre lui-même ses remerciements à ceux qui l'avaient accueilli avec tant de bonté lorsqu'il était aveugle. Le jeune marquis arrive ce jour même, et son père doit venir le rejoindre un peu plus tard.

Le patio de la huerta est rempli de fleurs variées; des palmiers nains entourent le jet d'eau; tout a un air de fête : évidemment le voyageur sera le bienvenu.

Regla, nonchalamment assise sur un fauteuil de roseaux, s'est placée devant la grille, bien en évidence : elle tient à être vue la première. Sa toilette est merveilleusement assortie à sa beauté. Elle a choisi ce matin-là une robe de satin crême, brodée de jais, qui dégage ses épaules et ses bras d'albâtre; car les Espagno-

les aiment à porter dans le jour des toilettes qui, chez nous, ne seraient de mise qu'au bal. Elle n'a pour bijoux qu'un collier et des bracelets de jais, pour coiffure qu'une rose thé, cueillie dans le patio, et piquée dans ses cheveux avec une négligence qui est une coquetterie de plus. Elle tient à la main un éventail de satin dont elle joue avec une science consommée, tandis que ses yeux de velours se voilent langoureusement sous leurs longs cils.

Feliza s'est réfugiée au fond du patio, sous la galerie, presque cachée par une colonne, et voyant sans être vue. Elle a mis une robe sombre; elle a abandonné les coiffures plus élégantes qu'elle avait essayées depuis quelque temps, car *elle veut être laide;* d'une main courageuse, elle a simplement tordu son immense chevelure pour l'enrouler ensuite autour de sa tête, sans se douter, la pauvre fille, que la coquetterie la plus raffinée n'aurait pu l'inspirer mieux, et que cette couronne sévère s'harmonise admirablement avec son visage sérieux, en même temps qu'elle fait ressortir les lignes gracieuses de son cou délicat.

Mais de telles idées sont bien loin de l'esprit de Feliza : elle attend...

Un bruit de voiture se fait entendre; puis un pas rapide et léger, et un homme paraît à la grille du patio... enfin! Il s'arrête, immobile, tandis que les deux jeunes filles le regardent avec un étonnement qui les immobilise aussi. Ce grand jeune homme, à la démarche aisée, au regard fier, dont les yeux contemplent avidement les moindres détails du tableau qui s'offre à lui, est-ce bien Julio, le petit aveugle d'autrefois? non, c'est impossible...

C'est lui, pourtant. Il s'avance, tandis que son visage s'empreint d'une émotion que lui seul peut éprouver.

Regla se lève, avec le plus séduisant des sourires, et lui tend sa belle main blanche. Le jeune homme la prend distraitement; il continue à chercher du regard.

« Feliza! » murmure-t-il, d'une voix tremblante.

« Je suis Feliza (1) quand je te vois, » dit aimablement Regla, et elle cherche à le faire

(1) *Feliza*, en espagnol, signifie « heureuse. »

asseoir auprès d'elle. Mais il retire sa main, presque brusquement.

« Feliza! » répète-t-il d'un ton vibrant, et l'anxiété se peint dans ses yeux.

Feliza ne peut résister à cet appel. Elle sort de la galerie et s'avance au grand jour, plus pâle que la colonne à laquelle elle s'appuie. Oh! puissance de l'âme sur le corps! auprès de ce visage empreint d'une émotion poignante de douleur et d'amour, la belle Regla ne semble plus qu'une poupée attifée. Elle suit Julio d'un regard irrité, pendant qu'il fléchit le genou devant sa fiancée dont il couvre la main de baisers.

« La voilà, murmure-t-il, cette main chérie qui m'a guidé avec tant de patiente sollicitude. Feliza, ma bien-aimée, ce sera moi désormais qui te conduirai dans la vie par les plus doux sentiers; dis, le veux-tu encore?

— Comment as-tu pu me reconnaître, Julio? » dit Feliza, en cherchant à retirer sa main tremblante.

« Ne t'ai-je pas toujours reconnue? croyais-tu donc que, parce que j'avais des yeux, je ne saurais plus voir? »

Que son regard a de tendresse quand il parle ainsi! que son sourire a de douceur! Pauvre Feliza! ses yeux se mouillent; le sacrifice n'est-il pas au-dessus de ses forces?

Don Hernandez arrive à propos pour la sauver de cette situation pénible. Il est tout joyeux, le digne homme, et embrasse Julio qu'il appelle : « Mon cher enfant ».

Mais voici l'heure du repas; on passe dans la salle à manger dont les fenêtres, grandes ouvertes, donnent sur la mer. Une profusion de fleurs couvrent la table, les cristaux étincellent, tout est brillant et gai; le cœur du jeune marquis s'épanouit à cet accueil. Cependant, Feliza reste pâle et silencieuse. Julio ne s'en alarme point : il attribue cela à la timidité, à l'émotion, au trouble qu'il ressent lui-même. En effet, quand il adresse la parole à Feliza, il lui faut chercher ses mots, et il se sent rougir malgré lui... Mais, si ses lèvres sont muettes, son regard est éloquent; il ne quitte pas des yeux celle qu'il considère comme sa fiancée, et Regla commence à s'impatienter de cette attitude d'amoureux transi. Cependant, elle compte sur la singulière tristesse de Feliza

qu'elle a fort bien remarquée. Que signifie cette tristesse? elle l'ignore, mais elle pressent que ce sera un obstacle pour Julio et un secours pour elle. Elle continue donc ses flatteuses amabilités au jeune marquis, avec une confiance qu'aucun échec n'a encore ébranlée.

Julio se laisse aller enfin à causer avec elle, et lui rend les menus soins qu'on doit à sa voisine de table. Il a pris une résolution qui le tranquillise : il demandera un entretien à Feliza, et demain, il aura le bonheur de la voir et de lui parler sans témoins.

La conversation s'anime : Don Hernandez est joyeux, Regla séduisante, Julio aimable et heureux. Feliza parle peu, mais, dans ses yeux profonds se reflètent les émotions les plus diverses. La journée s'achève ainsi, et le soir on se sépare en se disant : « A demain. »

Feliza, rentrée dans sa chambre, lit un petit billet que lui a remis Julio, au moment où elle lui tendait la main. Il lui demande de se trouver dans le jardin le lendemain soir, près du bosquet de lauriers-roses, afin de pouvoir être seuls, pendant quelques instants.

« Ma bien-aimée, dit-il, je ne veux rien

t'apprendre de plus que ce que tu sais déjà : je t'aime, et je suis à toi, et mon père sera heureux de te nommer sa fille; don Hernandez le saura bientôt; mais n'est-il pas plus doux de nous en entretenir déjà? »

« Demain soir. » Ah! il n'y a plus à reculer; cet entretien est impossible, il faut l'éviter à tout prix. D'ailleurs... demain soir, Feliza sera partie!

La nuit fut longue pour la pauvre fille; à l'aube seulement, elle put fermer les yeux et goûter quelques instants d'un sommeil agité par les plus douloureux songes.

XIV.

Quel charme a *le revoir!* Julio en jouissait avec délices. On lui avait donné la chambre qu'il habitait, étant enfant, et il prenait plaisir à passer sa main sur chacun des objets qu'il avait touchés si souvent, et qui joignaient au mérite du souvenir celui de la nouveauté, car il ne les avait jamais vus.

Les tentures étaient en cuir de Cordoue, les

esteras venaient de Valence; un des portraits était signé : Velasquez, un autre : Zurbaran. Les meubles, pour la plupart rapportés du Pérou, avaient des incrustations et des ciselures d'une richesse merveilleuse qui ne nuisaient en rien à l'élégance de la forme, et le regard se reposait satisfait, sur l'ensemble aussi bien que sur les détails.

Mais, ce qui ravit le plus Julio, ce fut de voir, posé sur le bureau, dans un mignon passe-partout de velours, le portrait de Feliza. Cette surprise, complètement ignorée de l'original, était l'œuvre de la nourrice, qui avait cru faire plaisir au jeune marquis. Elle ne s'était pas trompée : la photographie fut aussitôt enlevée de son cadre et glissée dans le portefeuille de Julio, en compagnie des dernières lettres qu'il avait reçues.

Le jeune homme se laissa aller longtemps au bonheur des souvenirs. Ce ne fut que bien tard dans la soirée qu'il se décida à fermer la fenêtre d'où lui arrivait, avec la brise de mer, le bruit harmonieux des petites vagues. Il éteignit enfin sa lampe, regrettant de voir finir cette journée qu'il avait trouvée si courte, et

que ses rêves prolongèrent pendant la nuit.

Le lendemain matin, dès sept heures, il descendit au jardin. Rien de plus charmant que ce jardin de la huerta. Situé sur une pente rapide qui se terminait par une terrasse de construction moresque, il était couvert de bosquets de lauriers-roses et d'orangers; et, au centre, cinq magnifiques palmiers dressaient leurs fières silhouettes sur la mer bleue. L'air, embaumé à la fois par les senteurs marines et le parfum des fleurs, était vraiment exquis. Julio l'aspirait avec délices, en suivant les allées étroites, désertes à cette heure, mais peuplées pour lui de souvenirs. Machinalement, il se dirigea vers le bosquet de lauriers, devançant de douze heures, en véritable amoureux, le rendez-vous qu'il avait donné.

Tout à coup, il sentit une petite main se glisser sous son bras. Il la serra avec transport, car il était tellement absorbé par la pensée de Feliza qu'il ne doutait pas que ce fût elle. Il se trompait : c'était Regla. En s'apercevant de sa méprise, il ne put s'empêcher de laisser voir un désappointement peu flatteur pour sa belle compagne. Celle-ci, pourtant, ne parut point

s'en apercevoir. Souriant avec grâce, elle appuya nonchalamment son bras sur celui du jeune marquis et, lui adressant un de ces coups d'œil à demi voilés qu'elle savait irrésistibles :

« Je vois, dit-elle, Julio, que tu éprouves ainsi que moi le besoin de te retremper dans tes souvenirs. En vérité, ajouta la belle fille avec un léger soupir qui passa entre ses lèvres rouges, comme la brise de mer à travers les fleurs des grenadiers, le plus heureux temps est celui de l'enfance et l'on voudrait pouvoir le ressaisir.

— Il me semble, répondit Julio, remis de son trouble, que, pour Regla, le présent n'a rien à envier au passé. On m'a dit que, déjà, tu es entourée d'une véritable cour, et qu'il n'est pas jusqu'à la hautaine Albion qui ne te rende hommage. Permets-moi de t'en féliciter.

Sans répondre, elle fredonna, d'une voix lente et douce, ce refrain d'une ancienne chanson :

Que no quiero amores
En Inglaterra,
Porque otros mejores
Tuve, yo, en mi tierra.

Je ne veux pas des amours
De l'Angleterre,
Car j'en ai d'autres meilleures
En mon pays.

Julio fut fort embarrassé. Moins candide que Feliza, il ne pouvait attribuer à la simple bonté les avances incroyables de Regla; d'un autre côté, il était absolument dépourvu de fatuité, ce qui l'empêchait de croire qu'il avait pu éveiller un sentiment quelconque dans le cœur froid de cette coquette fille; il ne pouvait donc conserver aucune illusion : Regla faisait la chasse au marquisat. Le jeune homme en éprouva un certain dégoût; mais, ne voulant point le manifester à la fille de don Hernandez, il resta muet. Ce silence ne déconcerta pas Regla; peut-être le prit-elle pour le trouble d'un cœur qui s'éprend; quoi qu'il en fût, elle s'étendit paresseusement sur un banc de gazon et fit signe à Julio de s'asseoir à côté d'elle. Il y était à peine qu'elle poussa un léger cri, en lui montrant son cou blanc sur lequel se voyait une goutte de sang.

« J'ai été mordue! » dit-elle.

« Mordue! » s'écria Julio, avec surprise. Il

n'avait vu aucun reptile ; il n'avait pas vu non plus une longue épine d'aloès que Mlle Hortense retrouva ce soir-là dans la poche de sa maîtresse, et qui lui fit faire mille réflexions sur les manies des maîtres.

« C'est un aspic, sans doute, » dit Regla, feignant une grande frayeur. « Ah ! mon Dieu ! je vais mourir...

— Je cours chercher de l'alcali, » dit le jeune marquis, en se levant précipitamment.

« Non ! non ! ne me quitte pas : il est trop tard. Il faudrait... ah ! si Manuela était ici... elle est si dévouée !

— Pourquoi ? que faut-il faire ?

— Il faudrait sucer la plaie. »

Julio se mit à genoux, auprès de Regla et, approchant ses lèvres du cou de la jeune fille, il suça consciencieusement la mystérieuse petite plaie. La goutte de sang vermeil arrêtée au bord de la blessure et les petites boucles d'un noir bleuâtre qui prenaient naissance à la nuque, faisaient ressortir la blancheur éclatante de ce cou nacré dont un peignoir de mousseline, légèrement entr'ouvert, laissait voir les fines attaches. Mais Julio ne remarqua

pas plus cela que s'il eût été encore aveugle; pour lui, ainsi qu'il l'avait dit à son père, il n'y avait plus qu'une femme au monde : Feliza.

Celle-ci revenait d'une messe matinale et traversait le jardin, lorsqu'un léger bruit, parti du bosquet de lauriers roses, la fit s'avancer de ce côté. Elle vit, à travers les feuilles, Julio collant ses lèvres sur le cou de Regla. Elle s'entendit appeler aussitôt, mais elle s'enfuit en courant, avec la vitesse d'une biche blessée, et alla se réfugier dans sa chambre. Oh! qui eût pu dire l'angoisse de son cœur! — Qu'il l'oubliât un jour, elle le désirait sincèrement; mais si vite! Était-ce bien Julio, son fidèle et loyal Julio? Il fallait donc le mépriser, maintenant!

Elle tressaillit en entendant son nom prononcé à voix basse. Il était là, devant elle, et quand elle leva sur lui ses yeux humides, il se jeta à ses genoux.

« Ah! Feliza, qu'as-tu pensé? Regla avait été mordue, je suçais sa plaie; as-tu donc vraiment douté de moi? »

Une joie immense illumina les traits de la

jeune fille; puis, une pensée douloureuse les assombrit.

« Qu'importe! » dit-elle, d'un ton découragé.

« Comment? que veux-tu dire? explique-toi, Feliza.

— On te cherche, Julio... écoute...

— Il est affreux de te quitter ainsi. Ce soir n'oublie pas notre rendez-vous, tu me diras ce que signifient ces paroles et cet air abattu. Ah! mon amie, un baiser en signe de pardon; que je ne reste pas malheureux jusqu'à ce soir! »

Elle inclina devant lui son front rougissant, et lui tendit les deux mains en le regardant avec une indicible tristesse : « Ce soir, dit-elle, tu sauras tout. »

Il partit. Feliza, restée seule, s'assit devant un petit bureau. Elle écrivit longtemps; ses larmes tombaient brûlantes sur les lignes serrées, sans qu'elle songeât à les essuyer. Quand elle eut fini, elle glissa les feuilles remplies dans une grande enveloppe sur laquelle elle mit le nom de Julio; puis, enfermant ce paquet dans une enveloppe plus grande encore, elle le cacheta et écrivit dessus, en gros caractères :

Confié aux soins de ma chère Manuela pour le remettre à Julio, quand je serai morte.

Un quart d'heure plus tard, le paquet était caché dans un tiroir de la commode de la nourrice, sous le mouchoir de soie qu'elle avait coutume de mettre le dimanche.

XV.

« Vous n'avez pas faim, marquis ?

— Pardon; mais... où donc est Feliza ?

— Feliza... » Un nuage passa sur les yeux de don Hernandez qui se rencontrèrent avec ceux de sa fille. « Ah! » s'écria-t-il, avec un grand soupir, « Feliza est partie.

— Partie! » Julio se leva comme pour s'élancer à sa recherche.

« Où est-elle allée ? » demanda-t-il en se rasseyant, avec l'intonation la plus calme qu'il put trouver.

« Où ? ah! c'est tout une histoire, mon cher enfant, et une histoire qui me met la mort dans l'âme. Figurez-vous que, depuis environ deux mois, Feliza n'a fait que me tourmenter pour

que je lui permette de nous quitter. Elle voulait prendre une place de demoiselle de compagnie chez Mme de Sandoz dont le mari est nommé consul en France. Comme Feliza sait le français, (cette petite apprend tout ce qu'elle veut!) Mme de Sandoz désirait beaucoup l'emmener pour lui servir d'interprète et de professeur, jusqu'à ce qu'elle-même sache cette langue, et aussi pour avoir à qui parler de son pays. Elle disait qu'elle la traiterait tout à fait en amie et lui donnerait de gros appointements. J'ai eu beau représenter à Feliza tous les inconvénients d'une telle situation, lui promettre non seulement de la garder toujours avec moi, mais encore de la doter convenablement quand elle désirerait se marier, rien ne l'a convaincue : elle était buttée à cette idée de départ. J'ai été jusqu'à lui parler de ce que j'avais fait pour elle, non pour le lui reprocher, assurément : la chère enfant est la propre fille de mon frère et elle m'a donné assez de satisfaction pour que je me regarde comme amplement dédommagé de ce qu'elle a pu me coûter ; mais je lui ai dit qu'après l'affection que je lui avais témoignée, il m'était dur de voir qu'elle

n'en ressentait aucune pour moi, et qu'une maison étrangère avait plus d'attraits pour elle que celle de son vieil oncle.

— Qu'a-t-elle répondu? » demanda Julio, mortellement pâle.

« Elle a répondu, en pleurant, que son départ était précisément une preuve de son affection et de sa reconnaissance, et que, plus tard, quand elle pourrait m'expliquer le motif qui la faisait agir aujourd'hui, j'en conviendrais moi-même. A bout d'arguments, je me suis décidé à m'adresser à son confesseur, le père Bernardo, un saint homme, et je l'ai prié d'user de son autorité pour la faire renoncer à cette idée.

« Eh bien?

— Eh bien, le père Bernardo m'a répondu que ce projet méritait son entière approbation, qu'il m'engageait à laisser Feliza libre de l'exécuter, et que ma nièce avait une bien belle âme.

— Alors?

— Alors, mon cher enfant, je n'avais plus qu'à me résigner et à laisser faire... et Feliza est maintenant avec M^me^ de Sandoz.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de cela?

— Elle m'avait fait promettre de le taire à tout le monde, même à Manuela : la pauvre femme ne le sait que depuis ce matin. »

Au moment même entra la nourrice, portant une assiettée de *bunuelos*. Sa figure bouleversée et ses yeux rougis indiquaient assez l'effet qu'avait produit sur elle la triste nouvelle.

« Manuela! » s'écria le jeune marquis, « comment l'as-tu laissé partir?

— Ah! je ne le savais pas : ils ne me l'ont pas dit, » sanglotta la pauvre nourrice, « sans cela il aurait fallu qu'elle me passât sur le corps pour s'en aller.

— Mais où est M^me^ de Sandoz? elle n'a pas eu le temps de s'éloigner beaucoup?

— Je pense qu'elle part demain matin par le vapeur qui va à Cadiz et qui doit chauffer à Santa-Maria, à cinq heures, dit don Hernandez, car je sais qu'elle veut faire le voyage par mer, parce qu'elle craint beaucoup de traverser la Sierra, depuis que le duc d'Oleria a été rançonné. »

Le jeune homme n'entendit pas la fin de cette

phrase : il était parti en courant. — Feliza était encore à San-Lucar, il fallait la retrouver et la retenir...

XVI.

L'amour vit de contrastes, dit-on. A ce compte, il devait y avoir beaucoup d'amour dans le ménage de Sandoz. On eût difficilement trouvé un homme plus sec, plus froid, plus méthodique que le nouveau consul. Mme de Sandoz, au contraire, était une petite femme grasse, parlante et tourbillonnante au point de vous en donner le vertige. Sa vivacité prenait ce soir-là des proportions fébriles ; car le départ était fixé au lendemain, et la légion de malles, disséminées dans toutes les pièces, se trouvaient loin d'être remplies. Le plus complet désordre régnait dans ce logis qu'on allait abandonner, mais il n'était qu'une faible image du désordre des pensées de la maîtresse de ce logis : elle perdait littéralement la tête. Il faut dire que tout semblait conspirer contre elle. Sa couturière ne lui apportait point les toilettes commandées ; sa modiste se trouvait en retard ; il en

était de même de son cordonnier, de son parfumeur; enfin, pour rendre le désastre complet, elle ne voyait pas venir la demoiselle de compagnie qu'elle avait retenue depuis deux mois et qui devait lui servir à la fois de distraction et de truchement.

— J'aurais dû m'en douter, murmurait entre ses dents la pétulante petite femme; elle prétendait qu'elle avait envie de venir, mais elle disait cela avec une figure de l'autre monde; aussi, je crois qu'il y a anguille sous roche. Si ç'avait été une autre, je l'aurais bien fait parler, mais ces Hernandez sont de bonne famille, et on n'ose pas trop les questionner... »

Madame de Sandoz se trouva interrompue dans son monologue par l'arrivée de Feliza qui, après avoir sonné inutilement à la grille, avait pris le parti d'entrer. A peine eut-elle jeté un regard sur sa demoiselle de compagnie, qu'elle s'écria :

« Vous souffrez? Voulez-vous de la menthe, du thé, du safran?

— Non, je vous remercie : ce n'est qu'une migraine, cela passera. » La jeune fille promena sur les malles éparses, un regard mé-

lancolique, et offrit ses services qui furent acceptés avec empressement. Les emballages conduisirent jusqu'au dîner qui se passa silencieusement. M. de Sandoz parlait peu, et sa femme se trouvait gênée par l'abattement de Feliza qu'elle attribuait, ainsi que son mari, au chagrin qu'avait la jeune fille de quitter ses parents. On lui proposa de se coucher aussitôt après le dîner, pour guérir sa migraine; elle saisit volontiers ce prétexte de quitter ses hôtes, et monta dans sa chambre où, au moins, elle aurait la liberté de pleurer à son aise.

La fenêtre était ouverte, la soirée magnifique, la mer calme; Feliza ne put résister au désir de voir une dernière fois cette plage sur laquelle elle avait joué si souvent avec Julio. Elle jeta un manteau sur ses épaules; et, soigneusement voilée, elle gagna sans bruit la grille de la rue. Les domestiques couraient en ville pour différentes commissions, personne ne la vit passer et on ne se douta point de son absence. . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

La plage est déserte à cette heure. Il fait nuit; c'est-à-dire que le soleil est couché, mais les ténèbres ne sont point venues. On ne les connaît pas, dans ce beau pays d'Andalousie, nos froides et noires nuits de France. Les étoiles ont un tel scintillement, l'air a une si grande transparence que la voûte céleste semble seulement d'un bleu plus sombre; et tous les objets restent parfaitement distincts, même quand la lune ne projette pas sa lumière.

Une femme marche lentement sur le sable fin qui éteint le bruit de ses pas. Elle est drapée dans un long vêtement de voyage; une mante de dentelle noire couvre sa tête et ses épaules. Elle se retourne souvent pour regarder tout ce qui l'entoure, comme si elle voulait graver chaque objet dans sa mémoire. Elle se dirige vers la passerelle construite pour puiser plus aisément l'eau de mer; elle y monte, et, s'accoudant sur le rebord, elle relève sa mante. Un rayon de lune tombe sur son visage : c'est Feliza. Elle est belle ainsi, avec sa figure pâle et ses yeux tristes. Elle contemple cette mer qu'elle

a vue si souvent et qui ne lui avait jamais paru si immense qu'à ce moment où elle va l'emporter, loin de tout ce qui fait sa vie. Elle se retourne et cherche à apercevoir le toit de la huerta. Il est caché par d'autres maisons, mais les têtes des palmiers qui dépassent tout, lui indiquent l'endroit précis de cette chère demeure. Là sont Manuela, don Hernandez, Regla, Julio! C'est le passé pour elle, maintenant : à dix-neuf ans, elle n'a plus que des souvenirs! Et l'avenir... que lui réserve-t-il? Qu'importe? les événements sont peu de chose quand le cœur est indifférent, et son cœur ne battra plus.

Elle n'est pas de ces esprits, facilement distraits, que la perspective d'un long voyage et d'une vie nouvelle suffit à consoler. Non, tout cela est un ennui plutôt qu'un plaisir : elle aimait tant le foyer, si peu le monde! elle se trouvait si bien à la maison... Une poignante impression de solitude la saisit; ses yeux se mouillent; mais ils se lèvent vers le ciel et la confiance entre dans son âme. Non, elle n'est pas seule, elle ne le sera jamais; elle est sous le regard et dans les bras de Celui qui compte

les larmes versées pour sa volonté. « O mon Dieu, quelle abondance de douceur vous avez réservée à ceux qui vous craignent! » Là où l'incrédule ne voit plus que le désespoir, la mort, le néant, le chrétien voit la résignation, le sacrifice, la récompense; et sa tristesse même est plus douce que la joie des mondains.

Feliza songe à son amour, elle y songe avec calme; ce souvenir s'empreint pour elle du charme mélancolique qu'a la pensée lointaine de ceux que nous avons aimés et qui ne sont plus, car il lui semble que cet amour est mort depuis longtemps : elle a vécu un siècle en quelques heures. Oui, cela est passé, bien passé pour elle; un nom chéri, murmuré dans ses prières, matin et soir, c'est tout ce qui lui restera...

Grand Dieu! quelle est cette voix? se trompe-t-elle? Ah! ce ne sera donc jamais fini!... Elle s'appuie, tremblante, à la balustrade et cache son visage dans ses mains, tandis que Julio, escaladant d'un bond les marches de la passerelle, se précipite devant elle.

« Feliza! j'arrive à temps. Dieu soit loué! Tu ne partiras pas. Dis-moi, dis, pourquoi voulais-

tu partir? Mais, réponds donc; ne vois-tu pas que ma vie est suspendue à tes lèvres?

— Je ne le puis.

— Il le faut, tu parleras... Crois-tu donc qu'à un homme qui n'a vécu que pour toi, une telle réponse puisse suffire? Pourquoi, pourquoi partais-tu? »

Et sa voix était presque menaçante; et, de sa main nerveuse, il serrait le bras de la jeune fille qui frissonnait sous cette étreinte. Il s'en aperçut :

« Pardonne, oh! pardonne, » dit-il, « je souffre tant! Dis-moi... (et sa voix tremblait) Regla m'a donné à entendre... est-ce que tu aurais la vocation?

— Ah! » dit-elle, avec un soupir, « je le voudrais!

— Tu ne l'as pas? ce n'est donc pas pour cela que tu vas en France? que signifie ce voyage, alors? pourquoi tant de mystère? mais parle donc!

— Julio, tu me tortures inutilement : je ne puis rien te dire.

— Tu ne veux rien me dire? ne vois-tu donc pas que je devine tout? C'est depuis deux

mois que tu y songes, c'est-à-dire depuis que j'ai annoncé mon arrivée; tu me fuis; n'est-ce pas cela? Comment ne m'en suis-je pas aperçu plus tôt? Ah! fou, fou que j'étais de croire à la constance d'une femme! Mais, pourquoi me fuir? qui vas-tu trouver en France? je le saurai; il faudra bien que je le sache... Écoute : Dieu m'est témoin que je t'aurais cédée à lui; oui! quoi qu'il pût m'en coûter; mais à un homme... jamais! »

Et, d'un geste instinctif, il saisit son poignard dont la lame brilla d'un éclat sinistre à la lueur de la lune.

« Julio, donne-moi cette arme! » Elle voulut la lui prendre des mains; il la retint, brusquement.

— Laisse donc, c'est notre éventail, à nous.

— Donne, Julio, un malheur est vite arrivé : tu pourrais en faire un, sans le vouloir.

— Un malheur! » dit-il, avec un rire amer. « Tu crains pour moi ce poignard, et tu n'as pas craint de me broyer le cœur! Sois tranquille, il n'est pas besoin de cette lame pour trancher ma vie : le coup que tu m'as porté est un coup mortel... »

C'en était trop : les traits de Feliza se couvrirent d'une pâleur subite ; elle poussa un cri déchirant ; et, tournoyant sur elle-même, elle tomba inanimée sur les marches de la passerelle, la tête et les épaules plongeant dans la mer.

Julio l'enleva dans ses bras, toute ruisselante d'eau ; il jeta un regard de détresse sur la plage déserte où ne se voyait que la rangée des cabanes de bains, toutes fermées, à cette heure. Il se dirigea vers la plus proche et, d'un coup de genou, fit sauter la serrure. Les rayons de la lune éclairèrent la cabane ; Julio étendit Feliza sur le banc appuyé à la paroi ; mais elle restait sans connaissance. Il pensa que le froid causé par ses vêtements humides pouvait prolonger son évanouissement ; il détacha le manteau, saturé d'eau, qui tomba lourdement à terre. Quelques agrafes du corsage de la jeune fille s'étaient défaites, Julio vit son cou frêle, entouré d'une chaîne d'argent à laquelle pendaient plusieurs médailles. Au milieu d'elles, il aperçut un petit sac de satin richement brodé, contenant certainement quelque objet plus précieux : une relique, peut-être, ou.... quelque gage d'amour ?

Les yeux du jeune homme s'éclairèrent d'une flamme sombre; d'un mouvement irréfléchi, saisissant son poignard, avec la lame aiguë, il déchira le petit sac qui laissa voir, par sa blessure, le demi-douro donné jadis à Feliza dans l'église de San-Lucar.

Ainsi, elle avait gardé ce don de son ami d'enfance; non contente de le porter, elle lui avait brodé une riche enveloppe... Le cœur qu'il venait d'offenser si gravement était un cœur fidèle. Ne l'avait-il pas toujours senti, au fond de son âme? une voix n'avait-elle pas toujours crié en lui que Feliza était innocente?

Il se mit à genoux devant sa fiancée, et, considérant ce visage pâle qui avait gardé une expression douloureuse, il laissa couler de ses yeux les premières larmes d'homme qu'il eût versées.

A ce moment, un pas retentit sur la grève, et une voix forte appela : « Monsieur le marquis! » C'était la voix de Cadenas. Julio l'entendit avec un soulagement inexprimable; il y répondit aussitôt; et, quelques instants plus tard, le fidèle serviteur, après lui avoir appris qu'il venait d'arriver avec le duc, prit dans

ses bras le corps toujours inanimé de Feliza, et l'emporta vers la huerta, d'un pas rapide. Julio suivait, en proie aux plus douloureux remords, un peu ranimé, cependant, à la pensée qu'il allait trouver son père.

XVII.

Avez-vous vu souffrir un être chéri? avez-vous tenu sa main, moite et froide, entre vos mains tremblantes? avez-vous épié, d'un œil voilé de larmes, les ravages du mal sur son visage pâle et amaigri? avez-vous écouté, avec une angoisse mortelle, dans le silence de la nuit, son souffle haletant, craignant de le voir cesser tout à coup, pour toujours? Si vous l'avez fait, vous comprendrez les émotions des habitants de la huerta, autour du chevet de Feliza.

La pauvre fille n'était sortie de son évanouissement que pour tomber dans un délire presque constant, interrompu par de courtes périodes de prostration, pendant lesquelles elle ne semblait pas avoir conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Le duc n'était pas le moins affecté de tous. Il s'était pris d'une tendresse infinie pour cette enfant qui se mourait d'amour pour son fils; car le secret de Feliza n'en était plus un pour lui. Un soir que la chère malade, baignée d'une sueur froide et respirant à peine, semblait ne pas devoir passer la nuit, Manuela s'était approchée de Julio et lui avait remis une grande enveloppe cachetée, en lui disant, d'une voix brisée :

« Je crois que vous pourrez bientôt la lire. » Et Julio, sans attendre, avait lu avec une avidité douloureuse les adieux de cette âme si élevée, et de ce cœur si pur.

« Mon bien-aimé Julio,

« Quand Manuela te remettra ces lignes, je serai morte. Sera-ce bientôt, ou dans de longues années? je l'ignore; cependant, j'espère que Dieu ne prolongera pas trop mon épreuve : ma mère est morte jeune et on dit que je lui ressemble...

« J'aurais désiré entrer dans un cloître pour me séparer entièrement de ce monde duquel

je n'attends plus rien, mais je ne puis y porter un cœur rempli de toi.

« Tu souffriras aussi, je le crains; pourtant Regla est si belle que j'espère que tu te consoleras. Du jour où j'ai découvert qu'elle t'aimait, j'ai compris que mon devoir m'ordonnait de partir; puis, la pauvre Feliza, sans fortune et sans beauté, n'était pas la femme qu'il te fallait, mon noble Julio. C'eût été vraiment de l'égoïsme de ma part que de consentir à ce choix que t'avait inspiré ton bon cœur.

« Ne t'afflige pas à mon sujet : je ne suis pas malheureuse. Le devoir accompli, quelque prix qu'il coûte, laisse dans l'âme un calme qui n'est pas sans douceur.

« Adieu à jamais, mon Julio; pense quelquefois dans tes prières à celle qui, pendant toute sa vie, aura été à toi.

« Feliza. »

A cette lettre était joint un testament par lequel Feliza, avec une naïveté d'enfant, jointe à une délicatesse de femme, distribuait à ses amis les quelques objets qu'elle possédait.

Après avoir lu ces papiers, Julio les avait

montrés à son père : « Voyez, avait-il dit, quel trésor nous perdons! »

Cette nuit pendant laquelle on eut de si grandes craintes, car le docteur, la veille au soir, pour toute consolation n'avait trouvé que cette phrase banale : « A son âge, tant qu'il y a de la vie, il y a espoir » cette nuit, dis-je, aucun des habitants de la huerta ne s'était couché, et, à l'aube, tous se trouvaient réunis dans la chambre de Feliza.

Alors qu'on se demandait si elle vivait encore, on entendit une voix, faible comme un souffle, dire : « A boire! » et la pauvre malade, soulevant pour la première fois sa tête amaigrie, jeta autour d'elle un regard calme et lucide. Le docteur, sans l'espérer, avait dit vrai : la jeunesse triomphait du mal.

Chaque jour, dès lors, amena un progrès dans l'état de la jeune fille; on eût dit une lampe à laquelle on avait remis de l'huile et qui, peu à peu, reprenait son éclat.

Un soir, le duc, assis dans un fauteuil au pied du lit, avait cédé au sommeil; sa belle tête blanche était renversée en arrière, appuyée au dossier de velours sombre. Feliza le regar-

dait avec bonheur : elle aimait beaucoup le duc. Il avait une physionomie si douce en même temps que si imposante, une si grande bonté avec une si grande noblesse, et surtout Julio lui ressemblait tant! Le vieillard, quand il ouvrit les yeux, surprit le regard de la jeune malade arrêté sur lui avec complaisance. Saisi d'une inspiration subite, il se souleva, lui tendit les bras, et lui mit au front un baiser paternel, en l'appelant : « ma fille ». La pauvre petite fondit en larmes tandis que le bon père, la soutenant et la berçant presque, d'une voix basse et douce, lui raconta qu'il avait demandé sa main pour Julio, que don Hernandez s'en était montré très heureux, et qu'on n'attendait que son consentement et sa guérison pour célébrer le mariage.

Une faible rougeur colora les joues de la malade.

« Et Regla? » demanda-t-elle.

Un petit rire sec lui répondit. Regla sortit de l'embrasure de la croisée où elle s'était appuyée.

« Dépêche-toi de te guérir, » dit-elle, « sans cela je serai mariée avant toi : j'ai résolu de

ne pas faire languir plus longtemps don Salvador. »

Julio avait approché aussi, sans rien dire, mais son regard anxieux était la plus pressante des interrogations.

Feliza joignit ses petites mains diaphanes; et, regardant son crucifix avec une ineffable expression de reconnaissance :

« Ah! » dit-elle, « que Dieu est bon! »

Ce fut sa seule réponse; tous la comprirent, et il n'y eut que des cœurs heureux, ce soir là, dans la huerta.

XVIII.

Le temps est un grand magicien, et il est certain que la baguette d'enchanteur lui conviendrait souvent comme emblème aussi bien que sa terrible faux; ceux qui en sont touchés subissent parfois d'étranges métamorphoses. Il ne faut donc point nous étonner de trouver chez nos amis de notables changements, survenus pendant les trois années qui se sont écoulées depuis les faits rapportés dans le précédent chapitre.

Les souhaits du duc de los Rios sont accomplis : les échos de son vieux castel répètent mille bruits joyeux et familiers; Feliza, jolie comme une femme heureuse, a ranimé les cendres de l'antique foyer. Elle est chérie de tous, de son mari surtout qui, chaque jour, s'applaudit davantage de son choix. Elle lui a déjà donné deux beaux enfants : un fils, le préféré du duc, dont il porte le nom et auquel il ressemble, autant qu'un frais bourgeon peut ressembler à l'arbre séculaire, et une mignonne petite fille, Carlota, la filleule du *padre* (1) Carlos.

Celui-ci est venu se fixer aux environs; il n'y a pas, dans tout le pays, un prêtre plus aimé ni plus vénéré, car la grâce aimable du caractère s'allie heureusement chez lui à la dignité sacerdotale, et il y joint une inépuisable charité. La famille de los Rios, après avoir cruellement souffert, se trouve donc aujourd'hui pleinement heureuse. Son bonheur, si bien mérité, semble prouver que Dieu se plaît quelquefois à récompenser, dès ce monde, les cœurs qui lui sont fidèles.

(1) Père, nom donné à tous les prêtres, en Espagne.

La belle Regla, ainsi qu'elle l'avait dit, s'est mariée un peu avant Feliza. Trois années de ménage ont suffi pour lui faire comprendre que la beauté ne fait pas toujours le bonheur. Don Salvador admire pourtant beaucoup la beauté de sa femme; il l'admire même tellement qu'il est d'avis qu'elle peut se passer d'ornements, et il tient fort serrés les cordons de la bourse conjugale, pourtant bien garnie. A sa qualité d'avare, il joint celle de jaloux; l'indépendante Regla a trouvé son maître. Dieu a eu pitié d'elle, il lui a envoyé ce don de son amour : l'épreuve; don que nous méconnaissons souvent, et sans lequel, pourtant, nous resterions des êtres insignifiants et sans valeur, sinon nuisibles. Les grands yeux de Regla se sont légèrement creusés; mais leur regard est devenu plus intelligent, plus sympathique; et il y a maintenant de l'affection dans l'accueil que fait la jeune femme à son vieux père, dont la tendresse trop indulgente, autrefois dédaignée, lui est devenue infiniment précieuse.

Pepito ne rit plus. On s'est aperçu dernièrement que les opinions philosophiques de M^lle^ Hortense ne suffisaient pas à lui faire dis-

tinguer le mien du tien, et que sa malle était bourrée de bijoux et de dentelles, soustraits aux tiroirs de sa maîtresse; on l'a, en conséquence, priée de retourner dans son pays. Le pauvre Pepito, complètement désillusionné des jolies filles, parle de se faire moine. Sa mère, désolée de lui voir une telle pensée, essaie de ranimer les goûts militaires qui lui causaient, jadis, tant d'effroi. Elle est aidée dans cette tâche par Cadenas, devenu son légitime époux. Ces deux braves gens, voyant que tout le monde se mariait, ont eu l'idée de se marier aussi. Julio leur a fait faire des noces dont on a parlé pendant un mois dans tout le pays. C'était justice, car si le marquis et la marquise de los Rios sont des maîtres comme on en voit peu, Cadenas et Manuela sont des domestiques comme on n'en voit plus.

On leur a confié les fonctions de portiers au château de Los Rios, et je vous prie de croire que le château de Los Rios est bien gardé.

FIN.

A LA MÊME LIBRAIRIE

BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

De Mme Emmeline RAYMOND, Fondatrice de *La Mode Illustrée*

Prix du volume broché, format in-18 jésus. 2 fr. 50
Cart. percaline, tr. rouges. 3 fr. 50

Tous ces ouvrages, d'une lecture honnête et attrayante, sont inspirés par une pensée morale qui permet de les mettre dans les mains de toutes les jeunes filles.

ARTHEZ (Danielle d'). Arlette. 1 vol.
— Aux jours d'épreuve. 1 vol.
ARVOR (Gabriel d'). Un tournoi au XIXe siècle, suivi de Le Mariage du docteur. 1 vol.
AYLICSON (A.). Âme vaillante. 1 vol.
BERTIN (Marthe). Man Ghite, suivi de Adieu Magie. 1 vol.
BLANDY. La Benjamine. 1 vol.
— Castelvert. 1 vol.
BUXY (B. de). Le Château de Bronne. 1 vol.
CAMPFRANC (du). Le Balcon de la Chênaie. 1 vol.
— La Dot de Germaine. 1 vol.
CHAMPOL. Les Fromentier. 1 vol.
CLÉMENT. Françoise de Sauvigny. 1 vol.
COURCY (de). Le Bois de la Boulaye. 1 vol. (*Épuisé, broché.*)
DANGLARS (Mme). Le Théâtre en famille, 1 vol.
DOURLIAC (A.). Le Lieutenant Caniche, 1 vol.
FLORAN (Mary). L'Institutrice des Chantepôt. 1 vol.
GRAY (M.). L'héritage de Gledesworth. 1 vol.
HAY (Marie-Cécile). Jolette. 2 vol.
LABILLOIS (Mlle). Un Drame dans la vie intime, suivi de l'Histoire d'une Ame. 1 vol.
LIONNET (Marie). El Viejo, suivi de Feliza. 1 v.
— La Fille du Philosophe. 1 vol.
— Les Épreuves d'Antoinette. 1 vol.
MARCEL (Ét.). Dymitr le Cosaque. 2 vol.
— La Famille du Baronnet. 2 vol.
— La Future du baron Jean. 1 vol.
— Grand'Mère. 1 vol.
— Le Roman d'Élisabeth. 1 vol.
MARÉCHAL (Mlle). L'Hôtel Woronzoff. 1 vol.
— Madeleine Green et la Nièce du président. 1 vol.
— Un Mariage à l'étranger. 1 vol.
— La Roche-Noire. 1 vol.
MARLITT (Eugénie). Barbe-Bleue. 1 vol.
— Chez le Conseiller. 2 vol.
— La Dame aux Pierreries. 2 vol.
— Élisabeth aux cheveux d'or. 2 vol.
— Gisèle, comtesse de l'Empire. 2 vol.
MARLITT. La Maison Schilling. 2 vol.
— La Maison des hiboux. 2 vol.
— La Petite Princesse des Bruyères. 2 vol.
— La Seconde Femme. 2 vol.
— Le Secret de la Vieille Demoiselle. 2 vol.
— La Servante du régisseur. 1 vol.

Chacun de ces ouvrages de E. Marlitt a été traduit par Mme Emmeline Raymond.

MARYAN. Annie. 1 vol.
— La Bague d'opale. 1 vol.
— Les Chanoinesses de la Cour-aux-Dames. 1 vol.
— Dans un vieux logis. 1 vol.
— Ellen Gordon. 1 vol.
— L'Erreur d'Isabelle. 1 vol.
— La Faute du père. 1 vol.
— La Grande Loi. 1 vol.
— Guénola. 1 vol.
— L'Héritage de Paule. 1 vol.
— Huberte. 1 vol.
— Le Manoir des Célibataires. 1 vol.
— Mariage moderne. 1 vol.
— Une Nièce d'Amérique. 1 vol.
— Un Nom. 1 vol.
— Le Rachat. 1 vol.
— Les Rêves de Marthe. 1 vol.
— Rosa Trévern. 1 vol.
— Un Secret de famille. 1 vol.
— Le Secret du mari. 1 vol.
MELANDRI (Achille). Bistouri. 1 vol.
MOUEZY. Rosaïk. 1 vol.
— Vic-en-Sèche. 1 vol. (*Épuisé, broché.*)
NOUSSANNE (Henri de). Robert Villon. 1 vol.
PITRAY (Vtesse) née de Ségur. Le Petit Marquis de Carabas. 1 vol. orné de 10 fig. (*Épuisé, br.*)
POITEVIN (Mlle Marie). Un Roman de province. 1 vol.
RAYMOND (Mme Emmeline). A contre-cœur. 1 v.
— Le Secret des Parisiennes. 1 vol.
YOREL (Paul). Le Château de Byrogue. 1 vol.
ZARL. Le Fada. 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE DE LA MAITRESSE DE MAISON

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE Mme ALINE RAYMOND

Format in-18 jésus, Broché : 4 fr. Cartonné tranches rouges : 5 fr.

La Cuisine, l'Hygiène et la Table, contenant plus de mille recettes. 1 vol.

Le Savoir-vivre, les Usages, le Monde. 1 vol.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).